

Actualité

- *Le pape François en Iraq*
- *Pour une catéchèse au service de l'évangélisation*

Dossier

Joseph, le missionnaire du quotidien

Varia

- *Les Apprentis d'Auteuil : 150 ans de mission éducative*

Chroniques

- *De la lettre des évêques de France (1996) à aujourd'hui*



Prochain dossier

La mission en temps incertains

SPIRITUS : 13 €

SPIRITUS 243 ISSN 0038-7665

2021  *Joseph, le missionnaire du quotidien*

SPIRITUS

Revue
d'expériences
et de recherches
missionnaires

Dossier

*Joseph,
le missionnaire du quotidien*

N° 243
juin 2021

Édito : Joseph, le père sans voix

Actualité missionnaire

Ameer Jajé

La visite du pape en Irak

135

Le voyage du pape en Irak avait des objectifs à la fois pastoraux, politiques et interreligieux. Cet article examine les effets de cette visite sur le vivre-ensemble et le dialogue interreligieux. Deux étapes importantes ont été franchies dans ce domaine.

André Fossion

Pour une catéchèse au service de l'évangélisation

140

Le 23 mars 2020, le pape François a approuvé un nouveau Directoire pour la catéchèse. C'est le troisième du genre depuis le concile Vatican II. Il entend donner les principes fondamentaux, théologiques et pastoraux de l'action catéchétique dans le contexte actuel. Il rappelle que la catéchèse est au service de l'évangélisation.

Dossier : Joseph, missionnaire du quotidien

Joseph Tanga-Koti

Joseph dans le Nouveau Testament

149

Que dit de Joseph le Nouveau Testament ? Il y apparaît particulièrement dans les séquences sur l'enfance de Jésus que seuls Matthieu et Luc nous rapportent, ainsi que, quoique brièvement, dans le quatrième évangile. Les évangélistes parlent de lui en lien avec Marie et Jésus. Mais à travers leurs récits, que nous révèlent-ils de la figure de Joseph ?

Gustave Makaya

Joseph dans la tradition de l'Église

161

S'inspirant du Nouveau Testament, la tradition de l'Église a relevé quelques traits saillants de Joseph. Comme Marie, il est l'homme des « oui permanents » à son Seigneur. Il est l'intendant des mystères de Dieu, particulièrement celui de l'Incarnation. Fidèle et engagé, il anticipe le « rêve missionnaire » dont parlera le pape François.

- Nadi Maria de Almeida & Joachim Andrade
Joseph contemplé depuis l'Amérique latine 167
 Comment Joseph est-il perçu et vénéré en Amérique latine ? En s'appuyant sur les évangiles, mais surtout sur les écrits apocryphes, on peut relever de Joseph sa présence discrète, mais active et responsable. Ce charpentier, qui travaille dans l'honnêteté et la justice, est une source d'inspiration pour l'Église et la théologie latino-américaines.
- Solange Sahon Sia
Pour une spiritualité africaine de l'engagement 175
 Joseph invite à une spiritualité africaine de la construction d'un monde autre, à une autorité de bienfaisance et de bienveillance, au discernement. L'expérience du groupe « les amis de Joseph » montre comment cette figure peut être opérante dans les communautés chrétiennes d'Afrique. Fidèle et discret, Joseph est un père universel.
- Marie-Célestine & Mireille
Des femmes en mission dans le monde du travail 184
 Deux femmes cheminent quotidiennement sur la route du travail, empruntée autrefois par Joseph. Elles sont membres de l'Institut Notre-Dame du travail. L'une œuvre dans le milieu hospitalier et l'autre dans le monde de l'administration. Dans la diversité de leurs insertions, toutes les deux rejoignent le Christ dans le quotidien des femmes et des hommes.
- Jacques Gaillot
Des missionnaires de l'ombre 197
 Le silence de Joseph ne permet-il pas de laisser la parole aux nombreux missionnaires de l'ombre ? Ici, sept témoins leur donnent un visage. Les quatre premiers sont des missionnaires de l'humain. Les trois autres disent les surprises de Dieu. Comme Joseph, ils laissent tout discrètement et tout simplement transparaître la tendresse de l'amour de Dieu.
- Leticia Martinez Romero
Joseph dans la spiritualité des sœurs de Saint-Joseph de Cluny 211
 Cette année consacrée à saint Joseph, n'est-ce pas une occasion pour la congrégation de Saint-Joseph de Cluny de revisiter l'héritage spirituel de leur saint patron ? Pour cela, les sœurs sentent le besoin de revenir aux intuitions de leur fondatrice, Anne-Marie Javouhey, intuitions qui continuent à éclairer leur fidélité au Christ, leur quotidien, leur mission et leur avenir.
- Varia**
- Nicolas Truelle
Les apprentis d'Auteuil : 155 ans de mission éducative 223
 L'expérience des Apprentis d'Auteuil est un bel exemple de mission éducative, d'humanisation et de construction d'un monde de justice et d'amour. Il est bon de communier à l'histoire de cette œuvre, d'être attentif à son impact au cours du temps. Ce qui permet de saisir ce qu'elle signifie aujourd'hui et les enjeux qui s'ouvrent pour l'avenir.

Chroniques

Henri-Jérôme Gagey

De la lettre des évêques de France (1996) à aujourd'hui

237

En 1996, les évêques adressaient une *Lettre aux catholiques de France*, les invitant à réfléchir sur l'avenir missionnaire de l'Église. Vingt-cinq ans après, il est bon de se rappeler les grandes intuitions de ce document toujours actuel. Aujourd'hui, comme hier, annoncer l'Évangile, c'est retrouver le geste de l'initiation ; c'est donner des mains à l'Évangile.

Livres

Recensions

249

Focant Camille, *Les paraboles évangéliques. Nouveauté de Dieu et nouveauté de vie.*

Mèdéwalé-Jacob Agossou, *Christianisme africain. Une fraternité au-delà de l'ethnie.*

Piotr Adamek & Sonja Huang Mei Tin (éd.), *The Contribution of Chinese Women to the Church.* Proceedings of the Conference "I Have Called You by Name", September 25–26, 2014.

Les catéchistes en mission

Dès ses débuts, la communauté chrétienne a fait l'expérience d'une forme répandue de ministérialité qui s'est concrétisée dans le service des hommes et des femmes qui, obéissants à l'action de l'Esprit saint, ont consacré leur vie à l'édification de l'Église. Les charismes que l'Esprit n'a jamais cessé de répandre sur les baptisés ont parfois trouvé une forme visible et tangible de service direct de la communauté chrétienne dans ses nombreuses expressions, au point d'être reconnu comme une diaconie indispensable pour la communauté (...).

Toute l'histoire de l'évangélisation de ces deux millénaires montre très clairement à quel point la mission des catéchistes a été efficace. Évêques, prêtres et diacres, avec beaucoup d'hommes et de femmes de vie consacrée, ont dédié leur vie à l'enseignement catéchétique afin que la foi devienne un soutien valable à l'existence personnelle de tout être humain. Certains ont également rassemblé autour d'eux d'autres frères et sœurs qui, dans le partage du même charisme, ont constitué des ordres religieux totalement dévoués à la catéchèse.

Nous ne pouvons pas oublier l'innombrable multitude de laïcs qui ont pris part directement à la diffusion de l'Évangile par l'enseignement catéchétique. Hommes et femmes animés d'une grande foi, et authentiques témoins de sainteté qui, dans certains cas, ont été aussi fondateurs d'Églises, au point même de donner leur vie.

Aujourd'hui encore, de nombreux catéchistes compétents et tenaces sont à la tête de communautés dans différentes régions et exercent une mission irremplaçable dans la transmission et l'approfondissement de la foi. La longue lignée de bienheureux, de saints et de martyrs catéchistes qui a marqué la mission de l'Église mérite d'être connue parce qu'elle constitue une source féconde non seulement pour la catéchèse, mais pour toute l'histoire de la spiritualité chrétienne.

Pape François, *Lettre apostolique « Antiquum Ministerium » établissant le ministère de catéchiste*, Rome, 10 mai 2021, n^{os} 2-3.

Joseph, le père sans voix

Les nombreux écrits qui portent sur Joseph relèvent son silence tout au long des évangiles. Ainsi, lorsque Jésus reste à Jérusalem, c'est Marie, et non pas Joseph, qui l'interpelle. Étonnant dans une société patriarcale ! Devant l'inattendu de Dieu, Joseph est tout simplement sans voix ! D'ailleurs, toute sa vie sera une contemplation de l'œuvre de Dieu, qu'il laisse se déployer et se manifester en Jésus. Il permet également à Marie de vivre sa mission.

En nous proposant, pour cette année pastorale 2020-2021, de commémorer Joseph, le père de cœur, le pape François a voulu rappeler que cet homme si discret est une figure extraordinaire dans sa manière même de vivre et de servir un ordinaire, souvent routinier, voire lassant. Joseph nous fait redécouvrir le Verbe de Dieu, qui s'est fait réellement l'un de nous.

À sa manière, ce cahier 243 de Spiritus voudrait participer à cette commémoration du « saint patron de l'Église », le père adoptif de celles et de ceux qui sont cachés en « deuxième ligne » et qui, pourtant, jouent « un rôle inégalé » dans la mission. Discrètement, ils nous invitent à donner à l'Évangile « des mains et un cœur » !

Pour cela, Joseph Tanga-Koti nous rappelle ce que le Nouveau Testament dit de son saint patron, dans les évangiles de Luc et de Matthieu, mais aussi, quoique brièvement, dans celui de Jean. L'auteur relève que les évangélistes parlent de lui toujours en lien avec Jésus et Marie. La tradition de l'Église, elle, a relevé des traits saillants de Joseph. Gustave Makaya nous en épingle quelques-uns : l'homme des « oui permanents au Seigneur », le fidèle intendant des mystères de Dieu.

S'éclairant du Nouveau Testament, mais surtout des évangiles apocryphes, Nadi Maria de Almeida et Joachim Andrade montrent la place qu'occupe Joseph, aux côtés de la Vierge de Guadalupe, dans la théologie et la spiritualité latino-américaines de la libération. Joseph prête sa voix à toutes celles et à tous ceux qui sont réduits au silence : les pauvres, les femmes, les paysans, les exclus... Par son travail, il valide l'engagement pour un monde autre. Solange Sahon Sia évoque, elle aussi, cette dynamique d'engagement à laquelle le charpentier convoie la spiritualité africaine autant qu'au discernement et à la transformation des relations hommes-femmes, loin de tout autoritarisme. Justement deux femmes croisent Joseph sur le chemin de leur quotidien professionnel, où elles participent à la transfiguration de l'humanité. Marie-Célestine et Mireille en témoignent.

De plus, le silence de Joseph nous permet de mieux entendre les innombrables missionnaires de l'ombre. Ils nous dévoilent l'humain que la tendresse de Dieu fait germer en nous. Jacques Gaillot se fait l'écho de sept d'entre eux. Enfin, Lucia Martinez Romero nous fait communier au cheminement d'Anne-Marie Javouhey, la fondatrice des sœurs de Saint-Joseph de Cluny, soutenues et guidées par l'esprit de Joseph.

Oui, Joseph a vraiment un cœur de père ! Cet homme sans voix parle à toutes et à tous, par-delà les continents, les cultures, les situations socio-économiques. Les discours et les témoignages multiformes sur lui en sont bien la preuve. Certes, ils peuvent être redondants. Mais n'est-ce pas le signe que, dans nos diversités, nous partageons l'héritage commun de notre père Joseph ? Alors, à l'unisson, et en communion avec le pape François, adressons-lui notre prière :

Salut, gardien du Rédempteur,
époux de la Vierge Marie.
À toi Dieu a confié son Fils ;
en toi Marie a remis sa confiance ;
avec toi le Christ est devenu homme.
Ô, bienheureux Joseph,
montre-toi aussi un père pour nous,
et conduis-nous sur le chemin de la vie.
Obtiens-nous grâce, miséricorde et courage,
et défends-nous de tout mal. Amen ! (Pape François, *Patris corde*).

Paulin Poucouta

La visite du pape François en Irak : Message de paix et d'unité

Ameer JAJÉ

Dominicain irakien, Ameer Jajé est docteur en études orientales, consultant au Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux et membre fondateur au Conseil irakien pour le dialogue interreligieux. Il enseigne à Bagdad, à Paris et à l'Université dominicaine en ligne (DOMUNI). Il fait partie du conseil de rédaction de la Revue Spiritus.

Le pape François a effectué entre le 5 et le 8 mars 2021 la toute première visite d'un souverain pontife en Irak. Ce fut son premier déplacement depuis le début de la pandémie. Ce voyage a été un geste de solidarité, de fraternité et de dialogue, dans une période particulièrement difficile. Les Irakiens voient dans le pape un messager de paix dont le soutien est essentiel dans le concret de leur vie quotidienne. Ils attendaient qu'il demande aux dirigeants politiques et religieux de prendre parti contre le sectarisme religieux qui a détruit le pays ces dernières années.

Cette visite du Pape en Irak avait des objectifs à la fois pastoraux, politiques et interreligieux. Cet article examinera surtout les effets de ce voyage sur le vivre-ensemble et le dialogue interreligieux. Deux étapes importantes ont été franchies dans ce domaine, qui ont pour marqueurs la visite de Najaf et celle d'Ur.

Le pape chez l’Ayatollah Ali Sistani à Najaf

La première étape, c’est la visite du pape François au Grand Ayatollah Ali Sistani à Najaf, le 6 mars. Ce rendez-vous, officiellement qualifié de « *visite de courtoisie* » par les organisateurs, s’est déroulé à huis clos. Son importance symbolique est majeure dans ce pays où l’Ayatollah, âgé de 90 ans, en est l’un des hommes les plus influents. Son rayonnement dépasse les frontières de l’Irak.

En allant à la rencontre de Sistani, le pape poursuit inlassablement le dialogue entamé avec le monde musulman depuis le début de son pontificat. Après la déclaration d’Abu Dhabi sur la « fraternité humaine », signée avec l’imam de la mosquée d’al-Azhar (Égypte) Ahmed al-Tayeb, grande autorité sunnite, c’est aujourd’hui vers le monde chiite qu’il se tourne. Suivant l’exemple de saint François d’Assise qui rendit visite au sultan al-Kamil Muhammad al-Ayyubi il y a huit cents ans, le pape a rencontré les représentants des deux branches les plus importantes de l’Islam.

En Irak, cette entrevue entre le pape et l’ayatollah, deux hautes personnalités spirituelles, est considérée comme historique et ayant d’importantes répercussions dans les relations islamo-chrétiennes, ainsi que pour le « vivre ensemble » des différentes composantes du peuple.

Cet entretien est le premier entre le chef de l’Église catholique et l’une des figures chiïtes les plus importantes, la plus influente en tout cas dans la société irakienne tant sur le plan religieux que politique depuis 2003, année de la chute du régime de Saddam Hussein.

L’ayatollah Sistani a joué un rôle capital pendant la guerre civile en tant qu’homme de paix. Lorsque des églises chrétiennes ont été attaquées en 2004, il a immédiatement fait une déclaration condamnant ces agressions par une *fatwa* interdisant de verser le sang de quelque personne que ce soit.

Il s'agit d'un leader qui défend la souveraineté du pays et encourage les gens à vivre en tant qu'Irakiens. Il refuse de confondre la politique avec la religion. Il se présente non pas comme un leader politique, mais comme un chef spirituel.

Cette entrevue revêt donc une importance capitale pour l'avenir de la coexistence pacifique en Irak. En effet, ces deux personnalités ont toujours appelé à renoncer à la violence, à instaurer la sécurité, la paix et la stabilité dans toute la région du Moyen-Orient.

La rencontre a donné un élan et un encouragement au dialogue interreligieux. Elle est un important soutien apporté à toutes les personnes qui travaillent dans le domaine des relations entre les fidèles des diverses religions, en Irak. À l'issue de l'entretien, un communiqué de la *marjaiyya*¹ de Najaf a été publié dans lequel le grand ayatollah rappelle :

Le rôle que les grands responsables religieux et spirituels devraient jouer pour endiguer ces tragédies, en exhortant les parties concernées — en particulier les grandes puissances — à donner la priorité à la raison et à la sagesse et à rejeter le langage de la guerre.

De son côté, le Saint-Père a souligné l'importance de la collaboration et de l'amitié entre les communautés religieuses afin que, cultivant la réciprocité et le dialogue, on puisse construire le bien de l'Irak, de la région et de l'humanité tout entière. Le Vatican dans un communiqué a déclaré :

La rencontre a été l'occasion pour le pape de remercier le grand ayatollah d'avoir pris la défense des plus faibles et des persécutés, avec la communauté chiite, face aux violences et aux grandes difficultés des dernières années, et pour avoir affirmé la sacralité de la vie humaine et l'importance de l'unité du peuple irakien.

Les deux hommes partagent trois convictions fondamentales : la sacralité de la vie humaine, la fraternité comme seul horizon possible et la condamnation de ceux qui tuent au nom de Dieu.

1. *Al Marja'iyya* est la plus haute instance religieuse dans le chiisme duodécimain (chiites qui croient dans l'existence des douze imams).

Le pape à Ur, la ville natale d'Abraham

La deuxième étape essentielle a été celle d'Ur dans Nasiriyah, la ville natale d'Abraham. Le pape a rencontré les chefs religieux chiïtes, sunnites, chrétiens, sabéens-mandéens, yézidis, chabaks, zoroastriens, et Baha'is. Ce rassemblement a redessiné le magnifique tableau de la diversité religieuse, culturelle et linguistique des Irakiens, mosaïque bien visible durant cette rencontre. Le plus important message délivré a été l'appel à la fraternité humaine universelle. Le pape a ainsi affirmé : « Nous sommes tous frères dans l'humanité et dans notre appartenance à Abraham, quelle que soit notre religion ».

Au clergé, le pape François a rappelé, quelle que soit son appartenance, la nécessité d'être un facteur de paix et d'harmonie dans la société et de jouer son véritable rôle dans la construction de la paix sociale, appelant à rejeter les discours de haine et de violence au profit d'une parole de modération et de défense de l'être humain. Dans ce lieu où Abraham, le patriarche des trois religions monothéistes, leva un jour les yeux vers le Ciel pour recevoir l'appel de Dieu, le pape a affirmé : « Dieu est miséricordieux et l'offense la plus blasphématoire est celle de profaner son nom en haïssant le frère ».

En ce sens, le pape a souligné que le premier devoir de la religion est de défendre la justice sociale et la dignité humaine. Pour lui, « nous ne pouvons pas garder le silence lorsque le terrorisme offense la religion, il est de notre devoir d'éliminer le malentendu ».

Sur le site d'Ur, il n'a pas hésité à défendre la liberté religieuse et le respect du droit à exercer librement sa foi. Il a demandé que soit garantie la liberté de conscience et de croyance. Il a encore souligné la nécessité de travailler au dialogue religieux. Pour lui, nous n'avons d'autre chemin que celui du dialogue. Malgré les difficultés et les dangers que comporte cette voie, il nous faut donner à l'autre le droit d'être différent dans sa croyance et sa pensée. Chaque religion est un chemin qui mène à Dieu et appelle au respect de la vie et de la dignité humaine.

La prière des fils d'Abraham

La rencontre interreligieuse d'Ur, au milieu du désert est ainsi apparue comme un pas supplémentaire pour dépasser les divisions dans un pays miné par le sectarisme. La prière « des fils d'Abraham », lue ensemble était l'affirmation que les religions ne peuvent servir de caution aux violences qui traversent le Moyen-Orient depuis des années :

Hostilité, extrémisme et violence ne naissent pas d'une âme religieuse : ce sont des trahisons de la religion. Et nous, croyants, nous ne pouvons pas nous taire lorsque le terrorisme abuse de la religion.

Ameer JAJÈ

Pour une catéchèse au service de l'évangélisation

Lecture du nouveau Directoire pour la catéchèse

Le lien étroit entre évangélisation et catéchèse est la particularité de ce Directoire¹

André FOSSION

De nationalité belge, André Fossion est prêtre, jésuite, docteur en théologie. Il a été professeur au Centre International de Catéchèse et de Pastorale Lumen Vitae et directeur de ce Centre de 1992 à 2002. Il a été président de l'Équipe européenne de Catéchèse (EEC) de 1998 à 2006.

Depuis le concile Vatican II, de nombreux documents ont été consacrés spécifiquement à la catéchèse. Ainsi, en 1971 est publié le *Directoire catéchétique général*, répondant au souhait du décret conciliaire *Christus Dominus* de voir rédiger un document d'orientation pour la catéchèse. Selon le vœu du même décret, est promulgué en 1972, le *Rituel pour l'Initiation chrétienne des Adultes* (RICA) dans le but de restaurer le catéchuménat dans les jeunes Églises aussi bien que dans celles d'ancienne tradition. À la suite du synode sur la catéchèse de 1977, est publiée en 1979 l'exhortation apostolique *Catechesi Tradendae* de Jean-Paul II. En 1992, vint le *Catéchisme de l'Église Catholique* répondant au désir exprimé par le

1. Rino FISICHELLA (Mgr), Président du Conseil Pontifical pour la Nouvelle Évangélisation, « Présentation », in *Directoire général pour la catéchèse*, Paris, Bayard/Mame/Cerf, Paris, 2020, p. 15.

Synode de 1985 «que soit composé un catéchisme ou un compendium de toute la doctrine catholique sur la foi et la morale qui serait comme un point de référence pour les catéchismes nationaux».

Le catéchisme est un exposé doctrinal. Il fallait que l'Église s'attache aussi à considérer l'activité catéchétique dans sa complexité ; non seulement son contenu, mais aussi sa nature, ses tâches, ses agents, sa pédagogie, ses méthodes et son organisation. Ce fut précisément l'objet du Directoire général pour la catéchèse de 1997.

Le 23 mars 2020, le pape François a approuvé un nouveau Directoire pour la catéchèse. Il est le troisième du genre depuis le concile Vatican II. Il est censé donner les principes fondamentaux théologiques et pastoraux de l'action catéchétique dans le contexte actuel. Le document de trois cents pages rejoint pour une part le plan et les têtes de chapitre du Directoire précédent. Il se compose de trois parties au lieu de cinq : la catéchèse dans la mission évangélisatrice, le processus de la catéchèse, la catéchèse dans les Églises particulières².

La première partie est fondamentale ; elle est centrée sur l'identité et la finalité de la catéchèse. La deuxième partie, plus pratique, traite de la pédagogie de la catéchèse, de sa méthodologie ainsi que de ses divers destinataires. La troisième partie prend en compte les réalités locales et appelle la catéchèse à une inculturation renouvelée face aux enjeux et défis du monde qui vient. La caractéristique principale de ce Directoire est qu'il entend «approfondir le rôle de la catéchèse dans la dynamique de l'évangélisation» (5).

C'est pourquoi, dans cet article, je voudrais m'attacher à préciser comment le *Directoire* envisage le rôle missionnaire de la catéchèse. Quels chemins ouvre-t-il à cet égard ?

2. Parmi les sources immédiates du nouveau *Directoire*, signalons l'exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* du pape François parue en 2013, en particulier ses numéros 163 à 168. Bien d'autres documents encore pourraient être mentionnés parmi les sources, même s'ils n'ont pas la catéchèse comme objet spécifique. En particulier, le décret conciliaire *Ad Gentes*, la constitution conciliaire *Gaudium et Spes*, *Evangelii Nuntiandi* (1975) de Paul VI, *Redemptoris Missio* (1990) de Jean-Paul II, *Fides per doctrinam* (2013) de Benoît XVI.

Pour le catéchuménat inspirateur de toute catéchèse missionnaire

Après une réflexion liminaire de théologie fondamentale sur la révélation et sa transmission, le *Directoire* aborde la question de l'évangélisation en mettant, d'emblée, en relief la dynamique missionnaire du catéchuménat « qui conduit l'adulte converti à la profession de foi baptismale pendant la veillée pascale »³. Le *Directoire* invite à se laisser instruire par le catéchuménat pour comprendre et mettre en œuvre cette dynamique missionnaire au sein de la catéchèse en général.

Un premier enseignement à tirer du catéchuménat est que l'annonce de l'Évangile, à ceux et celles qui ne professent pas la foi chrétienne et ne sont pas baptisés, s'enracine, comme toute évangélisation, dans la bienveillance mutuelle entre les partenaires en présence. Le *Directoire* parle, à cet égard, de la primauté de la grâce (33a) : la grâce de Dieu au cœur de l'humanité et les rapports gracieux qu'elle inspire entre les êtres humains eux-mêmes.

Ces rapports de bienveillance entre les humains sont une valeur en soi, mais constituent de surcroît le terreau sur lequel peut advenir l'évangélisation. Celle-ci, dans la dynamique catéchuménale, peut se décomposer en trois phases : la prédisposition à l'écoute de l'Évangile chez ceux et celles qui ne le connaissent ou n'y adhèrent pas encore ; l'annonce de l'Évangile par ses témoins au moment opportun au sein d'une conversation amicale respectueuse (33a) ; ensuite, chez celles et ceux qui se laissent toucher par cette annonce, l'éveil d'une sympathie (33 b) pour le Jésus de l'Évangile, pour son message et ses témoins. Cette sympathie initiale peut grandir dans le dialogue avec des chrétiens et conduire à la conversion au Christ, à l'entrée en catéchuménat et à la demande du baptême.

La dynamique catéchuménale vient s'inscrire dans cette bienveillance mutuelle et cette « inclination à la foi » afin de

3. Cf. *Message au Peuple de Dieu* du synode sur la catéchèse de 1977 (8) ; *Directoire général pour la Catéchèse* (59).

transformer l'intérêt premier pour l'Évangile en un choix conscient (33 c). Par étapes, elle conduit le catéchumène jusqu'à la profession de foi et aux sacrements de l'initiation. La catéchèse mystagogique (35) qui les suit vient en déployer le sens et la mise en œuvre dans la vie chrétienne en Église.

Mettre ainsi en relief l'évangélisation selon le modèle catéchuménal, c'est non seulement promouvoir l'institution du catéchuménat au sein des communautés chrétiennes, c'est aussi promouvoir tout un esprit : une manière d'être Église en état de mission permanente (40), « en sortie » (49), sous le signe de la bienveillance et de la miséricorde (51-52), dans un style dialogal (53-54). On trouve là le socle de toute catéchèse missionnaire.

Quelles sont les voies proposées par le *Directoire* pour étendre cet esprit missionnaire à l'ensemble de l'activité catéchétique afin qu'elle soit, tout entière, au service d'une évangélisation renouvelée ? C'est la convergence de ces différentes voies, que nous allons explorer maintenant, qui rend la catéchèse véritablement missionnaire.

Pour une catéchèse kérygmatique

Une première voie consiste à centrer la catéchèse sur le kérygme. Une catéchèse kérygmatique qui trouve son élan et se déploie à partir de l'annonce bouleversante de la mort et de la résurrection du Christ Jésus. L'exemple typique du kérygme est la prédication de Pierre à la Pentecôte qui invite ses auditeurs à la foi au Christ, mort et ressuscité, élevé à la droite du Père comme Sauveur. Il n'y a pas de foi, il n'y a pas de conversion au Christ possible sans une annonce qui la précède. Il en découle dès lors logiquement la succession linéaire suivante : première annonce, conversion à la foi, catéchèse d'approfondissement.

Ce schéma linéaire, souligne le *Directoire*, s'avère cependant trop court : « L'annonce ne peut plus être considérée comme la première étape de la foi, avant la catéchèse, mais plutôt comme la dimension constitutive de chaque moment de la catéchèse » (57).

La première annonce, certes, conditionne l'accès à la foi ; elle est première dans le temps, mais elle est aussi « première au sens qualitatif parce qu'elle est l'annonce principale que l'on doit toujours écouter » (68). Elle accompagne la vie de foi et la renouvelle en tous ces moments et étapes⁴.

La foi, en effet, surtout dans le monde culturel contemporain, n'est jamais acquise une fois pour toutes. On constate des prises de distance, des affadissements ou des abandons. Le *Directoire* souligne d'ailleurs qu'une attention particulière doit être accordée aux « personnes baptisées qui pourtant n'ont pas une appartenance du cœur à l'Église et ne font plus l'expérience de la consolation de la foi (41 c) ». Ces personnes devraient se voir proposer, avec amitié, une catéchèse kérygmatique inventive qui leur permette de chercher, de découvrir, d'éprouver de nouvelle façon la grandeur, la crédibilité et la beauté de la Bonne Nouvelle.

Cela est vrai également pour la croissance dans la foi des personnes et des communautés chrétiennes. L'enjeu d'une telle catéchèse kérygmatique est pour le peuple chrétien d'être, toujours et à nouveau, à l'écoute de l'Évangile. « L'Église existe pour évangéliser » (28). Mais, pour ce faire, elle reste toujours la première à devoir être évangélisée.

Pour une catéchèse initiatique

Le *Directoire*, dans son souci missionnaire, prône ensuite une catéchèse initiatique. Le terme « initiation » comporte l'idée de chemin et de début. L'idée de cheminement et d'intégration est caractéristique de la dynamique initiatique. L'initiation fait « entrer dans » : « elle insère le croyant dans l'expérience vivante de la communauté chrétienne, véritable lieu de vie de la foi » (2). La catéchèse d'initiation, on l'a vu plus haut, s'accomplit de

4. Le mouvement catéchétique parle parfois de « seconde annonce ». Le nouveau *Directoire* n'utilise pas cette expression. Il ne parle pas non plus des « recommençants » ; terme qui pourtant est souvent utilisé dans le mouvement catéchétique pour désigner des baptisés qui sont en situation quasi-catéchuménale.

manière exemplaire dans le catéchuménat par la profession de foi et par les sacrements de l'initiation. Mais elle peut être mise en œuvre également dans la catéchèse initiale des jeunes générations depuis la petite enfance.

La catéchèse initiatique leur propose un cheminement dans la foi entamé personnellement et en groupes, par étapes, dans le cadre et avec l'appui de la communauté chrétienne. Elle s'efforce de faire acquérir par le catéchisé une intelligence de la foi chrétienne⁵ qui soit « essentielle, organique, systématique et intégrale » (71). Elle ne s'isole pas cependant dans la théorie et l'abstraction, car une des caractéristiques de la catéchèse initiatique est qu'elle invite à faire des expériences — liturgiques, communautaires, de prière, d'engagements, etc. — et à en tirer des enseignements. Ici, c'est la pratique qui enseigne. Ce mode d'apprentissage est appelé « mystagogique » ; c'est l'apprentissage tiré « d'une expérience toujours plus profonde des mystères de la foi et de l'insertion dans la vie de la communauté » (63).

La mystagogie « a toujours un caractère expérientiel, sans négliger pour autant l'intelligence de la foi » (97). Cette dynamique catéchétique intègre ainsi le croyant dans le corps de l'Église et contribue à façonner son identité personnelle et sociale, sa manière d'être et ses engagements en référence à l'Évangile. La catéchèse initiatique fait naître des témoins qui eux-mêmes seront des évangélistes.

Pour une catéchèse communautaire

Cette troisième orientation pour une catéchèse missionnaire peut être entendue en divers sens : elle peut concerner la catéchèse *de, dans, par et pour* la communauté. Tous ces aspects s'avèrent inclus dans le chapitre 9 du *Directoire* intitulé « La communauté chrétienne, sujet de la catéchèse ». On l'a déjà noté plus haut, la catéchèse initiatique intègre dans la communauté et requiert son

5. Le *Catéchisme de l'Église Catholique* (1992) peut contribuer à l'intelligence de la foi. Mais le nouveau *Directoire* ne lui accorde qu'une place modeste.

appui fraternel. Le *Directoire* de 1971 soulignait déjà que la catéchèse « conduit à la maturité de la foi les communautés et les personnes chrétiennes » (21).

Le *Directoire* de 1997 insistait, quant à lui, sur le fait que « la catéchèse vise la communauté, mais elle ne néglige pas les fidèles pris individuellement » (31). Ces perspectives sont reprises et approfondies dans le nouveau *Directoire*. Celui-ci souligne que la pastorale ordinaire qui se réalise dans les communautés chrétiennes a un effet catéchétique ; elle assure par divers moyens et selon les circonstances leur croissance dans la foi (41a).

La communauté est édifiée par la catéchèse en son sein. C'était déjà le cas, rappelle le *Directoire*, au temps des Pères de l'Église dont les instructions s'adressaient aux nouveaux baptisés, mais aussi à l'ensemble de la communauté (291). Catéchisées, les communautés deviennent elles-mêmes catéchisantes par leur manière d'être et leurs pratiques. Même si elle a besoin de catéchistes mandatés et formés⁶, c'est en effet la communauté qui catéchise ; elle est comme un livre ouvert que l'on peut parcourir pour découvrir la foi telle qu'elle est vécue et célébrée en communauté. Celle-ci, notamment, devra favoriser comme un don précieux « le dialogue intergénérationnel entre les personnes âgées et les jeunes » (268). L'évangélisation aujourd'hui passe par l'existence dans le tissu social de ces communautés vivantes. La catéchèse communautaire, qui édifie ces communautés, a donc une relation immédiate et un impact direct sur l'évangélisation.

Pour une catéchèse engagée

Une catéchèse missionnaire se doit encore d'être engagée face aux défis et enjeux du monde contemporain, en paroles et en actes. Le *Directoire* le souligne, « il est urgent d'attester l'égalité de tous les hommes devant Dieu (...) et de s'engager concrètement en faveur de la défense de la vie et de sa dignité face aux différentes expressions de la culture de la mort (...) » (379). La catéchèse a un rôle essentiel à jouer à cet égard en éclairant la

6. Le pape François a institué le ministère de catéchiste par le *Motu proprio* « *Antiquum ministerium* », rendu public le 11 mai 2021.

conscience et en éveillant la responsabilité des fidèles à la lumière de l'enseignement social de l'Église. La catéchèse devra éduquer à la pauvreté évangélique et à un style de vie sobre (388) :

La maturation d'une vision sociale et politique attentive à l'élimination des injustices, à la construction de la paix et à la sauvegarde de la création, à la promotion de diverses formes de solidarité et de subsidiarité fait partie du parcours d'approfondissement de la foi (389).

La catéchèse, en ce sens, ne peut être séparée de la fonction diaconale de l'Église. Ainsi, est-ce en acte, dans son exercice même, que la catéchèse devra se montrer solidaire et attentive aux personnes fragilisées. C'est pourquoi elle portera un soin particulier à la catéchèse des personnes âgées, des personnes porteuses d'un handicap, des migrants, des immigrés et des personnes à la marge et en prison. La catéchèse engagée, en actes et en paroles, conformément à la mission qu'a l'Église de servir le monde, la rend immédiatement évangélisatrice.

Pour une catéchèse nouvellement inculturée

Cette exigence d'inculturation de la catéchèse n'est pas neuve. Mais le *Directoire* fait preuve d'innovation en considérant les défis nouveaux que rencontre la catéchèse « face aux scénarios culturels contemporains », notamment au développement de l'ère numérique et aux questions liées à la globalisation du monde.

Le numérique n'est pas seulement une technologie ; « il s'impose comme une nouvelle culture en modifiant tout d'abord le langage, en façonnant la mentalité et en élaborant de nouvelles hiérarchies de valeurs » (359). Le numérique enrichit l'humanité (360), tout en présentant un ensemble de dérives néfastes possibles (361). La catéchèse est appelée à entrer dans ce monde numérique, notamment dans les médias sociaux, pour que surgissent des modalités inédites d'évangélisation. Le *Directoire* le souligne : « Le défi de l'évangélisation passe par celui de l'inculturation sur le continent numérique » (372).

Le *Directoire* envisage aussi les répercussions de la mondialisation (45, 320) qui affecte toutes les cultures locales. La mondialisation, en effet, en multipliant les interconnexions, rend le monde infiniment complexe pour chaque sujet qui doit trouver son chemin dans des contextes mouvants sur le plan culturel et religieux.

Le *Directoire* propose à la catéchèse diverses orientations, notamment celle de redécouvrir et de mettre en valeur autant que possible le patrimoine culturel chrétien sur les axes du vrai, du bien et du beau : « textes littéraires et scientifiques, compositions musicales, chefs-d'œuvre de l'architecture et de la peinture » (184) qui constituent un patrimoine intellectuel, moral et esthétique dont la fécondité inspiratrice traverse les âges. Mais c'est surtout sur le plan des attitudes et des aptitudes que le *Directoire* envisage le travail d'inculturation de la foi : celles de l'écoute et du dialogue. C'est dire que l'annonce de l'Évangile dans la culture complexe d'aujourd'hui passe par l'exercice rigoureux et assidu de la rencontre. C'est vrai à l'intérieur de l'Église elle-même.

Faire alliance

Cheminer et discerner ensemble en s'écoulant et en dialoguant, c'est ce qui définit le style synodal auquel les communautés chrétiennes aspirent pour être vivantes et crédibles aux yeux du monde : « une forme concrète sur la voie de l'évangélisation est la pratique synodale » (289).

Dans un monde incertain aux énormes défis anthropologiques et planétaires, le nouveau *Directoire* engage résolument la catéchèse à faire alliance, dans l'humilité et le respect, avec tous les chercheurs d'humanité lors « des synodes de l'existence et des aréopages modernes » (324).

André FOSSION

Joseph dans le Nouveau Testament

Joseph TANGA-KOTI

De nationalité centrafricaine, Joseph Tanga-Koti est prêtre de la Société des Missions Africaines (SMA). Licencié en Sciences Bibliques et Docteur en Théologie Biblique, il est, depuis 2015, Secrétaire général de la Conférence Épiscopale Centrafricaine (CECA) et professeur au grand séminaire saint Marc de Bangui.

Joseph est un nom biblique populaire. Il dérive de l'hébreu *yôšēp* qui signifie « que le Seigneur m'ajoute un autre fils » (Gn 30, 24). Dans le Nouveau Testament, seuls les évangiles parlent de Joseph¹. Le *kérygme*, la catéchèse et la prédication apostolique étaient tout d'abord centrés sur le ministère de Jésus « depuis le baptême donné par Jean jusqu'à la résurrection »². Quand s'est posée la question de l'origine de Jésus, alors ont été produits les récits de l'enfance en Mt 1-2 et Lc 1-2 où il est question de Joseph³. Plus tard, il sera brièvement évoqué dans le quatrième évangile.

-
1. Joseph, l'époux de Marie, apparaît dix-sept fois dans le Nouveau Testament (Mt 1, 16.18.19.20.24 ; 2, 13. 14. 19 .21 ; 13, 55 ; Lc 1, 27 ; 2, 4.11 ; 3, 23 ; 4, 22. Jn 1, 45 ; 6, 42). Toutefois, six autres personnages portent ce nom : Joseph d'Arimathie ; Joseph fils de Jacob ; Joseph fils de Mattathias et père de Jannai ; Joseph fils de Jonam et père de Juda ; Joseph dit Barsabbas surnommé Justus ; Joseph appelé Barnabé par les apôtres.
 2. Cf. Ac 1, 21-22 ; 2, 22-35 ; 10, 37-43 ; 13, 23-31.
 3. Cf. Ortensio Da SPENETOLI, « I problemi di Matteo 1-2 e Luca 1-2, Orientamenti e proposte », in Aristide SERRA/Alberto VALENTINI (dir), *I Vangeli dell'infanzia*, vol 1, XXXI^a settimana biblica nazionale, Ricerche Storico Bibliche (RSB), Bologna, Centro Editoriale Dehoniano, 1992, p. 12-14.

Généralement, Matthieu et Luc présentent Joseph en lien étroit avec Jésus et Marie :

1. la naissance de Jésus à Bethléem (Lc 2, 1-20) ;
2. la visite des mages (Mt 2, 1-12) ;
3. la circoncision et la nomination de Jésus (Lc 2, 21) ;
4. la présentation de Jésus au temple (Lc 2, 22-38) ;
5. la fuite en Égypte (Mt 2, 13-15) ;
6. le retour en Israël (Mt 2, 19-23 ; Lc 2, 39-40) ;
7. le pèlerinage à Jérusalem (Lc 2, 41-51).

À travers leurs récits, qu'est-ce que les évangélistes nous révèlent de la figure de Joseph ?

Joseph dans l'évangile de Matthieu

Joseph, « époux de Marie » (Mt 1, 1-17 ; Lc 3, 23-38)

En interprète qualifié, Matthieu a su utiliser les techniques herméneutiques judaïques pour méditer sur la naissance de Jésus et sa mission dans le dessein de Dieu et l'histoire du salut. Ainsi, il ouvre son évangile par un récit qui montre comment Jésus est « Fils de David », « Fils d'Abraham » (cf. Mt 1, 1-18). Cette généalogie évoque trois périodes qui comportent chacune quatorze générations (Mt 1, 17) : la période des patriarches (1, 2-5), celle des rois jusqu'à l'exil (1, 6-11) et la période postexilique (1, 12-16). Il ne s'agit pas de simple évocation d'événements historiques, mais d'un enseignement théologique sur la fidélité de Dieu à ses promesses.

Le verset 1, 16 nous amène au point culminant. Matthieu cesse alors d'écrire « un tel engendra un tel », expression caractéristique aux généalogies bibliques. Quand il nomme Joseph, ce pont entre l'Ancien et le Nouveau Testament, il l'identifie tout simplement à « l'époux de Marie ». Mais, il met l'accent sur Marie en ajoutant « ... de laquelle fut engendré Jésus que l'on appelle Christ ». Le verbe « fut engendré » est un passif divin qui évoque une nouveauté due à l'action de Dieu à travers l'Esprit Saint (cf. Mt 1, 20). Jésus n'appartient donc pas à la lignée d'Abraham et

de David à travers l'engendrement masculin. En effet, Joseph l'époux de Marie n'est pas le père biologique de Jésus. Il est plutôt son père légal. Il l'insère dans la lignée d'Abraham et de David conformément au plan de Dieu.

Dans l'histoire du salut, les promesses que Dieu a faites à Abraham et à David sont fondamentales⁴. Elles se réalisent en Jésus-Christ qui rend effectives l'unité du genre humain, la filiation divine et la royauté éternelle⁵. En tant que fils d'Abraham, Jésus est une figure historique humaine, un membre du peuple d'Israël. Sa genèse commence avec l'histoire d'Israël. Toutefois, il n'est pas n'importe quel homme, mais le Fils de David qui réalise les grandes prophéties messianiques de l'Ancien Testament, surtout 2 S 7, 4-17 ; Ps 89, 20-38 ; 132, 13-18⁶. Jésus est le Messie en qui Dieu va parler à toutes les nations et susciter une nouvelle création⁷.

Contrairement à Matthieu, Luc commence la généalogie de Jésus par Joseph et la fait remonter jusqu'à Adam et Dieu lui-même (cf. Lc 3, 23). Il étend ainsi les racines de sa personne au genre humain. Jésus n'est pas seulement lié à David et à Abraham, mais à toute l'humanité⁸. C'est le frère de toute personne jusqu'à la fin des temps. Joseph est celui qui accueille le Fils de Dieu dans la grande famille humaine (cf. Lc 3, 38).

Joseph, « homme juste », à l'écoute de Dieu (Mt 1,18-25)

Le texte de Mt 1, 18-25 a une portée herméneutique fort importante. Matthieu explique en détail le verset 1, 16. Dans cette péricope, il mélange le miraculeux et l'ordinaire, le divin et l'humain. Il met en exergue les prérogatives et la dignité de Jésus.

4. Cf. Gn 12, 2-3, 17, 7 ; 18, 18 ; 2 S 7, 12-14.

5. Cf. Ga 3, 27-29.

6. Matthieu utilise le titre « Fils de David » à dix reprises (Mt 1, 1.20 ; 9, 27 ; 12, 23 ; 15, 22 ; 20, 30.31 ; 21, 9.15 ; 22, 42) ; Marc trois fois (Mc 10, 47.48 ; 12, 35) ; Luc quatre fois (Lc 3, 31 ; 8, 38 ; 18, 39 ; 20, 41) pour un total de dix-sept occurrences.

7. Claude TASSIN, *L'évangile de Matthieu, Commentaires*, Paris, Centurion, 1991, p. 21-24.

8. Cf. 1 Co 15, 20-22 ; He 4, 15.

Dans ce récit d'annonciation, Joseph est d'abord présenté comme celui à qui Marie est accordée en mariage (Mt 1, 18). Il a donc des droits légaux sur elle. Pourtant, alors qu'ils sont fiancés, et avant la cérémonie de mariage qui est suivie du transfert de l'épouse chez son époux, celle-ci est « enceinte par l'action de l'Esprit Saint » (1, 18). L'expression « enceinte par l'action de l'Esprit Saint » ne traduit pas la conception païenne qu'une divinité pouvait avoir des relations sexuelles avec une femme. Dans le texte, elle souligne que la puissance créatrice de Dieu est à l'œuvre pour réaliser son dessein à travers Marie⁹. L'évangéliste reprend le terme « genèse » pour « montrer dans la naissance de Jésus un acte du Dieu créateur »¹⁰.

Au verset 1, 19 Matthieu appelle Joseph « homme juste ». Le mot juste est fondamental dans la spiritualité juive. Il peut être compris de trois manières : celui qui obéit à la Loi ; celui qui est bienveillant ; celui qui adopte une attitude sainte face à la réalisation du plan salvifique de Dieu. La première interprétation est la plus probable parce que pour Matthieu, le juste est celui qui adopte une attitude conforme à la Loi. Selon Pierre Grelot, le mot juste « évoque la droiture morale, l'attachement sincère à la pratique de la Loi, l'affectivité religieuse totalement tournée vers Dieu »¹¹.

Étant juste, Joseph est honnête, pieux, bon, fidèle à la Loi de Moïse. Il s'inspire d'une interprétation correcte de la Loi pour comprendre et réaliser la volonté de Dieu¹². Avant l'intervention de l'ange, il refuse d'assumer la paternité d'un enfant qui ne vient pas de lui et d'épouser une femme qui serait coupable d'adultère. Aussi il a la capacité d'aller au-delà d'une interprétation legaliste,

9. Pendant le ministère de Jésus, la relation entre sa filiation divine et l'Esprit Saint sera exprimée à deux moments : son baptême (3, 16-17) et sa résurrection (Rm 1, 4). Dans son évangile, Luc insiste sur le rôle de l'Esprit Saint dans les récits de la nativité (Lc 1, 15.41.67 ; 2, 26). Dans le récit de l'annonciation, l'ange dit à Marie : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera appelé Fils de Dieu » (Lc 1, 35).

10. Claude TASSIN, *L'évangile de Matthieu*, p. 25.

11. Pierre GRELOT, « Saint Joseph », in *Dictionnaire de spiritualité, Ascétique et mystique, Doctrine et histoire*, Tome VIII, Paris, Beauchesne, 1974, 1298.

12. Cf. Mt 5, 6.10.20 ; 6, 1.33.

froide, sans amour de la Loi en Dt 22, 20-27 qui préconise la répudiation voire la lapidation de l'épouse infidèle¹³. Même s'il ignore, dans un premier temps, l'initiative divine dans l'état de Marie, étant miséricordieux, généreux et magnanime, Joseph projette de la répudier secrètement pour éviter de l'exposer à un déshonneur public.

L'ange apparaît à Joseph en « songe » (1, 20). Déjà, dans l'Ancien Testament, le patriarche Joseph était « l'homme aux songes » (Gn 37, 19). Dans notre récit, l'ange prononce une formule rassurante suivie d'une révélation pour attirer l'attention de Joseph sur un événement merveilleux et la mission que Dieu lui confie :

(...) Ne crains pas de prendre chez toi Marie, ton épouse ; l'enfant qui est engendré en elle vient de l'Esprit Saint ; elle mettra au monde un fils, auquel tu donneras le nom de Jésus (c'est-à-dire « le Seigneur sauve »), car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés (1, 29b-21 ; cf. Lc 1, 31-33).

Il s'agit d'instructions concrètes et précises données à Joseph sollicité comme « fils de David ». C'est la seule fois que Matthieu attribue ce titre messianique à un personnage autre que Jésus.

L'ange du Seigneur atteste l'innocence de Marie. Le premier geste que Dieu attend de Joseph est de l'accueillir chez lui comme son épouse. Le second acte est de donner à l'Enfant le nom que Dieu lui a destiné. Dans la tradition juive, c'est le père qui nomme l'enfant. Donner le nom signifie mettre au jour la nature, le caractère, la vocation, la destinée de la personne nommée. Dans le récit, il ne revient pas à Joseph de choisir le nom, mais d'adopter celui qui a été indiqué par l'ange du Seigneur. Ce nom révèle la grandeur de l'Enfant divin qui vient réaliser les promesses de Dieu. Israël attendait du Messie une libération politique nationale consistant surtout en la délivrance de l'occupation romaine. Mais le Messie est envoyé libérer des péchés (cf. Mt 26, 28).

L'intervention de l'Esprit montre que l'heure de la nouvelle création est arrivée. Endormi, Joseph ne formule aucune objection

13. Cf. Jn 8, 3-11.

aux instructions de l'ange. En revanche, l'ange utilise une citation biblique comme signe : « Voici que la Vierge concevra et elle mettra au monde un fils, auquel on donnera le nom d'Emmanuel, qui se traduit : "Dieu-avec-nous" » (Mt 1, 23). Il s'agit de la prophétie de l'Emmanuel en Is 7, 14. À la fin de l'Évangile, le Christ lui-même dira aux apôtres : « (...) Et moi je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin des temps » (Mt 28, 20) pour manifester la réalité de la vie de l'Église par laquelle il est présent dans le monde. Au réveil, Joseph n'hésite pas à exécuter sa mission qui relève de l'ordre de la grâce (cf. 1, 24-25).

Joseph, protecteur de la Sainte Famille (Mt 2, 13-15)

Le récit de la fuite en Égypte vient après celui de la visite des mages en 2, 1-12¹⁴. Il a une structure tripartite : 1) Joseph reçoit l'ordre de l'ange (2, 13) ; 2) Joseph exécute l'ordre reçu (2, 14-15 a) ; 3) une citation d'accomplissement (2, 15 b). Il évoque l'histoire de Moïse qui a dû fuir l'Égypte et aller dans le désert pour échapper au projet macabre de Pharaon à son encontre (Ex 2, 15). Dans notre texte, alors qu'Hérode « recherche l'Enfant pour le faire périr », Joseph est appelé à veiller sur lui et sur sa mère. Pour la seconde fois, l'ange du Seigneur intervient dans un rêve pour dire à Joseph ce qu'il doit faire pour sauver la vie de l'Enfant et de sa mère : « Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte ; et restes-y jusqu'à ce que je te le dise » (Mt 2, 13).

Selon C. Tassin, « dans l'histoire d'Israël, l'Égypte symbolise l'oppression. C'est le point de départ de l'exode, du chemin de libération vers la Terre promise »¹⁵. Maintenant, Israël devient hostile tandis que l'Égypte est terre de refuge¹⁶. Joseph reçoit alors

14. En Mt 2, 1-12 les mages, praticiens de la divination, de la médecine, de l'astrologie, interprètes des songes, sont allés, en se laissant guidés par l'étoile annonciatrice de l'avènement du roi des juifs et l'Écriture interprétée par les chefs des prêtres et les scribes, sont allés rendre hommage à l'Enfant Jésus à Bethléem. Contrairement aux mages, Hérode a un projet homicide à l'encontre de Jésus, parce qu'il le considère comme un rival politique.

15. Claude TASSIN, *L'Évangile de Matthieu*, p. 33.

16. Dans l'antiquité, on considérait l'Égypte comme un lieu de refuge pour quiconque fuyait Israël à cause de la persécution, de la vengeance ou du marasme économique.

l'ordre de l'Ange du Seigneur lui indiquant l'action à mener en faveur de l'Enfant et de sa mère : se retirer avec eux en Égypte, en dehors du champ d'action d'Hérode. La fuite s'opère la nuit, immédiatement après l'annonce et en toute rapidité.

On assiste à une lutte entre, d'une part, le roi Hérode et ses agents et, d'autre part, Dieu et ses serviteurs. Alors que la royauté d'Hérode se base sur la violence, celle de Jésus est d'un autre ordre. Pendant son ministère public, Jésus montrera qu'il est un roi doux et humble, un roi qui guérit, qui porte les faiblesses et les maladies du peuple (cf. Mt 8, 16 ; 21, 5).

La citation d'accomplissement d'Os 11, 1, « D'Égypte, j'ai appelé mon fils » (Mt 2, 15), évoque l'exode. Par elle, Matthieu souligne la ressemblance entre deux moments de l'histoire du salut liés à Israël et à Jésus qui actualise l'expérience spirituelle non seulement de Moïse, mais aussi de tout le peuple d'Israël.

Joseph, éducateur de Jésus (Mt 2, 19-23)

Hérode le Grand a régné de l'an 37 à l'an 4 avant Jésus Christ. À sa mort, la Sainte Famille ainsi que d'autres réfugiés s'en retournèrent vivre en Palestine. L'Ange intervient pour la troisième fois pour indiquer à Joseph ce qu'il faut faire en faveur de l'Enfant et de sa mère : « Lève-toi ; prends l'Enfant et sa mère, et reviens au pays d'Israël, car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant » (Mt 2, 20)¹⁷.

Arkélaüs a succédé à son père Hérode comme ethnarque de Judée, de l'an 4 avant Jésus-Christ à l'an 6 après Jésus-Christ. Il aurait épousé le plan cruel de son père. À cause de sa tyrannie, après avoir régné pendant dix ans, l'empereur romain Auguste a mis fin à son pouvoir sur demande des Juifs et des Samaritains. Pour échapper à sa cruauté, en revenant de l'Égypte, Joseph s'est installé avec sa famille à Nazareth dans la région de Galilée, le « carrefour des nations » (Mt 4, 15), toujours en conformité avec

17. Pourrait-on entrevoir en Mt 2, 20 un parallèle avec l'histoire de Moïse à qui Dieu dit en Ex 4, 19-20 : « Va, retourne en Égypte, car ils sont morts, tous ceux qui cherchaient à te faire périr » ?

l'avertissement qu'il a reçu de l'ange. Hérode Antipas qui a régné comme ethnarque sur la Galilée de 4 av. JC à 39 de notre ère était plus tolérant.

Joseph est l'instrument dont Dieu se sert pour protéger l'Enfant et sa mère. Il exécute l'ordre de Dieu dans sa complexité. Il s'installe à Nazareth, ville de mauvaise réputation parce qu'elle est majoritairement habitée par les païens. C'est en Galilée que Jésus a commencé son ministère (cf. Mt 4, 12-16). Cette région souligne déjà l'universalité du message et du projet de Jésus.

Le séjour de Jésus à Nazareth est également la réalisation d'une citation d'accomplissement attribuée aux prophètes en général : « Il sera appelé Nazôréen ». En fait, elle n'apparaît dans aucun livre prophétique. Mais elle donne à Jésus, par un jeu de mots, le titre de « nazoréen ». Ce terme dérive de la racine hébraïque *nasar* qui signifie « observer, surveiller, garder ». Il exprime la docilité de Jésus à la volonté de Dieu dès son enfance et en solidarité avec ses futurs disciples qui seront eux aussi désignés comme étant du « parti des Nazoréens » (Ac 24, 5)¹⁸.

Joseph charpentier, père de Jésus (Mt 13, 55 ; cf. Mc 6, 3)

Au début de son ministère public, les habitants de Nazareth s'interrogent sur l'identité de Jésus en ces termes : « N'est-ce pas là le fils du charpentier » (Mt 13, 55). Le charpentier est celui qui travaille le bois (*faber lignarius*). Au sens large, ce terme désigne celui qui s'applique aux divers métiers de la construction et du bois (menuisier, entrepreneur, maçon, charron). Ainsi défini, Jésus appartient à la famille d'un humble ouvrier de Nazareth.

Cette description limitée de l'identité de Jésus montre que les habitants de Nazareth ne détiennent pas encore le secret de sa naissance. Ils ignorent son origine céleste. En rapportant la même scène, Luc dit seulement : « N'est-ce pas là le Fils de Joseph ? » (Lc 4, 22). Aussi, dans la généalogie de Jésus, l'évangéliste écrit : « Jésus, lors de ses débuts, avait environ trente ans, et il était, à ce qu'on croyait, fils de Joseph (...) » (Lc 3, 23).

18. Maria Luisa RIGATO, « Sara chiamato Nazoreo » (Mt 2, 23), in A. SERRA/A. VALENTINI (a cura di), *I vangeli dell'infanzia*, p. 137-140.

Joseph dans l'évangile de Luc

La naissance de Jésus (Lc 2, 1-20)

Luc raconte la naissance de Jésus après celle de Jean-Baptiste. Il fait allusion à la naissance du fils de Zacharie dans deux versets (Lc 1, 57-58). Puis, il s'attarde sur sa circoncision et sa nomination (1, 59-79). Concernant Jésus, le troisième évangéliste parle en détail des événements liés à sa naissance (2, 1-20), mais un seul verset évoque sa circoncision et sa nomination (2, 21).

Jésus voit le jour dans le contexte du recensement de la totalité du monde habité, recensement décrété par l'empereur César Auguste. Ce programme visait à rétablir l'ordre romain. Pour être recensé, il fallait être physiquement « dans sa ville » d'origine (2, 3). Joseph « de la maison et de la lignée de David » et Marie sa fiancée « enceinte » ont alors fait le voyage ensemble de Nazareth en Galilée à Bethléem en Judée. Lc 2, 4 désigne Bethléem comme la « ville (natale) de David ». Elle évoque les origines humbles du roi¹⁹. Elle est liée à l'accomplissement messianique de l'alliance de Dieu avec la lignée davidique (cf. Mi 5,1-5). Jésus est né, comme tout autre enfant, dans la simplicité d'une mangeoire. Et pourtant, il est grand de par son origine (cf. Lc 1, 35), son identité (2,11) et sa mission (1, 32-33).

Joseph est présent en tant que chef de famille, héritier de la lignée royale, témoin silencieux des événements liés à la naissance de Jésus « premier-né ». Cette naissance déclenche en pleine nuit, l'entrée en scène de nouveaux acteurs : anges, bergers, armée céleste (2, 8-20). Les bergers sont les seuls bénéficiaires d'une triple manifestation céleste : l'ange du Seigneur, la gloire du Seigneur qui illumine et l'armée céleste. La naissance de Jésus est une bonne nouvelle que l'ange du Seigneur annonce aux bergers en leur communiquant la joie destinée à tout le peuple (2, 10). Elle inspire le chant de louange (hymne) de la troupe céleste qui invite à s'émerveiller devant la puissance de Dieu.

19. Cf. 1 S 16 ; 17, 12 .58 ; 20, 6.

La paix qu'elle suscite va au-delà de l'absence de guerre. Elle comporte un ordre social de bien-être, prospérité, sécurité et harmonie. Cette paix dénote l'avènement du temps messianique qui coïncide avec la nouvelle présence de Dieu sur la terre (cf. Is 9, 5-6 ; 52, 7). Dieu étend sa faveur à tout son peuple à travers Jésus, Sauveur, Christ, Seigneur (2, 11). Les pasteurs, premiers destinataires de la bonne nouvelle, prolongent l'évangélisation (2, 18) et la louange (2, 20) des anges alors que Marie médite sur la portée des événements²⁰.

La circoncision et la nomination de Jésus (Lc 2, 21)

Les parents de Jésus ont veillé à ce que leur enfant reçoive ce qui est prescrit par la Loi, notamment la circoncision et le nom, le huitième jour. Jésus est circoncis et nommé, comme l'a été Jean-Baptiste (cf. Lc 1, 57-66 ; 2, 1). Le nom permet à l'enfant d'acquérir sa personnalité, son existence propre définitive, distincte de celle de sa mère. La circoncision et l'attribution du nom confirment l'incorporation de Jésus au peuple de l'alliance.

La présentation de Jésus au temple (Lc 2, 22-35)

Toujours fidèles aux lois juives, Marie et Joseph vont au temple, quarante jours après la naissance de Jésus, pour le rite de purification de la mère (cf. Lv 12, 1-8). À cette occasion, ils présentent Jésus au Seigneur conformément à la prescription de Moïse concernant « tout garçon premier-né »²¹.

Étant une famille modeste, pour le sacrifice de louange et de purification, Joseph et Marie n'ont pas pu offrir un agneau. Ils ont offert seulement deux jeunes colombes, l'une pour l'holocauste, l'autre pour le sacrifice de péché (Lv 12, 8).

La venue dans le temple permet la rencontre avec le vieillard Siméon qui attendait l'intervention de Dieu en faveur d'Israël.

20. Cf. René LAURENTIN, *Les Évangiles de l'Enfance du Christ, Vérité de Noël au-delà des mythes, Exégèse et sémiotique – histoire et théologie*, Paris, Desclée de Brouwer, Paris, 1982, p. 218-241.

21. Cf. Ex 13, 2 ; 22, 29 ; 1 S 1, 28.

Prenant l'Enfant dans ses bras, Simon loue le Seigneur pour l'avènement des temps messianiques en Jésus, « lumière pour éclairer les nations » et « gloire » d'Israël (Lc 2, 32).

De même, les parents rencontrent la prophétesse Anne, « fort avancée en âge » qui « louait Dieu et parlait de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem » (Lc 2, 37-38 ; cf. Is 52, 9).

Le pèlerinage à Jérusalem (Lc 2, 41-52)

Joseph et Marie étaient des juifs fervents. Chaque année, conformément à la coutume, ils se rendaient à Jérusalem pour la fête de la Pâque (cf. Lc 2, 41). Alors que Jésus avait douze ans, ils y allèrent encore ensemble. Mais Jésus pose un acte contraire à la coutume et introduit une nouveauté. Alors que ses parents s'éloignent de Jérusalem, il y est resté, à l'insu de ses parents qui ont pris le chemin du retour.

Après trois jours de recherche, Joseph et Marie trouvèrent Jésus dans le temple en discussion avec les docteurs de la Loi. À cette occasion, Jésus exprime sa filiation divine : « Je dois être dans la maison de mon Père » (2, 49 ; cf. 23, 46)²².

Comme Il a une relation particulière avec Dieu, sa présence dans le temple relève d'une nécessité divine²³. Pourtant, en dépit de son identité de « serviteur de Dieu par excellence », Jésus ne reste pas à Jérusalem. Il retourne à Nazareth avec Joseph et Marie.

Désormais, il sera soumis à ses parents, et particulièrement à Joseph qui assure son éducation spirituelle, qui l'initie aux rites du temple de Jérusalem et de la synagogue de Nazareth ainsi qu'à la prière en famille. Il lui a transmis l'enseignement biblique et la vision religieuse du monde. Il lui a permis de grandir « en sagesse, en taille et en grâce » dans un environnement sain, devant Dieu et devant les hommes (2, 52).

22. Jésus appelle Dieu « mon Père » en Lc 10, 22 ; 22, 29 ; 24, 49.

23. Dans son évangile, Luc lie souvent les activités de Jésus à une nécessité divine (Lc 2, 49 ; 4, 43 ; 9, 22 ; 17, 25 ; 22, 37 ; 24, 7.26.44).

Joseph dans le quatrième évangile

Le quatrième évangile souligne l'origine humaine de Jésus. Nathanaël hésite à croire en la messianité de « Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth » (Jn 1, 45). Il prétend connaître ses parents, son village alors que selon la tradition commune, le Christ « quand il doit venir, personne ne saura d'où il est » (Jn 7, 27). L'Écriture annonce que « c'est de la postérité de David et de Bethléem, le village d'où était David, que doit venir le Christ » (Jn 7, 42) et « de Galilée il ne surgit pas de prophète » (7, 52). De même, les juifs qui écoutent Jésus prononcer le discours sur le pain de vie n'hésitent pas à dire : « N'est-ce point-là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment dit-il maintenant, je suis descendu du ciel ? » (Jn 6, 42)²⁴.

Conclusion : Joseph, témoin fidèle

En obéissant aux quatre ordres reçus de l'ange du Seigneur, Joseph donne à Jésus une famille régulière qu'il s'engage à protéger en tant que père légal. Il est toujours à l'écoute de Dieu et des besoins essentiels de sa famille.

En effet, Joseph, avec Marie, s'étonnait de ce qu'on disait de Jésus (Lc 2, 33). Il ne saisissait pas totalement le mystère de cet enfant et du projet de Dieu (Lc 2, 40.50). Pourtant, il continuait d'avancer dans la confiance. Joseph, n'est-il pas, pour tous les chrétiens, ce témoin toujours fidèle à Dieu ?

Joseph TANGA-KOTI

24. Joseph TRINQUET, « Joseph, époux de Marie », in Gérard JACQUEMENT (dir.), *Catholicisme hier et aujourd'hui*, Tome VI, Paris, Letouzey et Ané, 1967, 971.

Saint Joseph, dans la tradition de l'Église

Gustave MAKAYA

De nationalité congolaise, prêtre de l'archidiocèse de Pointe-Noire, Gustave Makaya est Docteur en théologie spirituelle. Il a été professeur de spiritualité et père spirituel aux Grands Séminaires de philosophie et de théologie de Brazzaville. Actuellement, il est le délégué de l'archevêque de Pointe-Noire au Foyer de charité Mont Thabor de Liambou.

Le 8 décembre 1870, le pape Pie IX a attribué à saint Joseph le titre de patron de l'Église universelle. À l'occasion du 150^e anniversaire de cette proclamation, le pape François a rendu publique, le 8 décembre 2020, la lettre apostolique *Patris corde* (avec un cœur de père). Il annonçait l'ouverture d'une « année saint Joseph ». Il nous invitait ainsi à revisiter cette discrète figure, qui a vécu sa mission d'époux « avec un cœur de Père »¹.

Nous nous proposons ici, brièvement, de revoir quelques traits de Joseph relevés dans la tradition de l'Église. Ainsi, l'époux de Marie est présenté comme le « oui permanent » aux appels de Dieu, le gardien des saints mystères divins, le paradigme du fidèle amour et de l'engagement. En somme, Joseph, qui place la loi de Dieu au-dessus de tout et qui accueille sa promesse dans la confiance inébranlable en sa réalisation certaine, ne réalise-t-il pas « le rêve missionnaire » qu'évoquera le pape François ?

1. Pape FRANÇOIS, *Patris corde*, 1.

Le « oui permanent » aux appels de Dieu

L'histoire biblique est un dialogue qui se construit dans le « oui » de la personne humaine aux appels de Dieu. Abraham, Moïse, les prophètes et tant d'autres personnages bibliques témoignent de ce « oui » qui bouleverse leurs existences et celle du peuple.

La tradition de l'Église, s'appuyant particulièrement sur l'évangile de Luc, parle beaucoup du « oui » de Marie qui anticipe celui de son fils. Ce « oui » se situe dans la lignée des « oui » prononcés dans l'ancienne alliance. Par son adhésion, Marie figure le peuple de la nouvelle alliance, ouverte à l'ensemble de l'humanité.

Mais le Nouveau Testament évoque également le « oui » de Joseph. Associé de manière particulière au projet divin, aux côtés de Marie, Joseph est la figure de l'adhésion permanente à l'œuvre de Dieu. Elle transfigure leur vie et l'histoire de l'humanité. C'est une œuvre où le définitif se construit dans le provisoire. Cette adhésion, Joseph la vit dans toute la profondeur de son cœur, en répondant aux sollicitations du Seigneur².

Luc dit de Marie qu'elle sait écouter la parole, la méditer et la mettre en pratique. Il en est de même de Joseph. Sa culture scripturaire lui permet de découvrir la volonté de Dieu dans les événements et d'y répondre. La Torah est au cœur de la vie juive, sa pratique rassemble Israël. Elle est également au cœur de l'existence de Joseph. De la lignée de David, il habite la Torah qui constitue son socle existentiel.

C'est la parole de Dieu qui donne de l'étoffe au déploiement de l'action de Joseph. Elle l'ouvre à l'accomplissement de la promesse : l'avènement du Fils de l'homme. Elle demeure la source de sa méditation et de son agir. L'Esprit du Seigneur lui donne de comprendre pleinement les Écritures et d'adhérer à toutes les sollicitations divines, de s'ouvrir comme Marie, à l'inattendu de Dieu.

2. Cf. ORIGÈNE, *Homélie XIII sur Saint Luc*, 6, Paris, Cerf, 1962, p. 214-215.

Joseph est ainsi l'homme qui accueille la parole de son Dieu. Une parole qu'il écoute dans les profondeurs de sa personne et qui l'ouvre à une mission qu'il ne se donne pas lui-même. Il la reçoit de Dieu (Mt 1, 20-21). Empoigné par Lui, il participe au mystère du salut de l'humanité : il sera l'intendant des mystères de Dieu.

L'intendant des mystères de Dieu

La Tradition a vu également en Joseph l'intendant des mystères de Dieu, particulièrement celui de l'incarnation. Ainsi, pour la liturgie, « à saint Joseph a été confiée la garde des mystères du salut à l'aube des temps nouveaux »³.

Quant à la préface de la solennité de saint Joseph, elle précise qu'« il fut le serviteur fidèle et prudent à qui Dieu confia la Sainte Famille pour qu'il veille comme un père sur son Fils Unique »⁴. Selon le mot de Bossuet, « Joseph était ministre et compagnon de la vie cachée (de Jésus) »⁵.

Joseph nous rappelle ainsi l'idéal de l'Alliance, celui de l'homme purifié et juste qui met sa confiance en Dieu seul. Il est placé comme témoin de son mystère, de sa présence, de l'avènement de l'Emmanuel. Comme le relève Ignace d'Antioche :

D'abord, pour que par la généalogie de Joseph, celle de Marie fût constatée, ensuite pour que Marie ne fût pas lapidée par les juifs comme adultère ; enfin, pour que fugitive en Égypte, elle eût un soutien en la personne de Joseph⁶.

De plus, les différentes « annonces » en songe du Seigneur à Joseph l'éveillent également à sa mission. Il est saisi par l'Esprit du Seigneur, en tout temps, sachant répondre avec promptitude au vouloir de Dieu. Joseph est la sentinelle qui est obligée de préparer

-
3. Missel Romain, *Collecte de la Solennité de Saint Joseph, époux de la Vierge Marie*.
 4. Cf. Ibid., *Préface de la solennité de Saint Joseph, époux de la Vierge Marie*.
 5. Jacques-Bénigne BOSSUET, *Sermons sur Saint Joseph*, Bouère, éd. D.M.M., 1997, p. 40.
 6. «IGNACE d'Antioche», in *Les Pères Apostoliques*, III, Paris, Librairie Alphonse Picard et fils, 1910, p. 281.

l'accueil du Fils de Dieu. Sa mission consiste à garder sans faiblir⁷. Comme Ézéchiël, il est un veilleur, sans cesse en alerte. Il prend des précautions pour préserver la quiétude de la Sainte Famille.

Certes, Dieu lui-même prend soin d'elle. Il veille sur elle, la défend et la protège du danger. Néanmoins, Dieu y associe Joseph qui accomplit cette mission avec loyauté, droiture et une justice inflexible⁸. En lui se révèle ainsi le lien particulier qui unit Dieu à l'humanité. Il nous convie, comme Joseph et Marie, à participer à son mystère et à son œuvre de salut :

Le message s'adresse à Joseph en tant qu'époux de Marie, celui qui, le moment venu, devra donner le nom au Fils qui naîtra de la vierge de Nazareth qui l'a épousé. Il s'adresse donc à Joseph en lui confiant les devoirs d'un père terrestre à l'égard du Fils de Marie. (...) Il la prit avec tout le mystère de sa maternité ; il la prit avec le Fils qui devait venir au monde par le fait de l'Esprit Saint : il manifesta ainsi une disponibilité de volonté semblable à celle de Marie à l'égard de ce que Dieu lui demandait par son messager⁹.

En ce sens, Joseph nous rappelle que l'avènement du Fils de l'homme, du Verbe incarné, n'est pas l'œuvre de Joseph ; elle est radicalement celle de Dieu :

L'enfant de Bethléem est d'origine divine. Il naît de l'action de l'Esprit Saint. La virginité de Marie dit l'intervention radicale de Dieu dans la naissance de Jésus. Le salut qu'il propose aux hommes n'est pas simplement humain¹⁰.

Le serviteur de Dieu

Enfin, Joseph est serviteur de Dieu. Comme l'enseigne la Torah, l'écoute est fondamentale. Elle est constitutive de la foi d'Israël ; « Écoute, Israël », redit chaque jour l'orant pour se pénétrer de la volonté de son créateur (Dt 6, 4-9). Joseph a non seulement écouté

7. Cf. Jacques-Bénigne BOSSUET, *Sermons sur Saint Joseph*, p. 11-12.

8. Cf. Jean CHRYSOSTOME, *Homélie sur Matthieu V, 3*, P.G. 57, 60.

9. Pape Jean PAUL II, *Redemptoris Custos*, 3.

10. Paulin POUCOUTA, *Du neuf et de l'ancien. L'Évangile de Matthieu en dix étapes*, Yaoundé, PUCAC, 2004, p. 36.

et accueilli la parole de Dieu, il a non seulement prêté l'oreille, mais surtout il a ouvert son cœur pour qu'elle l'habite. Et finalement, il est au service de cette parole.

En effet, Joseph a eu un parcours spirituel surprenant, qui le fait passer du statut d'un laïc pieux, attaché à sa foi, respectueux de l'essentiel de la Torah, à celui d'un père qui protège le Fils de Dieu. Son existence porte la trace de cette forte expérience. Sa fidélité inflexible à la Torah et aux prophètes lui fait épouser foncièrement les mœurs de Dieu.

Depuis « l'annonciation », Joseph a accepté d'accueillir Dieu dans sa demeure. Dès lors, il est toujours « en sortie » de lui-même, pour accueillir l'altérité¹¹. Comme Marie, Joseph est serviteur du Seigneur.

À la fin de son dialogue avec l'ange, Marie dit : « je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole » (Lc 1, 38). De même, Joseph demeure dans une posture permanente de service, dans sa mission d'époux de Marie et de père adoptif de Jésus.

En effet, dans sa mission de couvrir et de protéger Marie et de travailler pour la croissance de l'enfant, Joseph manifeste ainsi sa fidélité, son engagement à servir Dieu et la Sainte Famille. Alors, comme l'enseigne si bien saint Jean Chrysostome : « il (Joseph) se mit au service de tout le dessein salvifique »¹². Ce que reprendra le pape Paul VI : dans son homélie sur saint Joseph :

Il fait de sa vie un service, un sacrifice au mystère de l'incarnation et à la mission rédemptrice qui lui est liée, ayant usé de l'autorité légale qui lui revenait sur la Sainte Famille, pour lui faire le don total de lui-même, de sa vie, de son travail, d'avoir converti sa vocation humaine à l'amour familial en une oblation surnaturelle de lui-même, de son cœur et de toutes ses forces à l'amour mis au service du Messie qui naquit dans sa maison¹³.

11. Pape FRANÇOIS, *Patris corde*, 3.

12. Jean CHRYSOSTOME, *Homélie sur Matthieu V*, 3, P. G. 57, 58. La citation a été reprise par le pape François, *Patris corde*, 1.

13. Pape PAUL VI, « Allocution du 19 mars 1966 », in *Insegnamenti*, IV, 1966, p. 110.

Le rêve missionnaire de Joseph

Ainsi, comme les Écritures, la tradition ne parle pas beaucoup de Joseph. Mais le peu qu'elle en dit montre en lui le juste, le témoin de l'ouverture radicale à l'œuvre de Dieu, à sa volonté. Il a tout fait pour plaire non pas aux hommes, mais à Dieu.

L'iconographie donne parfois de Joseph l'image d'une personne du passé. En fait, il est l'homme de la tradition, c'est-à-dire du passé, du présent et de l'avenir. Il indique le chemin de l'attention à ce que Dieu réalise en nous et autour de nous. Il nous éclaire par ses choix. Il nous invite à lire les événements pour les comprendre.

Joseph reste fidèle à la mission qu'il reçoit du Seigneur. Il accueille et fait habiter chez lui le Fils de Dieu et sa mère. Il a le charisme de s'abandonner entre les mains de son Dieu. Joseph est en fait le modèle de toutes celles et de tous qui s'engagent à vivre ce que le pape François appelle le « rêve missionnaire » : « Ne vous laissez pas voler le rêve d'une vraie mission, d'une *sequela Christi* qui implique le don total de soi »¹⁴.

Gustave MAKAYA

14. Pape FRANÇOIS, *Message pour la journée mondiale des missions*, 2015.

Joseph en Amérique latine : Contemplation et réflexion¹

*Nadi Maria de ALMEIDA &
Joachim ANDRADE*

Laique brésilienne, Nadi Maria de Almeida a travaillé en Afrique, pendant douze ans. Elle est Doctorante en théologie, avec une spécialisation en missiologie, à l'Université pontificale catholique du Paraná — PUCPR.

De son côté, religieux indien de la Société du Verbe Divin, Joachim Andrade est professeur de théologie à cette même université. Il est missionnaire au Brésil depuis 1992. Il est membre de l'équipe interdisciplinaire de la Conférence des Religieux du Brésil.

Dans ce travail, nous présentons saint Joseph dans la perspective des Saintes Écritures et de la littérature apocryphe. Elles nous dévoilent ses qualités : charpentier honnête et juste qui travaille ; époux de Marie, mère de Jésus-Christ ; présence qui passe inaperçue, mais consciente de sa mission de prendre soin et de protéger Marie et le Fils du Très-Haut ; présence cachée qui se révèle sans paroles dans un silence actif.

C'est à partir de la réalité latino-américaine que nous voulons contempler et penser saint Joseph ouvrier, et montrer la pertinence de cette figure, source d'inspiration pour notre temps.

1. Le texte est traduit du portugais.

En mémoire de Saint Joseph

Dans les Saintes Écritures, on se souvient de Joseph à cause de son fils Jésus et de son épouse Marie, et non pas en raison de ses qualités personnelles. Pourtant, Joseph est le modèle de ceux qui accueillent la paternité comme don de Dieu (Ep 3, 14-15). Ce que confirme sa fidélité à la volonté de son Seigneur (Mt 1, 24).

De plus, en raison de sa participation au mystère de l'Incarnation, sa mémoire va se perpétuer au long de l'histoire de l'humanité. Le Verbe incarné, Jésus-Christ, nous rapproche de Marie et de Joseph qui étaient ses parents sur cette terre.

Pour sauver la mémoire de Joseph, il nous faut recourir à d'autres sources, principalement à celles de la littérature apocryphe. Joseph y est présenté comme un homme qui suit fidèlement la tradition juive :

Il y avait un homme nommé Joseph, qui venait de Bethléem, ce village juif qui est la ville du roi David. Il se distinguait par sa sagesse et son métier de menuisier. Cet homme, Joseph, était uni par les liens sacrés du mariage à une femme qui lui a donné des fils et des filles : quatre garçons et deux filles dont les noms étaient Judas, José, Jacques et Simon. Leurs filles s'appelaient Lysia et Lydia².

Dans la mémoire des communautés, Joseph était menuisier. Ce métier consistait à fabriquer des charrues et des jougs pour les petits agriculteurs de la région. Bien qu'il soit né à Bethléem dans la tribu de Juda, son atelier était à Nazareth, un village où il y avait la possibilité de se procurer du bois pour sa profession.

On y trouvait peu de charpentiers de qualité. Joseph étant un professionnel respecté. Des commandes lui venaient même de l'extérieur de Nazareth. Sa première épouse est morte très tôt,

2. Livros Apócrifos. *História de José, o carpinteiro*, ch. II. Disponível em, Acesso em : 23 fev. 2021.

laissant Joseph seul avec ses enfants, dont Jacques, qui était encore très jeune.

Pour cette pieuse tradition, Marie était de la tribu de Lévi. Lorsqu'elle eut douze ans, les prêtres du temple convoquèrent toutes les tribus de Juda pour choisir douze hommes représentant les douze tribus d'Israël afin de trouver un époux à Marie. Parmi eux se trouvait Joseph, un veuf, bon et vieux. Et le sort tomba sur ce dernier.

Alors, Joseph emmena Marie chez lui. Celle-ci y trouva le petit Jacques dans la triste condition d'orphelin. Elle le couvrit d'affection et de soins. C'est pour cette raison que Marie est appelée la mère de Jacques.

Les Écritures, quant à elles, présentent Joseph comme un homme juste, qui a accueilli Marie malgré sa grossesse mystérieuse. Dans tous les cas, cette figure extraordinaire et en même temps si simple est source d'inspiration et de réflexion pour la vie, tant dans la sphère familiale que dans le contexte professionnel et social.

Joseph, le saint charpentier

Joseph est le saint charpentier, aimé des travailleurs et des familles d'Amérique latine. Il est non seulement un exemple de père, d'époux, mais aussi il témoigne par son travail et son dévouement dans la menuiserie, de l'engagement et de l'effort pour assurer honnêtement la subsistance de sa famille. Cet humble charpentier est aimé et choisi par Dieu pour une grande mission : être le père adoptif de Jésus et l'époux de Marie, l'élue de Dieu.

On constate que ce sont les gens simples qui sont les plus attachés à la dévotion à saint Joseph. Ils s'identifient à lui et sentent qu'il les comprend dans leur lutte pour la survie quotidienne. Ce sont les personnes qui partagent avec les affamés, pratiquent l'entraide, ouvrent leurs mains pour venir en aide à celles et ceux qui sont dans le besoin.

Il n'est pas facile pour les personnes totalement privées de leurs droits et de leur dignité de vivre dans une société qui favorise le pouvoir et le capital. Certains vivent honnêtement, s'entraident et partageant les uns avec les autres, et pourtant ils risquent d'être pris pour des parias. Mais, beaucoup souffrent ou meurent innocemment, simplement parce qu'ils sont noirs, pauvres ou immigrés.

Joseph le charpentier est du côté du peuple de Dieu qui vit ou survit dans le silence. Il est du côté des travailleurs, des pauvres et des humiliés, des femmes qui souffrent d'abandon, d'incompréhension, de ceux qui sont persécutés et lésés et mènent une vie incertaine, mais qui ont confiance et espèrent des jours meilleurs.

Joseph, l'époux de Marie

L'Évangile de Matthieu (Mt 1, 19-24) nous parle de l'angoisse que ressent Joseph lorsqu'il apprend la grossesse de Marie. Dans son silence, il réfléchit et ne veut pas que Marie souffre : il se refuse à la « diffamer ». Il envisage de la « renvoyer en secret ».

Mais, en rêve, il reçoit la lumière pour résoudre son dilemme. Au réveil, Joseph prend sa décision. Il accepte immédiatement Marie et surmonte le drame de sa conscience. Il sauve Marie et son Fils. C'est pourquoi Joseph est considéré comme l'homme juste, fidèle et obéissant aux plans de Dieu.

En Amérique latine, de nombreuses femmes cherchent à être accueillies et comprises, à trouver un compagnon comme Joseph, qui les accueille, les aime, les protège et les aide à élever et à éduquer leurs enfants. Ce sont des mères abandonnées qui luttent seules au milieu des discriminations et des préjugés, tandis que des pères irresponsables continuent leur vie de célibataires.

Joseph se présente ainsi comme un exemple de responsabilité, de compréhension, de respect et d'affection envers les femmes. Il est un homme de foi, un exemple d'honnêteté et d'obéissance à Dieu. Il a assumé sa responsabilité de mari, de père, et a travaillé. Il s'est battu honnêtement et avec un dévouement total pour sa famille.

Joseph, la présence qui passe inaperçue

De nombreux migrants viennent en ville à la recherche d'une vie meilleure. Mais, dans un système capitaliste et compétitif, ils trouvent les portes fermées à leurs rêves. Joseph, le combattant simple et honnête, nous rappelle tous les gens simples et pauvres qui luttent pour gagner honnêtement leur vie et sont discriminés par la société capitaliste et colonisatrice qui ne voit dans les pauvres qu'un moyen d'exploitation. Les migrants sont des personnes qui ressentent dans leur peau ce que signifie être rejeté, voir des portes se fermer sur leur visage et devoir vivre dans des conditions précaires et inhumaines, sur les étals de la vie contemporaine. Ils savent ce que signifie être une présence qui passe inaperçue, cachée, ignorée, rejetée et discriminée dans la société qui privilégie le pouvoir du capital.

Joseph a dû fuir en Égypte pour protéger la vie de Jésus. Là, il cherche de l'aide et de l'accueil, mais ne la trouve pas. Aujourd'hui, les frontières et les portes sont fermées aux pauvres, aux immigrés, aux analphabètes, aux noirs, aux femmes, aux indigènes, entre autres catégories qui souffrent de préjugés et de discrimination au sein de notre société capitaliste et discriminante. Joseph est peut-être passé inaperçu à son époque, mais dans la dévotion populaire, il occupe une place importante. Dans presque toutes les familles d'Amérique latine, il y a un Joseph ou une Marie-Joseph. Saint Joseph est considéré comme le Patron de la Bonne Mort et de nombreuses églises, écoles, villes et rues lui sont dédiées.

Joseph, le père du silence

Le silence n'est pas synonyme d'indifférence ou d'absence de bruit et de communication, car lorsqu'il est fécond, actif et efficace, il manifeste toute sa plénitude. Saint Joseph est le père du silence, révélé dans son dévouement affectueux, sensible et tendre. C'est une chose qui fait défaut dans la société actuelle, le soin, la

protection et la responsabilité des uns pour les autres, pour la nature et pour toute la création.

Le Synode sur l'Amazonie, par exemple, a montré comment faire silence pour écouter les voix qui réclament des droits, la justice, la vie et la liberté pour vivre en paix sur leurs terres. Ce sont les voix des peuples de l'Amazonie, des eaux et des forêts qui sont étouffées et détruites par la cupidité des puissants. Il est nécessaire de se taire pour prendre des décisions et des initiatives prophétiques « pour écouter, annoncer et dénoncer chaque fois que la vie est menacée ».

Le silence de Joseph parle et provoque. Il invite à comprendre. Il conduit à une action concrète d'amour, d'acceptation et de contacts. Aujourd'hui, dans le contexte de la pandémie Covid-19, nous sommes appelés à donner un sens à cet être-seul, comme un bien pour soi et pour les autres. Elle nous invite à réfléchir, à prendre soin de notre voisin, dans le silence de nos maisons, mais en lien avec les autres. Prier dans l'Église domestique, c'est-à-dire en famille, ressentir la valeur et le manque d'étreinte, et apprendre que le temps passé avec les gens est un cadeau précieux.

Joseph dans le monde d'aujourd'hui

Saint Joseph nous rappelle que tous ceux qui sont apparemment cachés ou à l'arrière-plan ont un rôle sans pareil dans l'histoire du salut (cf. *Patris Corde*, 1). Le bruit afflige les esprits et les cœurs, car pour rencontrer notre intérieur, nous-mêmes et Dieu, il faut se taire. Nous observons que dans notre intérieur, au plus profond de notre être, il y a un va-et-vient incessant de formes et de sons, de visions et de voix, qui se reflètent avec des mélodies inouïes. Joseph, homme de silence, a écouté Dieu et a agi correctement. Telle est notre mission dans ce monde : écouter, faire confiance et agir correctement, en surmontant les difficultés avec sagesse. Nous l'acquérons par le silence, l'écoute et la réflexion qui conduisent à des attitudes et des actions correctes.

Dans le monde d'aujourd'hui, la figure paternelle est en crise. Joseph est l'image d'un père qui éduque, corrige, enseigne et montre la voie de la bonté, de l'honnêteté. Il montre aux enfants où ils doivent aller et quelles sont les limites à ne pas dépasser. Il enseigne le respect, la morale, la justice et le sens du travail fait avec honnêteté et amour. Il inspire les pères dans leurs relations avec leurs enfants, pour leur indiquer avec amour et fermeté les voies à suivre et leur apprendre à se lancer dans le monde du travail en étant responsables, justes, honnêtes et fraternels. Le père doit être un pont entre le monde des enfants, fait d'affection et de protection maternelles, et le monde extérieur à la réalité familiale. Le père doit aider l'enfant à quitter le cocon maternel pour se lancer dans le monde du travail et des responsabilités.

Nous vivons dans une société qui continue à discriminer les femmes, les traitant comme inférieures aux hommes en termes de salaires, de valeurs et de capacités. Dans ce contexte, les femmes continuent à lutter pour la reconnaissance et pour la conquête de leur espace dans l'Église et dans la société, car elles ont encore beaucoup à faire pour obtenir la parité et l'égalité avec les hommes. Les femmes latino-américaines constituent la force et le soutien de la famille. Dans de nombreux cas, elles travaillent en dehors de la maison pour contribuer à l'économie domestique. Elles assument en même temps tous les travaux du foyer et l'éducation des enfants. Elles doivent toujours être prêtes à suivre les caprices de leurs époux. Beaucoup sont abandonnées avec leurs enfants et sont obligées de les élever seules. En outre, le nombre de violences domestiques et de féminicides augmente sur le continent.

En Marie, Joseph reconnaît la valeur des femmes, les accueille, s'occupe d'elles, les aime, les respecte. Il prend sur lui toute la responsabilité des soins dans la famille et les protège des lois cruelles de son temps, qui décrétaient la lapidation pour les femmes qui tombaient enceintes avant le mariage. Ainsi, Joseph est un témoignage et un exemple pour les hommes et les pères de famille, ainsi que pour tous les membres d'une société qui réclame des politiques et des hommes politiques justes et honnêtes.

Le monde a besoin de dirigeants qui réfléchissent, qui prennent soin de leur peuple/nation avec respect et dignité, en mettant en œuvre des politiques publiques justes et solidaires, en faveur du bien commun. Qu'ils écoutent les clameurs de détresse des peuples originaires d'Amérique latine, de la population noire, des femmes, des migrants et de toute la population nécessiteuse de ce continent. Que Joseph, homme juste et honnête, homme d'écoute, sage et obéissant à Dieu soit l'inspirateur de la transformation et de la conversion de tous nos dirigeants socio-politiques.

Joseph et le contexte de la pandémie

Le Document d'Aparecida présente les caractéristiques de Joseph qui en font un véritable modèle de spiritualité, reconnaissant que le peuple latino-américain nourrit une forte dévotion et une affection particulière pour

Saint Joseph, époux de Marie, homme juste, fidèle et généreux, qui sait se perdre pour se retrouver dans le mystère du Fils. Saint Joseph, le maître silencieux, fascine, attire et enseigne, non pas avec des mots, mais avec le témoignage éclatant de ses vertus et de sa ferme simplicité (DAp. 274).

Joseph était un homme de foi qui a pleinement accompli sa mission. Il était conscient de sa petitesse devant le grand mystère de Dieu. En reliant sa vie au contexte de la pandémie, nous prenons conscience que l'existence humaine est éphémère et que toute personne est digne de respect et de valeur. Sur le chemin caché ouvert par saint Joseph nous avons à écouter progressivement trois voix : la voix de la conscience — dans la dynamique des relations familiales ; la voix de la tradition — de l'Église qui crée des relations de communion avec d'autres familles ; et la voix de la réalité présente — des événements, des signes à travers lesquels le Divin nous parle. Ces voix nous interpellent et nous appellent à nous convertir à l'amour, au respect et au soin de l'humanité et de toute la création.

Nadi Maria de ALMEIDA
& Joachim ANDRADE

Saint Joseph : pour une spiritualité africaine de l'engagement

Solange SAHON SIA

Théologienne ivoirienne, Solange Sahon Sia est religieuse de la Congrégation Notre-Dame du Calvaire. Elle est directrice du Centre de protection des mineurs et des personnes vulnérables à l'Institut catholique missionnaire d'Abidjan (ICMA), où elle enseigne la théologie spirituelle. Elle intervient aussi à l'Institut de Théologie de la Compagnie de Jésus (ITCJ) et à l'Institut CELAF.

Comme partout ailleurs, en Afrique, les communautés chrétiennes catholiques se rassemblent autour de saint Joseph le 19 mars et le 1^{er} mai. La fête est plus solennelle encore dans les nombreuses paroisses placées sous la protection de saint Joseph. Dans les quinze diocèses de la Côte d'Ivoire, d'où partira notre étude, on en dénombre plus d'une cinquantaine.

Après quelques éclaircissements sur l'approche africaine de la spiritualité, nous évoquerons l'expérience du groupe « les amis de saint Joseph » qui tente de rendre opérante la figure de leur saint patron. Ensuite, nous présenterons des figures de Joseph inexplorées qui pourraient enrichir la spiritualité africaine : la construction d'un monde autre, l'autorité bienfaisante et bienveillante, le discernement indispensable à un engagement responsable et efficient. Par son adhésion au projet de Dieu, Joseph n'est-il pas un homme universel ?

Chemins de spiritualité africaine

La spiritualité est une richesse insoupçonnée qui concerne toutes les traditions religieuses. Selon C. André Bernard, au sens large,

La vie spirituelle désigne toute forme de vie, même non chrétienne, qui s'inspire de la recherche des valeurs scientifiques, esthétiques, morales... Quand il s'agit de quête de valeurs religieuses, on parle de spiritualité chrétienne, hindoue, platonicienne (...)¹.

C'est pourquoi, il est question de spiritualité tout au long de l'histoire chrétienne. Elle s'y dit et s'y manifeste de manières fort variées, selon les préoccupations des Églises, selon les cultures.

Pour le théologien camerounais E. Mveng², la spiritualité est la connaissance qu'une personne, homme ou femme, a de Dieu à travers son expérience religieuse. Dans l'Afrique traditionnelle, l'un des buts de la religion était de libérer l'homme de la mort et de le conduire à la vie. Cela passait par la médiation des rites, des prières, de l'intercession des ancêtres, etc.

Le chrétien, lui, se sent appelé à un cheminement spirituel qui va de sa libération de la mort et du péché à l'union avec le Christ par le don de la grâce divine. Pour E. Mveng, libéré, le chrétien doit accéder au royaume des béatitudes qu'apporte la Bonne Nouvelle du salut. Cette identification au Christ n'est pas du tout un anéantissement de soi dans le *nirvana impersonnel* de la divinité, mais une mobilisation pour l'édification du royaume de Dieu. Il s'agit d'un combat pour la justice, pour l'amour, pour une humanité libérée et réconciliée.

Cette approche de la spiritualité africaine conduit les chrétiens à une foi engagée et enracinée dans le vécu quotidien de leur temps, à tous les niveaux et secteurs de vie. Ce que le théologien ivoirien,

-
1. Charles ANDRÉ BERNARD, *Traité de théologie spirituelle*, Paris, Cerf, 1986, p. 7.
 2. Engelbert MVENG/B. LIPAWING, *Théologie et libération et cultures africaines, dialogue sur l'anthropologie négro-africaine*, Yaoundé/Paris, CLE/Présence africaine, 1996, p. 23.

Ibo Goa nomme la spiritualité incarnée³. En d'autres termes, il s'agit de vivre la foi au cœur des réalités concrètes et actuelles de l'Afrique dans sa particularité, sa diversité et sa complexité. Saint Joseph nous permet-il d'entrer dans une telle démarche de foi ?

« Les amis de Saint Joseph »

Pour essayer de répondre à cette question, nous proposons ici l'expérience du groupe de prière « les amis de saint Joseph ». Né sur l'initiative du Père Boniface Ziry⁴, le groupe fut reconnu en 2005 par le cardinal Agré. Implanté dans quasiment tous les diocèses de la Côte d'Ivoire, il propose à ses membres de s'inspirer de l'époux de Marie. Mais de quels traits de Joseph veulent-ils s'inspirer ? Seraient-ils du côté de la dévotion ou de la quête d'un modèle de vie intérieure qui engage ?

En fait, « les amis de saint Joseph » se proposent de vivre l'articulation entre l'expérience spirituelle dévotionnelle et une foi engagée dans le vécu quotidien. Certes, ils s'inspirent des vertus de Joseph comme la discrétion, l'humilité, la simplicité, la patience dans la foi et la recherche de la volonté de Dieu. Néanmoins, ces vertus sont à vivre dans la joie de l'Esprit Saint, aussi bien dans le groupe, qu'en famille et dans la société.

Consacrés à saint Joseph, ils entendent développer l'esprit de prière et de contemplation de leur saint patron. Comme lui, ils s'attachent aux Écritures. Ils prennent le temps de s'y former pour en vivre. Dans les retraites, ils apprennent à se connaître, à faire silence comme Joseph et à se muscler spirituellement.

De même, à l'instar de leur saint patron, les « amis de saint Joseph » sont attentifs à ceux qui vivent des moments de fragilité dans le groupe et en dehors, pour les soutenir. D'où l'importance qu'ils accordent à la visite des malades.

3. Jean-Maurice IBO GOA, *Spiritualité incarnée. Réflexions sur les quêtes de la santé*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 11.

4. Prêtre du diocèse d'Abidjan, le Père Boniface Ziry est devenu évêque d'Abengourou (Côte d'Ivoire).

Dans l'expérience des communautés chrétiennes en Afrique, saint Joseph est surtout perçu dans son rôle de père et d'époux. Aussi, s'inspirant de Joseph, le groupe s'investit beaucoup dans la transformation de la vie en famille. C'est là le principal lieu où s'exprime la dynamique de leur spiritualité.

Il s'agit de former les époux à assumer pleinement leur rôle d'époux, en étant de véritables chefs de famille. En effet, appelé à veiller sur le rédempteur « Joseph fit ce que l'Ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui son épouse » (Mt 1, 24). De manière affectueuse, il a pris soin de Marie et s'est consacré avec joie à l'éducation de Jésus. Les amis de Joseph ne sont-ils pas appelés à agir comme lui ?

Joseph a donné à Jésus la famille, la patrie, l'héritage historique de la race de David, la maison, le pain, la langue, l'éducation, le service de l'autorité domestique, le travail et la profession, le rang social d'artisan, la protection dont il avait besoin durant son enfance et son adolescence. N'est-ce pas ce que l'on attend des chefs de famille aujourd'hui ?

Joseph, artisan d'un monde autre

Dans la litanie que récitent régulièrement « les amis de saint Joseph », plusieurs titres sont donnés à leur saint patron. Il est à la fois le chef, le soutien, la gloire de la vie de famille, le protecteur de la Sainte Église, de la famille de Dieu. Il est également le très juste, le très chaste, le très prudent, le courageux, l'obéissant, descendant de la lignée davidique, fidèle à la Loi, modèle des travailleurs. En d'autres termes, il est une figure fédératrice. La jeune fille et le jeune garçon s'y reconnaissent, de même que les consacrées, les couples, les familles, les travailleurs, etc. Selon le mot du pape Léon XIII,

Il existe des raisons pour que les hommes de toute condition et de tous pays se recommandent et se confient à la foi et à la garde du bienheureux Joseph. Les pères de famille trouvent en Joseph la plus belle personnification de la vigilance et de la sollicitude paternelle ; les époux, un parfait exemple d'amour, d'accord et de

fidélité conjugale ; les vierges ont en lui, en même temps que le modèle, le protecteur de l'intégrité virgine⁵.

Mais la figure de Joseph présente tellement de facettes que certains traits pourraient échapper, traits pourtant utiles pour une spiritualité holistique, pouvant aider à la construction de nos sociétés africaines. Ainsi, la figure de l'artisan d'un monde autre.

En effet, Joseph passe sa vie à travailler et obtient par son labeur d'artisan tout ce qui est nécessaire à l'entretien de sa famille. Il accomplissait avec humilité et grandeur d'âme son métier si exigeant. Il participe déjà à la croix de Jésus qui s'introduit dans toute réalité et la traverse en vue de sa transformation. En effet, comme l'affirme le théologien congolais Léonard Santedi,

La croix du Christ nous apprend que notre histoire est tissée d'épreuves successives. Ce combat peut nous plonger dans l'angoisse et l'amertume, il peut aussi nous provoquer à marcher toujours au-delà de nos limites, à nous dépasser et à espérer⁶.

Ainsi le labeur, le travail aride accompli chaque jour avec fidélité, justesse et dans un esprit de service, est plus proche du royaume que les honneurs rendus à Dieu du bout des lèvres. Car le travail de ceux qui aident l'humanité à mieux vivre constitue également une prière permanente.

En ce sens, le 1^{er} mai, les chrétiens, en Afrique, peuvent célébrer à la fois le travail et les travailleurs qui s'investissent chaque jour dans la construction de leur pays, chacun selon son métier. Premier artisan dans la nouvelle alliance, Joseph le charpentier est le symbole de l'avènement d'un monde autre, renouvelé. Le charpentier de Nazareth ne nous rappelle-t-il pas la mission confiée conjointement à l'homme et à la femme, celle de transformer le monde selon le projet de Dieu (Gn 1, 28) ? N'est-ce pas la vocation des chrétiens, dont « les amis de Joseph » ont à témoigner de manière toute particulière ?

5. Pape LÉON XIII, Encyclique *Quanquam Pluries*, 15 août 1889.

6. [« Dieu n'est pas le commanditaire de la souffrance, mais le compagnon de l'épreuve » \(la-croix.com\)](http://la-croix.com) consulté le 26.03.2021.

Joseph : l'autorité bienfaisante et bienveillante

Une autre facette de la figure de Joseph à explorer est celle de son autorité bienfaisante et bienveillante. En effet, dans une société africaine devenue, par les circonstances de l'histoire⁷, patriarcale et phallocrate, la figure de Joseph incite à revoir, à la lumière de l'Évangile, notre manière d'incarner un service d'autorité.

En effet, au sein de la Sainte Famille, Joseph représente la figure d'une autorité au service d'un bien supérieur. Il est un père de famille auquel Jésus obéit de bon cœur. Certes, abstraction faite de la sainteté du charpentier et de celle de son fils, une telle attitude était facilitée par la mentalité religieuse de l'époque, marquée par la dévotion aux parents. Pourtant, cela n'efface pas l'humilité de Joseph. C'est cette autorité bienfaisante et bienveillante que nous pouvons apprendre à l'école du père adoptif de Jésus. Lui qui a su renverser ainsi tous les schémas de la domination patriarcale.

Joseph nous convie également à un regard autre sur l'autoritarisme qui mine parfois nos institutions. Certes, elles ont droit au respect parce qu'elles sont au service d'un bien qui nous transcende tous. Mais, elles sont au service non pas d'un désir individuel ou d'un groupe, mais du bien commun. Dans la dynamique que nous inspire Joseph, l'institution civile ou religieuse est un des lieux où se concrétise l'amour que nous nous devons les uns autres. Comment, chrétiens, témoigner de cette autorité de Joseph, bienveillante et bienfaisante ?

Joseph et le discernement

L'engagement efficient au service de la famille et de la société exige le sens et la pratique du discernement, dont la figure de Joseph peut enrichir la spiritualité africaine. En effet, comme le rappelle le pape François, « Saint Joseph représente une icône

7. Cf. Cheikh ANTA DIOP, *L'unité culturelle de l'Afrique Noire. Domaines du patriarcat et du matriarcat dans l'antiquité classique*, Paris, Présence Africaine, 1982².

exemplaire de l'accueil des projets de Dieu ». Celui-ci s'adresse avec délicatesse à notre intériorité, en se faisant intime à nous et en nous parlant à travers nos pensées et nos sentiments. Ainsi, comme Il le fit avec saint Joseph en songe, Il nous propose des chemins autres.

L'évangéliste Matthieu fait précéder toute action de Joseph par des rêves. Par quatre fois, il est présenté comme un homme de songes : un songe pour accueillir chez lui Marie, son épouse (Mt 1, 18-25) ; un songe pour partir avec l'Enfant et sa mère en Égypte (Mt 2, 13-15) ; un songe pour quitter l'Égypte et revenir en terre d'Israël (Mt 2, 19-21) ; et enfin un songe pour aller habiter en Galilée, parce que Hérode Arkélaüs était aussi sanguinaire que son défunt père (Mt 2, 22-23). Ainsi, les songes apparaissent comme ce qui, à chaque fois, met Joseph en route.

Selon une lecture ignacienne du texte de Matthieu, les rêves de saint Joseph peuvent être interprétés comme le fruit d'un discernement spirituel. En effet, dans la situation de Joseph, deux esprits l'interpellent du dehors⁸. Dans le premier songe, nous avons, d'un côté, le mauvais esprit (dont l'évangéliste Matthieu ne fait pas mention) qui soutient son projet de répudier Marie, et de l'autre côté, l'ange du Seigneur qui l'encourage à prendre Marie pour épouse. Joseph analyse les deux voix qui lui parlent et évalue la situation. Lorsque nous examinons les caractéristiques des différents choix que Joseph peut faire, les signes du mauvais esprit se laissent percevoir aisément dans la pensée contraire qui habite Joseph. Dès le départ, il vainc l'esprit du mauvais, en refusant d'utiliser la manière la plus humiliante et la plus dangereuse — « publiquement » — pour « diffamer » Marie. Il continue d'évaluer la situation et sa volonté de répudier Marie de manière charitable.

Cette fois-ci, le mauvais esprit se déguise en ange de lumière et va dans le sens de Joseph en le soutenant dans sa résolution de répudier Marie « secrètement ». En fait, le mauvais esprit veut entraîner Joseph peu à peu dans son propre sens, dans sa propre fin : répudier Marie. Dans l'acte de répudiation que Joseph

8. Nous nous servons ici des outils du discernement des esprits selon saint Ignace de Loyola (cf. Exercices spirituels nos 313-336). En réalité, le texte (Mt 1, 18-23) ne fait pas mention de deux esprits dans le songe de Joseph, mais du seul ange du Seigneur.

pourrait choisir, plusieurs signes du mauvais esprit se révèlent. Répudier Marie, en effet, détournerait Joseph de son projet de mariage avec Marie. Ce qui mettrait sans doute en danger la vie de Marie et de l'Enfant qu'elle porte. En outre, l'acte de répudiation s'opposerait au plan de Dieu pour le salut de l'humanité.

Quelle que soit la manière, la décision que prend Joseph de répudier Marie est l'œuvre de l'ennemi. Elle serait motivée par le respect de la loi juive qui, en pareille circonstance, ne demande que la répudiation (cf. Dt 22, 23-24, Lv 20, 10). Joseph ne peut pas savoir que son projet d'épouser Marie est conforme à la volonté de Dieu. Devant la grossesse encore mystérieuse de Marie, ce qu'il y a lieu de faire conformément à la volonté de Dieu, c'est d'obéir à la Loi. Or Joseph, homme juste et fidèle, ne peut transgresser la Loi. C'est aussi le propre de Satan de prétendre défendre la Loi et le droit, en dénonçant sans miséricorde les faiblesses et les péchés. L'ennemi de la nature humaine s'est donc servi de la loi pour vouloir détourner Joseph du plan de Dieu.

L'ange du Seigneur, en revanche, rassure Joseph, l'encourage à rester sans crainte, serein, ferme et constant dans le projet qu'il avait initialement formé, celui d'épouser Marie. Dans cette situation de désolation, où le mauvais esprit inquiète Joseph et le pousse à changer de décision, l'ange du Seigneur l'encourage à s'en tenir à son projet initial. Le bon esprit donne à Joseph forces, consolations et quiétude, en lui révélant le plan et la volonté de Dieu dans la situation qui se présente à lui. Alors que l'esprit du mauvais inquiète Joseph avec la crainte de la loi et le regard de l'entourage ; le bon esprit lui fait voir la survie, la protection de la personne la plus faible (celle qui est menacée, sa future épouse et l'enfant qui va naître) et la volonté de Dieu. Joseph ne se laisse pas entraîner dans un sens qui ne serait pas celui de Dieu : il lui reste fidèle et obéissant. Après avoir entendu le message de l'ange du Seigneur, quoique les événements extérieurs soient extrêmement troublants, il ne se laisse pas détourner de son intention profonde qui est cette foi, cette confiance en la bonté de Dieu. Il a choisi d'obéir à la voix de l'ange du Seigneur. Il se montre ainsi ajusté à la parole de Dieu.

La valeur spirituelle du songe de saint Joseph, c'est d'être capable d'évaluer la situation, d'accueillir le mystère dans ce qu'il a de pesant. Désormais s'ouvre le moment où il vit le plus grand lâcher-prise et la désappropriation de lui-même. C'est la plus grande caractéristique de son itinéraire spirituel. Dans ses songes, Joseph se montre toujours ouvert à l'ange du Seigneur. Il vit ses songes comme une invitation à écouter la parole de Dieu. Ses songes sont le lieu privilégié de la révélation de Dieu dans sa vie. Il accueille la Parole, lui obéit et agit en conséquence.

De cette analyse des songes de saint Joseph, nous pouvons tirer des leçons pour aujourd'hui. Être des personnes patientes, qui savent discerner et chercher la volonté de Dieu dans ce qui leur arrive. En effet, de par sa capacité à évaluer les situations, à écouter le message de l'ange et à accueillir le mystère du salut, saint Joseph est manifestement un homme de discernement. Il peut nous apprendre à discerner le sens de nos rêves, de nos désirs et de nos projets afin de les conformer à la volonté de Dieu.

Joseph, l'Africain

Ainsi, en cette année consacrée à Joseph, nous redécouvrons ce père comme une figure universelle. Il peut ainsi enrichir la spiritualité africaine qui se veut holistique et engagée. Comme le dit le pape François :

En raison de son rôle dans l'histoire du salut, saint Joseph est un père qui a toujours été aimé par le peuple chrétien comme le démontre le fait que, dans le monde entier, de nombreuses églises lui ont été dédiées. Plusieurs Instituts religieux, Confréries et groupes ecclésiaux sont inspirés de sa spiritualité et portent son nom, et diverses représentations sacrées se déroulent depuis des siècles en son honneur⁹.

Solange SAHON SIA

9. Cf. Pape François, *Patris corde*, 1.

Des femmes en mission dans le monde du travail

MARIE-CÉLESTINE & MIREILLE

Marie-Célestine et Mireille sont deux femmes, membres de l'institut séculier Notre-Dame du Travail. Célestine travaille à l'hôpital à Lyon, dans une unité de soins de longue durée. Mireille, elle, est fonctionnaire dans un service qui traite des adoptions d'enfants.

À maintes reprises, à la suite de Vatican II, le pape Jean-Paul II rappelle que « l'homme est la première route que l'Église doit parcourir en accomplissant sa mission, route tracée par le Christ lui-même » (*Redemptor Hominis* ; *Centesimus Annus* 53).

C'est cette route qu'a empruntée Joseph pendant toute sa vie, comme le souligne le Pape François : « Saint Joseph nous rappelle que tous ceux qui, apparemment, sont cachés ou en "deuxième ligne" jouent un rôle inégalé dans l'histoire du salut »¹.

C'est dans cet esprit que les membres de l'Institut vivent leur engagement à la suite du Christ, dans le quotidien de leur travail. Deux d'entre elles ont accepté, en toute simplicité, de partager leurs témoignages : Marie-Célestine et Mireille.

1. Pape FRANÇOIS, *Patris corde*, 1.

Le travail au quotidien : le témoignage de Marie-Célestine

Participation à l'œuvre continue de Dieu

C'est à l'occasion d'une expérience à l'âge de douze ans que j'ai senti l'appel du Seigneur à Lui consacrer ma vie et à Le servir à travers mes frères et sœurs, comme Il le dit : « Tout ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites » (Mt 25, 40). Cette parole du Christ résonnait et continue à résonner dans ma vie. Le métier de la santé que j'ai choisi me permet de toucher le Corps du Christ souffrant et d'être plus proche de Lui.

Comme saint Joseph, je fais personnellement l'expérience de l'offrande de mon travail à Dieu le Père, comme participation à son œuvre de création. Quand Dieu crée, il travaille et au bout de ce travail se trouve la satisfaction du devoir accompli. Saint Joseph a réalisé que le travail de ses mains constituait un processus de rapprochement de Dieu et de son œuvre.

C'est au cœur de cette humanité souffrante (les patients) que je sers Dieu. Dans mon équipe, nous sommes quatre aides-soignants, deux infirmiers, une cadre de santé ainsi que d'autres professionnels de santé (orthophonistes, kinésithérapeutes, animateurs, etc.). Comme saint Joseph, je fais un travail dur et délicat. Chaque jour, je confie au Seigneur mes mains et mon cœur afin qu'ils soient doux et tendres pour le patient qui m'est confié et qui me rappelle toujours le Christ défiguré. Pendant les soins, je cherche à être attentif à son regard, qui me dit sa souffrance.

Comme saint Joseph, j'essaie d'être confiante, délicate dans mon écoute, mes gestes et paroles. Ce qui est difficile c'est la prise en charge de certains patients et des membres de leurs familles qui ne reconnaissent pas toujours nos efforts et nos compétences. Cela demande de la patience. L'important est de créer entre eux et nous un climat d'entente, pour le bien des patients.

Participation humble et discrète

À l'instar de Joseph, notre travail reste humble et discret. Pour nous, l'amour se décline de plusieurs manières : tendresse, amitié, respect et dignité. J'essaie de vivre en harmonie avec mes collègues, de rendre le climat du travail agréable. D'autres services de l'hôpital apprécient l'ambiance qui règne chez nous : l'entente, la confiance, la qualité du travail, et surtout nos fous rires. La joie que me procure mon travail est source de joie spirituelle.

Saint Joseph a modifié ses projets parce qu'il a entendu l'appel de l'ange à garder Marie chez lui et à prendre soin d'elle, à quitter Bethléem pour se réfugier en Égypte afin de sauver la vie de son fils, puis à rentrer à Nazareth. Il a découvert son rôle d'époux et de père. Il a partagé les trente premières années de la vie de Jésus. Joseph a assumé ses responsabilités dans la foi et la confiance au Seigneur. Son témoignage éclaire ma vie professionnelle.

Il est arrivé que des patients et leur famille manifestent le désir de rencontrer l'aumônier et que celui-ci soit absent. Sur leur demande, j'ai alors prié avec eux. C'est important pour moi d'être avec eux et avec le Seigneur. Cela leur redonne confiance. Après la prière, ils ressentent une paix intérieure et un grand soulagement qui les aident à porter leur maladie de longue durée.

Ainsi, je suis attentive au patient, en prenant soin de son corps et en accueillant sa quête de prière. C'est ma manière de prendre soin de Dieu présent en lui et en sa famille. Aujourd'hui, ma foi chrétienne et ma consécration en Dieu ne peuvent se concevoir sans le service des autres, surtout des souffrants.

La fraternité humaine

Mon travail me fait ainsi faire l'expérience de la fraternité humaine. Ce qui me renvoie à la Fraternité Notre-Dame du Travail, qui met la femme et l'homme au centre de toutes les préoccupations. Elle entend participer à tous les efforts d'humanisation véritable parce que Dieu aime passionnément l'humanité. L'institut insiste sur l'émancipation et la dignité de

l'homme, que ses membres se doivent de privilégier dans leur vie chrétienne et dans leur travail.

Comme consacrée, je redécouvre dans mon travail l'importance de la dignité humaine et du travail. Mon travail est une école de patience, mais aussi d'ouverture à l'invisible et aux mystères divins. Je reçois de mes collègues élan du cœur et flamme d'amour pour les patients. Cela renforce ma confiance en eux et en mon Seigneur, à qui je rends grâces.

Travail et respect de l'autre : Le témoignage de Mireille

Accueillir son chemin, sa mission

En contemplant Joseph, à la fois discret, humble et si présent à Marie et Jésus, j'aime souligner qu'à sa manière, il était totalement présent à sa femme et à son Fils. Par sa manière d'être, il leur a permis de remplir leur mission propre, car Joseph avait foi en Dieu, sans réserve. Il était totalement disponible à ses appels.

C'est profondément ce que j'essaie de vivre dans mon travail, avec mes collègues, pour être unie, chaque jour, au Seigneur et être disponible à ses appels. Je suis soutenue sur ce chemin par la Fraternité Notre-Dame du Travail dont le charisme est l'humanisation véritable, en Christ, de toute personne, du tout de la personne, dans les activités humaines.

Je suis fonctionnaire, je travaille plus spécifiquement dans un service qui traite des adoptions d'enfants, vivant dans un autre pays, par des personnes, françaises ou non, demeurant en France. Ceci semble bien administratif, mais derrière, il y a tout un projet de vie mûri par des couples ou des personnes célibataires qui s'y engagent de tout leur être et, surtout, des enfants qui ont besoin d'une famille pour se construire. Nous sommes donc au service de personnes avec leurs aspirations profondes d'accueillir chez eux un enfant, de devenir père, mère. C'est l'humain dans ce qu'il a de

plus intime. Il est mis à l'épreuve par les difficultés rencontrées au cours du parcours vers l'adoption.

Au sein d'une équipe de seize personnes, dont le cœur du métier est de vérifier, autant que possible, que l'adoption s'est déroulée dans de bonnes conditions au plan éthique et juridique, je joue un petit rôle du fait de mon handicap. Je suis, en effet, à la fois aveugle et déficiente auditive.

Lorsque je suis arrivée dans ce service, mon travail consistait essentiellement à répondre aux courriers d'intervention. Par intervention on entend une démarche sollicitant un « coup de pouce » pour faire avancer une procédure bloquée pour une raison ou pour une autre. Les lettres écrites par les « parents adoptifs potentiels » eux-mêmes sont d'une grande profondeur et révèlent leurs désarrois, leurs souffrances.

Il s'agissait la plupart du temps de répondre qu'on ne pouvait malheureusement pas faire grand-chose, soit parce que la procédure était mal engagée soit parce que les autorités du pays de naissance de l'enfant faisaient blocage et qu'on ne pouvait pas les contraindre à changer de position.

Même que j'aurais préféré rédiger plus de courriers avec des réponses positives, j'aimais beaucoup ce travail parce qu'il me permettait d'entendre la souffrance de ces personnes désirant passionnément devenir parents et qui voyaient leurs espoirs déçus ou mis à mal.

Cette souffrance habitait mon cœur et ma prière. Elle rejoignait la souffrance de Marie et Joseph qui avaient perdu leur fils, âgé de douze ans, lors du pèlerinage à Jérusalem, parce qu'Il devait être aux affaires de son Père.

Respecter et accueillir l'autre

Aujourd'hui, je suis particulièrement chargée de traiter les demandes des personnes adoptées qui cherchent à retrouver leur famille de naissance. Il s'agit là d'une autre souffrance, que j'ai

plus de mal à comprendre et à porter dans la prière. J'essaie pourtant de me mettre au service de ces personnes en répondant aux demandes le mieux possible, avec les moyens dont nous disposons. Il s'agit de faire désarchiver leur dossier d'adoption et de l'envoyer au service adoption de leur département afin qu'ils puissent le consulter en étant accompagnés. Tâche plutôt fastidieuse et répétitive, qui prend beaucoup de temps, bien que simple sur le papier. J'en décharge les rédacteurs qui étudient les dossiers de demande de visa long séjour adoption qui leur sont soumis, dont la charge de travail est lourde. Je travaille en relation avec eux quand j'ai besoin d'informations sur un cas particulier ou sur la situation dans un pays donné.

Actuellement, les personnes qui contactent le service ont une attitude plus revendicative qu'il y a quelques années. C'est le résultat de l'évolution du regard porté sur l'adoption internationale. Les personnes adoptées pendant le « boom » de ces adoptions (années 80-90), maintenant majeures, veulent retrouver leur identité d'origine. Elles ont plus tendance à mettre en avant (émissions dans les médias, livres ou articles, affaires judiciairisées...) le négatif de leur adoption. On ne parle plus guère des adoptions qui ont permis à l'adopté de grandir dans un cadre familial chaleureux et sécurisant. Ce qui était le cas quand je suis entrée dans ce service.

J'ai vécu des déplacements importants en moi lors de cette évolution : j'ai appris à ajuster mon rapport à l'humain en rejoignant d'abord les préoccupations des personnes. J'ai des contacts avec ces personnes par écrit (à la suite de leur demande), et parfois par téléphone.

Dans ma réponse, qui est régie par les règles administratives et juridiques, j'essaie toujours de mettre de l'humain, de leur adresser mes encouragements pour la suite de leurs démarches, voire de les orienter vers d'autres portes. Certains de mes collègues ont été étonnés que je sois humaine dans une réponse administrative, car les courriers sont de plus en plus standardisés.

Or le respect de la personne est inséparable, pour moi, de l'accueil de la demande, même si je ne la comprends pas, et du service de la personne et de Dieu présent en elle. En effet, la personne ne pourra continuer son chemin, grandir en humanité comme adulte et croître avec son créateur que si elle reçoit des réponses sur ses origines, même celles qui peuvent sembler négatives. Des personnes ayant reçu ma réponse m'ont dit « merci de m'avoir écouté ».

Bien qu'ayant passé le concours de catégorie A, j'occupe un poste allégé, adapté à ma capacité de travail. C'est une école d'humilité : j'aimerais pouvoir faire plus, avoir un rôle plus important. Or, le Seigneur m'appelle, comme Joseph, à tenir tout simplement ma place et à faire ce qui m'est demandé sans rechigner ou discuter : c'est le cœur de mon appel et de mon oui à Dieu, à la suite du Christ pauvre, chaste et obéissant.

Permettre à d'autres de remplir leur mission

Dans ce travail, ma manière d'effectuer mes tâches est habitée par deux préoccupations. D'une part, servir la demande qui nous est adressée par une personne ; je la confie au Seigneur pour qu'elle grandisse en humanité et en vérité grâce aux réponses. D'autre part, m'associer au travail de mes collègues pour que, eux aussi, puissent accomplir la tâche qui est la leur. Nous sommes ensemble, mais leur tâche ne m'appartient pas, comme Joseph a tout fait afin que Marie et Jésus puissent remplir leur mission. Joseph a été présent, a dit oui au Seigneur, a rempli sa mission dans le silence et l'anonymat, car tous les projecteurs étaient braqués sur Marie et sur Jésus.

Au cœur de ce travail, je découvre mes collègues. Ce sont des personnes qui ont à cœur de bien faire leur travail, et que le service marche bien. Ils ont souci de créer, entre nous, de la convivialité, de la joie. Ils cherchent à vivre, dans leur travail et à leur manière, des valeurs humaines qu'ils portent. Nous avons le désir de travailler en équipe, et cela nous a soutenus pour faire face aux difficultés. Ils me révèlent des qualités humaines exceptionnelles, même si en ce moment, avec l'usure due à cette période du covid

et avec le télétravail, c'est plus difficile d'être ajusté à ces valeurs humaines. Leur présence m'a beaucoup soutenue pour exercer mes fonctions et pour occuper ma juste place, avec mes handicaps, dans ce service.

Je suis aidée au quotidien par une assistante de vie qui assure les tâches que je ne peux faire seule (classement, mise en page, numérisation de dossiers, etc.). Nous travaillons ensemble depuis bientôt huit ans et notre collaboration est devenue presque une symbiose. Car notre entente est très bonne. Nous sommes complémentaires et nous nous soutenons : chacune permet à l'autre de remplir pleinement ses tâches.

J'ai la chance d'avoir à mes côtés une personne remarquable et qui a besoin de souplesse dans son emploi du temps pour faire face à ses contraintes familiales importantes. Je m'adapte à ses indisponibilités. Ce qui lui permet de gérer plus facilement les problèmes de sa vie extra-professionnelle.

Notre chef de service occupe une position délicate. Il vit des tensions entre les demandes de sa propre hiérarchie et les attentes de ses collaborateurs. Depuis le début de la crise sanitaire, il m'a « mise en activité partielle » : il ne m'autorise à venir que deux jours par semaine au bureau alors que je ne peux pas télétravailler chez moi, faute d'équipements adéquats. Il a maintenu sa position malgré l'avis contraire du médecin du travail. J'en souffre beaucoup et j'estime important de respecter son autorité. C'est une manière de vivre l'obéissance à la suite du Christ, le serviteur qui n'écrase pas le roseau froissé.

Joseph a respecté l'autorité de son Fils qui, à douze ans, est resté à Jérusalem, au temple, au lieu de rentrer avec ses parents et les autres pèlerins à Nazareth. Pour moi, respecter l'autorité de l'autre, c'est accueillir son chemin, sa mission et servir l'Esprit de Dieu qui y travaille et m'interpelle. L'adjointe du chef de service nous a rejoints au début de cette année. Sa tâche principale est de finaliser la réorganisation du service, dans lequel trois emplois ont été supprimés.

Pour ce faire, elle a demandé à trois personnes, dont moi, de former un groupe de travail qui aurait pour mission de lister les tâches de tous les agents du service, et de faire des propositions pour rééquilibrer la charge de travail entre les agents.

Ce fut une expérience très positive pour tous. Nous avons rencontré, un par un, tous nos collègues pour les écouter et nous concerter avec eux sur les pistes auxquelles mon collègue rédacteur qui pilotait le groupe avait pensé. Chacun s'est montré disponible et ouvert pour participer aux interviews. Cela a permis aux entretiens de se dérouler dans un climat serein et nous avons découvert que chacun était prêt à mettre du sien pour que les choses marchent mieux.

En définitive, nous avons pu rendre un rapport et faire des propositions qui faisaient consensus. Cela, je crois, a bien contribué à ressouder le service dont la cohésion était grandement mise à mal en cette période de covid.

J'ose dire que nous avons été, à notre manière, artisans de paix. J'y vois la présence de l'Esprit Saint qui a éclairé de sa lumière notre travail. Cette expérience vécue avec mon service m'a permis de comprendre mon rôle propre dans ce service : être le petit qui est présent et fait son travail.

C'est ma manière de participer à l'équipe en soutenant les autres dans leur responsabilité. Saint Joseph est vraiment pour moi un guide pour être, comme lui, discrète, humble et professionnelle au service de Dieu. Il confie une mission propre à chacun comme Il l'a fait pour Marie, Joseph et Jésus.

Se laisser conduire par l'Esprit

J'invoque souvent l'Esprit Saint lorsque j'ai une tâche qui me semble difficile à accomplir. J'appelle sa lumière et sa force afin que je puisse réaliser ce qu'on attend de moi. Et j'ai souvent pu expérimenter que son soutien m'avait permis de faire des choses dont je ne me croyais pas vraiment capable. J'ai également

découvert que mes collègues ont eu un comportement extraordinaire. Suis-je une servante inutile ?

Une servante parmi d'autres, certainement. Je ne fais en quelque sorte que mon devoir, et encore celui-ci est-il bien léger par rapport à celui de beaucoup de mes collègues du ministère, notamment ceux qui travaillent dans les directions politiques et dont les journées se terminent parfois très tard. J'essaie en tout cas de le faire au mieux. Je remercie Dieu pour la bienveillance des personnes que je côtoie au bureau. Ils ont des gestes qui me touchent profondément. Il faut avoir la simplicité de reconnaître que mon handicap permet à d'autres de montrer ce qu'ils ont d'humain en eux.

Tout cela, je l'offre à Dieu dans la prière et l'eucharistie à laquelle j'ai la chance de participer quotidiennement. Sans ce temps donné à Dieu, ma vie cesserait de prendre sens. J'y puise la force de continuer à servir et à marcher au milieu de mes frères. Il est essentiel de se mettre, comme Joseph, à l'écoute des appels de Dieu et de recevoir de lui la disponibilité pour y répondre, même et surtout si cela dérange nos projets bien établis.

Se laisser conduire par l'Esprit, c'est pour moi un combat de tous les jours. En ces temps compliqués, il est tellement plus facile de se laisser aller à la morosité et à la langueur ambiantes. Sans ce désir de répondre à l'appel de Seigneur qui m'habite à chaque instant, sans la Parole de Dieu et l'eucharistie, j'en arriverais peut-être à me laisser aller tant la vie est compliquée pour moi à certains moments. Mais la Parole de Dieu est là, comme un aiguillon qui me stimule : « prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, et vous trouverez le soulagement pour vos âmes » (Mt 11, 29).

Pour moi, le joug dont parle le Christ c'est celui du service au quotidien, d'abord dans l'accomplissement du devoir d'état dans ce qu'il peut avoir d'ingrat et de fastidieux, « se lever le matin » comme on dit souvent. La fidélité à Dieu commence par là, pour nous comme pour Joseph. Et puis il y a les petits gestes d'attention qu'on reçoit ou qu'on peut poser vis-à-vis des autres lorsque l'occasion s'en présente. Je suis intimement persuadée que c'est

d'abord là que le Christ se laisse rencontrer. Je conçois ma consécration comme un va-et-vient entre la vie au cœur du monde et la vie spirituelle. Dieu nous envoie dans le monde et le monde nous renvoie à Dieu pour lui rendre grâces, le supplier, lui offrir notre vécu et celui de nos frères.

Accueillir les moments de grâce

J'ai peu d'engagements collectifs, mes forces physiques et nerveuses étant limitées, mais je m'attache à éviter de trop peser sur mon entourage. Cela fait partie pour moi de l'exercice de ma responsabilité de femme. Je me tourne donc vers différentes associations pour obtenir des services d'assistance à domicile, d'accompagnement dans mes déplacements, de secrétariat pour la gestion de mes papiers, etc.

Pour celles qui sont rémunérées, ce fut un choix de participer, par l'association qui les emploie, au fait qu'elles aient un travail et un statut juridique de salariées qui leur permet de participer au travail humain dans notre société, d'être respectées comme actrices à part entière dans leur dignité. Pour les bénévoles, je bénéficie de leur présence et de leur soutien pour assumer certaines tâches. Elles favorisent et enrichissent aussi le lien social en ne laissant pas de côté des personnes comme moi.

Les rencontres avec les personnes qui m'aident sont une dimension très importante de mon existence. J'ai à cœur de les accueillir le mieux possible et de leur montrer ma reconnaissance. Par eux, c'est le Seigneur qui en quelque sorte vient à ma rencontre : « ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

Je ne suis pas toujours ravie de faire partie de ces petits qui ont besoin du service des autres, mais l'Écriture ne nous dit-elle pas que ce sont eux les préférés de Dieu, et que Dieu se rend présent par eux à nous tous ? Alors je dis merci. Mon handicap m'a donné et me donne encore l'occasion de rencontrer des personnes exceptionnelles et c'est une source de joie, un peu comme la visite

de Marie à Élisabeth a été source de joie pour les deux cousines. Je rends grâce pour ce que Dieu me donne dans ces rencontres.

L'Évangile ne nous rapporte aucune parole de Joseph. Nous savons qu'il a écouté et servi Dieu avec une efficacité discrète et une foi sans réserve. Par son travail, il a permis à Marie et à son Fils de grandir, de remplir leur mission. J'aspire profondément à avoir la même attitude avec mes collègues, les administrés. Je tente chaque jour d'apporter ma pierre à la construction du Royaume là où je suis, avec bien sûr des ratés, mais aussi des moments de grâce qui éclairent ma route.

Cheminer avec Joseph

Parlant de Joseph, le père de l'ombre, le pape François rappelle que toute sa vie a été don :

Le bonheur de Joseph n'est pas dans la logique du sacrifice de soi, mais du don de soi. On ne perçoit jamais en cet homme de la frustration, mais seulement de la confiance. Son silence persistant ne contient pas de plaintes mais toujours des gestes concrets de confiance. Le monde a besoin de pères, il refuse les chefs, il refuse celui qui veut utiliser la possession de l'autre pour remplir son propre vide ; il refuse ceux qui confondent autorité avec autoritarisme, service avec servilité, confrontation avec oppression, charité avec assistanat, force avec destruction. Toute vraie vocation naît du don de soi qui est la maturation du simple sacrifice².

Nous avons simplement essayé de dire comment nous vivons ce don de soi, à la mesure qui est la nôtre. Nos deux témoignages sont diversement situés. Moi, Marie-Célestine, je décris un engagement dans un milieu hospitalier, comme lieu de participation discrète à la création continue de Dieu. Mireille, elle, parle de sa vie partagée avec l'équipe de son service : un travail humble et de présence pour que les autres remplissent leur mission et grandissent dans leur humanité.

2. Pape François, *Patris corde*, 7.

Pourtant, l'une et l'autre nous empruntons, chacune à notre manière, le chemin du travail quotidien, avec Joseph. Nous sommes toutes deux habitées par un des points essentiels de notre charisme : « nous participons là où nous vivons aux efforts individuels et collectifs de développement et d'humanisation véritable », notamment en recherchant « l'attention constante aux personnes, qui conduit au respect de leur dignité. Dans un monde qui secrète de nombreuses exclusions, nous avons à établir de réelles communications » (Statuts Notre-Dame du Travail).

MARIE-CÉLESTINE & MIREILLE

Les missionnaires de l'ombre

Jacques GAILLOT

Évêque de Partenia, Jacques Gaillot donne la parole à des missionnaires de l'ombre.

Étrange destin que celui de Joseph ! Aucune de ses paroles ne nous est rapportée dans les Évangiles. Son silence serait-il une parole ?

Après l'épisode où Jésus est retrouvé au temple, Joseph revient à Nazareth avec Marie et Jésus. Puis il disparaît dans le silence et tombe dans l'oubli, avec une mort sans doute précoce. Un tel parcours peut-il être source d'inspiration ?

Dans le village rural de Nazareth, n'allons pas penser que la « Sainte famille » se réduisait à Joseph, Marie et Jésus. Elle s'insérait au sein d'un clan, véritable tissu social qui protégeait l'individu. Jésus en faisait partie.

Il n'empêche : la Sainte Famille reste originale. On apprend que Joseph n'est pas le père de Jésus. Il est le père adoptif. Marie est la mère naturelle, mais on précise qu'elle est vierge. L'enfant n'est pas de Joseph. Jésus, le fils de Marie, est né hors mariage. Il n'est pas le fils naturel. Il vient de Dieu. Joseph est exposé à cette rumeur. Jésus vit une forme d'exclusion avec cette étiquette : « *né hors mariage* ».

Marie garde, comme toujours, ces choses dans son cœur. Elle sait que son fils vient de Dieu. C'est un secret qui la comble.

La Sainte Famille est fondée sur l'adoption : un choix libre par amour. Elle rompt avec toutes les généalogies antiques. Joseph est devenu le père adoptif de Jésus en accueillant l'enfant avec amour. Le modèle de l'adoption traverse l'Évangile. Il est extraordinairement moderne. Il aide à comprendre les évolutions du couple et de la famille aujourd'hui.

Voici sept témoins qui, dans leur diversité, donnent un visage à ces « missionnaires de l'ombre ». Quatre sont des graines. Les trois autres, des pousses du printemps. Tous les sept seraient étonnés d'être appelés « missionnaires ». Ils ont cherché à être eux-mêmes et à vouloir une vie plus belle, pour eux et pour les autres, allumant au passage une lueur d'espoir.

Des graines

Denise

Denise, à sa retraite, est venue comme bénévole à l'association des sans-papiers. Elle y travaille à plein temps et à plein cœur. Il m'arrive de la regarder accueillir des jeunes migrants. Elle les écoute avec bienveillance, sait leur parler et les faire sourire. Son gros travail est la préparation des dossiers. Dans les bureaux de la préfecture ou du ministère, elle ne craint pas de les défendre. Son secret ? L'amour qu'elle porte aux migrants. Elle se sent en famille avec eux. Elle est heureuse avec eux.

Denise est de toutes les manifestations pour réclamer la régularisation des sans-papiers. Quand on fait le squat d'un immeuble, je l'ai vue dormir la nuit à même le sol.

Elle est opérée de la hanche. Je vais la voir à l'hôpital. Denise est rayonnante. Elle ne tarit pas d'éloge sur le personnel soignant, ne se plaint de rien et vit le moment présent avec humanité et

tendresse. Par sa façon de vivre et de faire le bien, elle fait signe. Sans discours, sa vie est parlante.

Il y a une secrète fécondité d'une vie animée par l'amour. À l'association, tout le monde prépare les quatre-vingts ans de Denise. La lutte appelle la fête. La grande salle est décorée. Il y a des bougies et des cadeaux, de la musique et des chants. Sur une grande table, le couscous est prêt.

Denise est émue de voir tout ce qu'on fait pour son anniversaire. La salle est pleine de migrants, au point que je suis obligé de monter sur une chaise pour prendre la parole :

Si Denise nous ouvrait son cœur, on verrait qu'il est peuplé de visages de sans-papiers. Si Denise devait écrire un livre sur les sans-papiers, elle aurait un titre tout trouvé : ils m'ont donné tant de bonheur !

L'ami algérien

Je garde un vif souvenir d'un évènement lointain. C'était en 1958, pendant la guerre d'Algérie. Je circule en jeep sur les hauts plateaux de la région de Sétif. À mes côtés, un moghazni (soldat algérien). Soudain, à un tournant de la piste, trois hommes se dressent et me font signe d'arrêter. Une embuscade ? Ils ne sont pas armés. Comment savent-ils que je devais passer par là, dans cet endroit désert ?

Ils me demandent de transporter un malade à l'hôpital, un malade qui n'est pas très loin d'ici. Que faire ? Je prends le risque de suivre ces inconnus. Le moghazni, lui, n'est pas rassuré de me voir partir. Je le laisse seul avec la jeep et sa mitrailleuse, ce qui n'est pas recommandé.

Nous marchons en file indienne sur un étroit sentier, en silence. Aucun arbre, aucun signe d'habitation à l'horizon. Où me mènent-ils ? Serais-je pris en otage ? Enfin j'aperçois au bas d'un vallon, plusieurs mechtas (masures) qui se fondent avec le paysage. En entrant dans l'une d'elles, j'aperçois un homme étendu sur une natte à même la terre battue. Il est d'une grande maigreur, et ne

peut plus parler. Il ne me quitte pas des yeux. Son regard suppliant me parle. Que veut-il me dire ? Les femmes se tiennent debout, silencieuses et dignes. Je suis saisi de compassion pour ce malade d'une quarantaine d'années qui tient une telle place dans le cœur des gens. Je brise le silence :

- Celui que vous aimez va mourir.
- Mais s'il va à l'hôpital, on pourra le guérir.
- Il ne supportera pas le déplacement en jeep. L'hôpital est loin.

La famille se fait insistante. Elle veut tout tenter. J'accepte cette demande insensée. Rapidement des hommes fabriquent un brancard hissant le malade dessus. Nous montons lentement la colline. Le malade prend place dans les bras d'un homme fort à l'arrière de la jeep. Je conduis en évitant les nids de poule de la piste. Quelque temps après, celui que j'appelle « l'ami algérien » rend son dernier souffle. Son voyage prend fin.

Nous faisons demi-tour, laissons la jeep au bord de la piste avec le moghazni, et partons remettre le mort aux vivants. Tous se tiennent debout devant la mechta. Leurs yeux se fixent sur celui qui est porté dans les bras de l'homme fort descendant la colline. Le mort revient au milieu des siens. Mais n'a-t-il pas déjà quitté sa famille ? Ne nous précède-t-il pas auprès de Dieu ? N'est-il pas maintenant entré dans la Vie ? N'est-ce pas à nous de le rejoindre un jour ?

Je songe à la réflexion du roi David, quand on lui apprend que son fils Absalon est mort au combat : « Ce n'est plus lui qui viendra vers moi, c'est moi qui irai vers lui » (2 S 12, 23).

Les femmes me remercient avec tendresse d'avoir tenté l'impossible. Tandis que le soir commence à tomber, trois hommes me raccompagnent à la jeep et me laissent en partant cette parole d'adieu : « Tu es notre frère ».

Sur la route du retour, ma pensée va à « l'ami algérien » mort dans cette jeep. Je ne le connais que par les autres : sa famille, ses amis. Pour avoir suscité un tel attachement, une telle ferveur, cet homme

devait avoir un grand cœur, une belle humanité, une générosité à toute épreuve. Il est une graine jetée en terre qui produira du fruit.

Bruno

Bruno est mort du sida. Il s'est battu jusqu'au bout. Jeune militant du comité des sans-logis, tout le monde l'aime. On aime ses colères, son grand cœur, sa passion de la justice. Il ne laisse personne indifférent.

Bruno est chrétien et ne cherche pas à le cacher. Il a de l'admiration pour Jésus, mais il n'aime pas l'institution de l'Église qui l'a rejeté, à commencer par sa famille avec laquelle les ponts sont coupés.

Je vais voir Bruno à l'hôpital. D'une grande maigreur, il souffre sans se plaindre. À ma dernière rencontre avec lui, je lui tiens la main alors qu'il s'apprête à passer sur l'autre rive. Ses yeux se ferment à la lumière de ce monde. Je lui parle ou plutôt je parle à Dieu de Bruno.

La cathédrale de Nanterre est remplie par la foule des « sans » : les sans-papiers, les sans-logis, les sans-travail. Ils viennent déposer leur bougie allumée auprès du cercueil.

Des témoignages présentent Bruno comme « l'homme pour les autres » avec cette devise qui éclaire sa vie : « Renoncer aux autres, c'est renoncer à soi, à jamais ».

Puis viennent les béatitudes, ces paroles de lumière, que je proclame lentement, en pensant qu'un certain nombre dans l'assemblée vont les entendre pour la première fois : « Heureux les affamés et les assoiffés de justice, car ils seront rassasiés » (Mt 5, 6). Qui n'a pas pensé à Bruno en écoutant cette béatitude ?

Dans le froid et la pluie, la foule s'étire longuement pour se rendre au cimetière et jeter une rose à celui qui s'est si bien battu pour le droit des autres.

Pierre

Pierre m'écrit pour me partager son épreuve en peu de mots : « Je suis un homme de couleur venant des îles. J'ai 28 ans et suis atteint du sida. La maladie en est à un stade avancé. Homosexuel, j'ai rencontré à Paris un ami avec lequel on s'entend bien. Nous aimerions vous inviter un soir à dîner pour parler ».

Ce soir-là, je sonne à la porte d'un petit appartement. Un jeune homme m'ouvre, c'est Pierre, l'homme venant des îles. Il a l'air fatigué. Je fais connaissance de son ami. Pierre me raconte son enfance dans une famille nombreuse, aisée. Et puis cette prise de conscience soudaine, à l'adolescence, de son homosexualité :

Je ne l'ai dit à personne, ni à mes frères et sœurs, ni à ma mère que j'adore. Mon père était déjà mort. Je me rejetais moi-même. Je me sentais à part, anormal, coupable. En un mot, j'avais peur et cette peur me paralysait.

Pierre mène désormais une double vie. Avec tout le monde, il rit, mais intérieurement il pleure. Il a fui. Il est venu à Paris. Le prétexte était facile : l'avenir ouvert. Sa mère ne l'a pas laissé partir sans inquiétude. Mais pouvait-elle soupçonner l'immense solitude de son désespoir ? Il l'a rassurée. Il continue à le faire chaque fois qu'il lui écrit, mais ce n'est plus tenable. Bientôt il va mourir. Pierre vit maintenant avec son ami. C'est lui qui le soigne, le sauve du désespoir. Ils s'aiment. Son compagnon intervient :

– Tu oublies de dire que l'Église n'a rien arrangé, pas plus pour toi que pour moi. Moi j'ai été carrément éjecté par l'Église quand on a découvert que j'étais homo. Avec Pierre on n'a plus fréquenté la paroisse. Elle nous a laissés de côté. Un couple rejeté, c'est grave.

– C'est vrai. Dans mon pays, ma famille est catholique, pratiquante, traditionnelle. Le discours sur le préservatif n'a rien arrangé. Je me suis senti coupable. Le tort de l'Église, c'est de condamner. Je ne sais pas ce que vous en pensez ?

– Le rôle de l'Église, dis-je, n'est pas de condamner, mais de faire que les gens vivent, soient des vivants. Celui qui se sait contaminé et n'utilise pas le préservatif risque de donner la mort.

– La vie prend maintenant pour moi une densité incroyable parce que demain, je ne serai plus là. Si je vous ai invité ce soir, c'est pour que vous soyez à mes côtés quand je serai dans la souffrance et l'épreuve. J'aurai besoin de vous pour me réconcilier avec Dieu. La religion, c'est important pour moi.

Pierre repart dans son île lointaine pour se réconcilier avec sa famille, sa mère surtout. C'est un besoin profond de pouvoir lui parler et faire la vérité. L'accueil est merveilleux. Pierre est écouté, compris, aimé. Il revient à Paris pour y mourir. La paralysie gagne peu à peu tout son corps. Je vais le voir à l'hôpital. On me laisse seul avec lui. Il ne peut plus parler ni bouger. Ses yeux restent fermés. Nous communiquons par pression de la main. Je le sens heureux d'entendre des paroles de pardon.

Pour le sacrement de l'onction des malades, les infirmières tiennent à être là. L'une d'elle pleure tandis que je trace sur les membres décharnés de Pierre l'onction sainte. Il rouvre les yeux, me serre la main avec une esquisse de sourire. Réconcilié, il s'est trouvé lui-même.

Le sens de l'humain

Denise, Bruno et Pierre ont le sens de l'humain. L'humain d'abord. Quand on aime, on devient humain. Ils aiment la vie, la rencontre, l'amitié, la fête. Ce sont des vivants avant la mort. Pour eux, l'essentiel est d'aimer et d'être aimé. Tous sont croyants en Dieu. Un Dieu qui fait de nous des frères, des frères sans frontières, appartenant à la même famille humaine.

Bruno et Pierre ont souffert de l'exclusion. Ils se sont heurtés à la dureté de leurs familles et de l'Église, mais ils n'ont pas versé dans le ressentiment. Ils ont tenu à se réconcilier. « L'ami algérien », Bruno, Pierre ont été affrontés à la mort. Leur message n'est-il pas celui que nous délivre Éric-Emmanuel Schmitt dans *l'Évangile selon Pilate* (2000), « La seule chose que nous apprend la mort, c'est qu'il est urgent d'aimer ».

Revenons à Joseph : son existence est aussi un appel. N'est-il pas ouvert aux autres, à tous les autres, à l'Esprit ? Il n'y a pas chez lui de fermeture ou de blocage. Il fait face à des situations imprévues : accueillir Marie chez lui lorsqu'il apprend qu'elle est enceinte, fuir en Égypte avec Marie et Jésus lorsqu'il prend conscience du danger que fait courir le roi Hérode à l'enfant. Son attitude d'ouverture, de disponibilité, de confiance est source d'inspiration.

Des pousses du printemps

Rudi

Rudi est un Guadeloupéen d'une quarantaine d'années, marié, père de deux enfants. Un soir, une émeute éclate dans un quartier de Pointe-à-Pitre avec des coups de feu. Un syndicaliste est tué. La police soupçonne Rudi d'être l'auteur de ce crime. En prison, Rudi ne cesse de clamer son innocence et entame une grève de la faim. Après deux années d'emprisonnement, son procès s'ouvre devant la cour d'assises de Pointe-à-Pitre. Beaucoup de monde lui manifeste son soutien devant le tribunal. Après une semaine de procès, Rudi est libre. Mais le parquet fait appel et demande qu'un nouveau procès se tienne devant la cour d'assises de Paris. Rudi est obligé de se rendre pour la première fois à Paris où il ne connaît personne. Des syndicalistes, soucieux de son accueil, me demandent s'il pourrait loger à la maison des Spiritains. Je fais part de cette demande au responsable de la communauté qui accepte sans hésiter, manifestant ouverture et solidarité.

À la sortie du métro, j'accueille Rudi que je ne connais pas. Cela s'est fait le plus naturellement du monde, avec joie et simplicité. Je montre à Rudi sa chambre et le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous descendons à pied le boulevard Saint-Michel pour être à neuf heures au Palais de justice. Assis sur une chaise, Rudi fait face à ses juges. Il est bien seul. Il ne connaît personne. Des avocats de la Guadeloupe se font attendre. L'atmosphère est pesante. Les questions sont des flèches.

Après deux heures passées au tribunal, je suis heureux de passer à d'autres activités. Pour Rudi, la journée est épuisante. Mais il dort bien et tient bon.

Un matin, au petit déjeuner, je suis admiratif de voir Rudi dialoguer avec les autres. Il est attentif, souriant, détendu. C'est un voisin de table agréable alors que sa vie peut basculer. Je ne peux m'empêcher de lui dire : « Rudi, quel est ton secret pour vivre ainsi ? » Il me regarde et me dit avec conviction : « Je suis dans la main du Père. Quoiqu'il arrive, il ne m'abandonnera pas ».

Les journées se succèdent au tribunal. Et nous arrivons au vendredi, dernier jour du procès. Les jurés se retirent pour délibérer. Il est 18 h. Les heures passent et nous attendons dans l'inquiétude. Que se passe-t-il ? Dans la cour intérieure, un fourgon se tient prêt pour prendre le condamné. Mauvais présage !

Rudi est calme. Il garde le silence. On dirait qu'il est habitué. À 22 h, la cour prend place. Contre toute attente, Rudi est libre. C'est incroyable ! Plus tard, je demande à Rudi :

- Comment as-tu vécu ces heures interminables ?
- Je pensais que ma vie allait basculer. Je m'en remettais à Dieu. Quand j'ai appris la nouvelle de ma libération, ma première pensée a été de remercier Dieu. Puis j'ai téléphoné à mes parents. Et ensuite, j'ai prévenu ma femme et mes enfants.

Deux années passèrent. Un matin, j'aperçois un couple d'un certain âge qui se tenait discrètement au fond de la chapelle, puis je les retrouve dans la véranda. Je m'adresse à eux :

- Bonjour, vous cherchez quelqu'un ?
- La femme répond :
- Est-ce que Mgr Gaillot est là ?
 - Oui, il est là, c'est moi.
 - Nous sommes les parents de Rudi. Nous tenions à venir dans cette maison qui l'a si bien accueilli et vous remercier.

Je voulais leur offrir un café, à déjeuner... Mais ils tenaient à s'effacer, ayant accompli ce qu'ils souhaitaient.

Annie

Annie, dix-neuf ans, étouffe dans sa famille. Elle décide de partir, car elle veut vivre. À Paris, elle rencontre Brahim un marocain de vingt-neuf ans qui vit au bord de la Seine sous un pont. Lui aussi est seul. Tous deux vivent un grand bonheur jusqu'au jour du drame. Au cours du 1^{er} mai, trois Skinheads aux crânes rasés descendent au bord de la Seine où se trouve Brahim. Poussé dans le fleuve, il se noie. C'est une peine immense pour Annie qui est enceinte de Brahim : l'enfant de l'amour.

Annie est venue me rencontrer :

– J'en suis à la quatrième semaine. Je ne peux pas garder l'enfant. Mes parents veulent que j'avorte. Ce soir, je dois aller à la clinique.

Je sursaute.

Comment ? Après avoir tué le père, on veut tuer l'enfant ?

On a fait mourir Brahim, et maintenant on veut faire mourir son enfant ?

Oui... oui.

Annie semble s'être résignée à cette perspective, persuadée qu'il n'est plus possible de faire autrement.

– Brahim que tu aimes tant, ne te dirait-il pas de garder son enfant qui est aussi le tien, de toi qu'il aimait ? C'est cet enfant qui portera la mémoire de son père. Il sera toujours l'enfant de celui que tu aimes.

– Mais je ne suis pas capable de garder un enfant. Je suis étudiante. Mes parents me le disent : tu n'es pas mûre, tu n'es qu'une enfant.

– Une enfant ? Mais si tu sais l'accueillir, ton enfant te grandira, te mûrira. C'est à toi de décider, à personne d'autre. Prends le temps de réfléchir.

Le soir, j'ai reçu un coup de téléphone. Rentrée chez elle, Annie ne s'est pas rendue à la clinique. Du coup les parents veulent me voir au plus vite. Ils sont divorcés. Pour une fois, ils sont bien d'accord. Je leur donne rendez-vous ensemble.

– Monseigneur... je ressens cette appellation comme une manière de me mettre à distance : mêlez-vous de vos affaires, ne vous mêlez pas des nôtres. Il faut absolument que notre fille se fasse avorter. C'est une enfant. Elle aura l'occasion de refaire sa vie. Vous savez, nous ne sommes pas racistes, mais... on ne peut pas élever cet enfant.

Mot final. Il dispense de choisir. Il tue la liberté. Annie s'est finalement fait avorter. Quinze jours après, elle est revenue me voir. Son visage n'était plus le même. C'était celui d'une femme marquée par l'épreuve. Elle me confie ce qu'elle garde comme un secret :

– Vous savez... se faire avorter c'est la pire des choses qu'on puisse faire à une femme. Maintenant il me faut tourner la page.

– La vie est forte. Tu aimeras de nouveau. Tu retrouveras la joie de vivre. Avance et tu seras libre.

Annie trouve un petit travail dans un resto du cœur. Elle veut rendre service. Je lui rends visite. Elle est très douce avec les pauvres. Elle les accueille, les guide vers leur table. On l'aime bien. Elle reprend vie, peu à peu. Je la regarde servir. Elle me fait un petit sourire de connivence. Puis, un jour, elle est partie comme un oiseau qui prend son envol. On ne sait pas où va l'oiseau. Annie est peut-être née à elle-même.

Morgan

L'attachée de presse qui m'a fait venir à Strasbourg pour le lancement d'un livre m'invite à prendre un café à la terrasse de la vieille brasserie. La place de la cathédrale est éclaboussée de soleil. En cet après-midi de printemps, les touristes sont nombreux. Soudain, un jeune homme se glisse entre les clients et se dirige vers nous. Arrivé à notre table, il fléchit le genou comme pour se mettre à ma hauteur. Son visage reflète le bonheur :

Monseigneur, je suis le plus heureux des hommes, car cette nuit est né mon premier enfant. Il s'appelle Morgan. Si vous pouviez venir le bénir à la maison, ce serait merveilleux.

Cet homme rayonne de joie, il veut la faire partager. Mais ne serait-ce pas à lui de me bénir, lui qui vient de découvrir l'élan de bonheur d'un père ? Il voit soudain le monde dans une lumière nouvelle. Il participe à la bonté créatrice. Cet homme à genoux devant moi est soudain grand. Pourquoi aurait-il besoin de moi et de ma bénédiction ? Je me souviens qu'un matin, dans le métro, je me trouvais assis regardant les visages graves et fermés de mes voisins. Chacun, chacune portait son secret. Soudain à un arrêt, un grand Noir se leva et se dirigea vers moi.

– Que Dieu vous bénisse ! Et il me tendit la main avant de descendre. Quelques personnes reprirent vie. L'une d'elles me dit :

– Il mélange les rôles, celui-là. Ce serait plutôt à vous de le bénir.

Je lui répliquai : « Je trouve formidable qu'il m'ait béni. » De fait, ma journée se déroula sous le signe de cette bénédiction.

Mais ici, c'est moi qui suis appelé à bénir, à donner une dimension nouvelle à son bonheur. Je l'enrichis de Dieu, du Dieu qui ouvre les portes de la vie. Oui j'irai chez lui, je bénirai son enfant, sa famille. Je dirai les paroles d'espérance et de paix qui jalonnent sa route.

– Tu habites loin d'ici ?

– À pied, dix minutes.

Je me tourne le regard suppliant vers l'attachée de presse qui a tout pouvoir sur l'horaire. Mais elle tranche :

– Non ! Il est temps de partir à la conférence.

Je cherche à tout prix une solution.

– Si ce n'est pas possible maintenant, je pourrais peut-être m'échapper après la conférence ?

– Non. Vous aurez juste le temps de reprendre le train.

Voyant mon trouble, le jeune homme se porte à mon secours :

– Si vous ne pouvez pas venir chez moi, écrivez la bénédiction sur une feuille de papier. Votre parole suffira.

En entendant ces mots, je suis rempli d'admiration. Je ne connais pas le nom de cet homme, j'ignore tout de sa vie, mais quelle confiance ! Quelle foi ! Son attitude me rappelle celle de cet officier romain qui était venu trouver Jésus :

– Mon enfant est gravement malade.

Jésus lui dit :

– Je vais aller le guérir.

– Non, lui répond l'officier, ne te dérange pas. Ne te donne pas la peine de venir chez moi. Dis une parole et mon enfant sera guéri.

Et l'enfant fut guéri sur l'heure, conclut l'Évangile. Cet homme aurait aimé me voir entrer chez lui, poser la main sur Morgan, entendre les paroles de la bénédiction. Mais pour l'heure, je prends la grande feuille blanche qu'un serveur m'apporte. J'écris rapidement sans chercher mes mots.

Les phrases se succèdent. C'est une grande et large bénédiction qui servira à Morgan toute sa vie et rejaillira sur sa famille. Je tends la feuille au père de cet enfant que je ne connaîtrai jamais. Il s'en saisit tout heureux et disparaît dans la foule.

Les surprises de Dieu

Rudi et Annie sont soumis à rude épreuve. Ils dépassent l'épreuve sans se laisser écraser par elle. La vie est forte. Elle ne disparaît pas, mais surgit comme des pousses du printemps. Tous les deux témoignent qu'il n'y a pas de vie perdue quand on aime. Nul ne survit au manque d'amour. Annie et le père de Morgan ne font pas appel à une institution, ils s'adressent à quelqu'un qu'ils estiment situé hors des circuits habituels.

Joseph, comme le père de Morgan, a conscience de l'importance de la bénédiction. La Bible témoigne des bénédictions de Dieu dans l'histoire de son peuple, depuis Abraham qui en a été comblé, jusqu'à Marie qui chante sa reconnaissance pour le don inouï de Dieu. Les promesses divines se réalisent toujours, d'une manière qui surprend, car elles s'accomplissent bien au-delà de ce que nous avons pu concevoir ou imaginer.

La plénitude de l'amour

Au cours des années de Nazareth, j'aime à penser que Jésus a conduit Marie et Joseph à la plénitude de l'amour. Aussi Joseph peut-il conforter les missionnaires de l'ombre à vivre une présence humaine authentique. Une présence humaine qui laisse transparâître la tendresse de l'amour de Dieu : « Nous avons été créés pour une plénitude qui n'est atteinte que dans l'amour » (*Fratelli tutti*, 92).

Jacques GAILLOT

Saint Joseph dans la spiritualité des sœurs de St-Joseph de Cluny¹

Leticia MARTÍNEZ ROMERO

De nationalité espagnole, Leticia Martinez Romero est religieuse de la Congrégation de St-Joseph de Cluny. Ancienne formatrice, elle a été formatrice d'élèves, de junioristes, de novices. Elle a été également responsable de communautés et Supérieure provinciale. Elle continue à rendre service dans la communauté des sœurs aînées à Madrid.

Le pape François a consacré l'année pastorale 2020-2021 à saint Joseph. Il nous semble que c'est un moment opportun pour revoir la figure de « Saint Joseph dans la spiritualité des Sœurs de St - Joseph de Cluny ».

Les Annales historiques de la Congrégation racontent². Le 20 août 1806, notre fondatrice, Anne-Marie Javouhey et ses trois sœurs, ainsi que plusieurs jeunes filles qui les avaient rejointes parce que voulant participer à leur aventure spirituelle, se réunirent pour un acte, en soi très simple, mais qui a eu de grandes conséquences. Il s'agissait de l'inauguration d'une petite chapelle dans la maison où elles vivaient à Chalon³ et de la présence de Jésus en son

-
1. Traduit de l'espagnol par Sœur Cécile SENE (Saint-Joseph de Cluny).
 2. *Annales historiques de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny*, Imprimerie Saint-Pierre, 1890, tome I, ch. VIII, p. 97 (édition française), p. 87 (édition espagnole).
 3. Il s'agit de Chalon-sur-Saône. Cette maison était située dans le lieu appelé la Citadelle, près de la Paroisse Saint-Pierre.

eucharistie, pour la première fois, dans le petit tabernacle, au cœur de ce lieu.

Le prêtre célébrant, avant de bénir la chapelle, demande à la jeune fondatrice : « Sous quel vocable voulez-vous placer cette chapelle ? » En raison de ses souvenirs de la Trappe de la Valsainte, Anne-Marie dit sans hésiter : « sous le vocable de saint Bernard, le saint du jour ». Le prêtre s'arrête un moment et lui suggère : « Et pourquoi pas de saint Joseph ? »

Anne-Marie sent quelque chose de fort dans son cœur. Elle se souvient de cette vision de sainte Thérèse à Besançon, dans laquelle elle lui avait promis une protection pour sa famille religieuse. Or, sainte Thérèse avait une grande dévotion pour saint Joseph, à qui elle se recommandait sans cesse⁴. Anne-Marie sentit une inspiration lumineuse, comme une *indication spéciale* venant du ciel. Avec joie, elle hocha rapidement la tête à la question du prêtre : « Oui, à saint Joseph ».

Joseph, notre saint patron

Depuis ce jour, saint Joseph est notre saint patron, notre père et protecteur comme sainte Thérèse aimait à le dire⁵. Nous savons qu'il a pris les rênes de notre famille religieuse. Il nous guide, il nous protège, il nous aide dans toutes les difficultés. Il fait souvent office de *banquier providentiel*. Son nom se diffusait dans nos communautés. Sa dévotion et ses célébrations sont fixées dans nos Règles de vie depuis le début et répétées dans tous les documents qu'ont promulgué les Chapitres généraux successifs de la Congrégation.

Mais plus profonde, et difficile à définir, est l'influence *spirituelle* de saint Joseph dans la Congrégation et en chacune de nous. Depuis notre mère fondatrice, depuis ses trois sœurs, une influence spirituelle, qui vient de saint Joseph, continue de

4. Sainte Thérèse de Jésus, *Livre de la Vie*, ch. 6, 6-7.

5. Idem, ch. 33, 12.

marquer l'esprit et le style de notre vie. Tantôt discrètement, comme saint Joseph, tantôt de manière plus voyante, nous avons toutes reçu, depuis notre entrée dans la Congrégation, une bénédiction spéciale de ce grand Saint qui nous prend par la main tout au long de notre vie.

Comment pourrions-nous définir son influence lumineuse sur la spiritualité des sœurs de saint-Joseph de Cluny ? Rien de mieux que de parcourir les pensées de notre bienheureuse mère fondatrice, ses lettres, l'histoire vivante de la Congrégation.

Au fil des années, la Congrégation a publié des ouvrages contenant ses pensées. Elles sont généralement tirées de ses lettres. C'est en 1954 que le premier livre fut édité⁶. Tout naturellement, le nom de saint Joseph y revient souvent :

J'ai confiance en saint Joseph, je me sens heureuse et tranquille⁷. Imitons les vertus de notre bon père saint Joseph : son humilité, sa patience ; elles sont les plus nécessaires⁸. Je me trouve parfois impliquée dans tant de difficultés que je ne sais comment m'en sortir ; je fais appel à mon bon père saint Joseph, avec une ferme confiance, et voici que me vient une bonne pensée que je n'avais pas eue, une porte s'ouvre et me voilà sauvée⁹.

Nous voyons que notre fondatrice avait une immense confiance en saint Joseph. C'est quelque chose que nous avons reçu d'elle et qui est particulière à la Congrégation.

En plus de la confiance, notre bienheureuse mère souligne également les vertus d'humilité et de patience, qui ne signifient aucunement la passivité. En effet, il faut plus de force pour être humble et patient que pour se mettre en colère. La patience et l'humilité de saint Joseph sont des vertus engageantes qui nous poussent à aimer, à pardonner, à oublier et à rendre le bien pour le mal. Ils nous aident à nous garder en paix et à faire toujours le premier pas vers celui qui peut nous offenser en quoi que ce soit.

6. Anne-Marie Javouhey, *Pensées pour chaque jour*, Paris, 1954.

7. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 946.

8. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 100.

9. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 1054.

Anne-Marie contemplait souvent ces vertus en saint Joseph. Elle en vivait avec une force inlassable. Elle a subi de grandes et tristes persécutions. Elle les a traversées avec une sainte patience, la patience active qui sait pardonner et bénir.

En 1994, un deuxième livre nous offre une nouvelle surprise¹⁰. Nous parcourons ses pages avec un véritable désir filial de connaître et d'imiter celle que Dieu nous a donnée comme mère :

Notre bon père saint Joseph se sert de ses bons amis pour nous protéger. Mettons en lui toute notre confiance ; il sera notre Protecteur devant Dieu, il nous délivrera des embûches du malin¹¹.

Ayons confiance, saint Joseph saura trouver les sujets dont l'œuvre de Dieu aura besoin¹². (...) Je vous prie de ne pas aller plus vite que la Providence, qui veut être secondée et non devancée... Priez, priez beaucoup, mettez tout entre les mains de Marie et de Joseph, puis dormez en paix¹³.

A maintes reprises, nous retrouvons les mêmes mots ou idées que dans le premier livret. Il y a cependant des nuances qu'il importe de relever.

Ainsi, une idée nouvelle reflète la façon d'être de notre fondatrice. Elle savait *se faire aider* en faisant confiance aux gens qui l'entouraient. Elle pense que saint Joseph a aussi *de bons amis* et que, comme elle, il saura les encourager afin que la Congrégation puisse avancer malgré les obstacles, les difficultés et les contretemps. C'est une orientation qui nous a été léguée pour que nous fassions comme elle : nous laisser aider et tout confier à saint Joseph.

Un autre aspect, très important aujourd'hui, du moins dans le monde occidental, où la baisse des vocations peut nous faire tomber dans le découragement ou dans la méfiance. Notre

10. *Au fil des jours avec Anne-Marie Javouhey*, Paris, 1994.

11. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 100.

12. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 1079.

13. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 501.

fondatrice nous donne ce conseil très fort : « Confiance, nos œuvres ont besoin de sœurs. N'ayez pas peur, saint Joseph saura en trouver, car il protège cette œuvre de Dieu. Faisons-lui confiance ».

Avec sa bonne humeur, elle nous demande de mettre nos préoccupations entre les mains de Jésus, Marie et Joseph et de dormir tranquilles ! « Tout ce qui nous trouble ne vient pas de Dieu », répétait Anne-Marie avec assurance.

Notre fondatrice était active, courageuse, intrépide. Elle allait jusqu'au bout de ce qu'elle entreprenait quand elle était convaincue qu'elle faisait la volonté de Dieu. Sûre de l'aide du ciel, elle nous répète maintes fois dans ses lettres : « Avec l'aide de Dieu, de Marie et de Joseph, que ne pourrait-on pas faire ? »

En terminant une de ses lettres, à la veille d'un voyage en Guyane, en décembre 1835, elle dit au revoir à ses filles avec cette recommandation : « Je vous laisse sous la protection de notre bon père saint Joseph et de la sainte Vierge qui vous consoleront dans toutes vos peines et adouciront toutes vos amertumes ». C'était ce qu'elle vivait, en ces moments difficiles de son itinéraire de missionnaire.

Deux ans avant sa mort, Anne-Marie disait à toutes les Sœurs cette conviction qu'elle voulait laisser gravée dans la Congrégation : « J'ai mis ma confiance en saint Joseph. Je suis heureuse et tranquille ». Quelques mois plus tard, elle répétait :

Mettez-vous sous la protection de saint Joseph ; il ne vous manquera jamais dans vos besoins et vous révélera le fondement de votre espérance : mettons notre confiance en notre bon père saint Joseph ; il défendra notre cause devant son très cher Jésus.

Saint Joseph fut le père adoptif de Jésus. Il l'a protégé toute sa vie d'enfant, de jeune, d'adulte. Non seulement il l'a protégé, mais il l'a aimé de tout son cœur, de toute son âme, de tout son être. Anne-Marie était certaine que Jésus ne peut rien refuser à l'immense amour de saint Joseph quand il lui demande quelque chose.

Et cette immense confiance en saint Joseph doit nous habiter non seulement dans les moments de joie et d'espoir, mais surtout en ces temps de persécutions qui, comme une forte tempête, menaçaient notre Famille religieuse et la mère fondatrice elle-même :

Que puis-je vous dire ? Le diable est en pleine bataille contre nous, mais saint Joseph ne le perd pas de vue. Notre bon père saint Joseph a dit à Marie : laisserons-nous périr nos filles ? Qui prendra soin de nos pauvres noirs ? Allons, confions cette affaire à Jésus et dans mon cœur il m'a dit : confiance, confiance, ne crains pas les hommes, ils sont impuissants ; travaille à parfaire l'œuvre que je t'ai confiée quand tu n'étais qu'une enfant. T'ai-je déjà laissée dans le besoin¹⁴ ?

Joseph au fil des lettres d'Anne-Marie Javouhey

En parcourant les 1135 lettres éditées en 1994¹⁵, nous pouvons comprendre comment est gravée dans le cœur de la Congrégation la confiance en notre bon père saint Joseph, expression répétée plusieurs fois dans cette correspondance. Tout au long des deux cents ans d'histoire de notre Congrégation, cette confiance filiale, constante et sûre à saint Joseph a toujours été la caractéristique de la spiritualité propre à notre famille religieuse.

Cette confiance est comme la pluie fine et constante qui pénètre bien profondément dans la terre de la Congrégation. Elle s'exprime dans tous ses aspects : la mission, la vie spirituelle des Sœurs, le recrutement vocationnel, mais aussi dans les aspects matériels comme la protection dans les voyages, la santé et même les besoins financiers.

Nous ne pourrions pas mentionner toutes les citations qui reviennent à ce propos. Néanmoins, nous pouvons reprendre quelques extraits de ses lettres en raison de l'importance qu'elles

14. Lettre du 9 juin 1847.

15. Anne-Marie JAVOUHEY, *Correspondance*, Paris, Cerf, 1994.

ont eue dans les débuts de la Congrégation et aujourd'hui. Entre 1798 et juin 1833, Anne-Marie Javouhey écrit :

Que notre bon père saint Joseph nous soutienne ; nous en avons beaucoup besoin¹⁶. Au revoir, ma chère fille, je vous laisse entre les mains et sous la protection de notre bon père saint Joseph, et je le prie instamment de vous aider dans tous vos besoins¹⁷.

Entre août 1833 et mai 1843, elle écrit à une Supérieure : « Votre fardeau est très lourd, mais Dieu est là avec notre bon père saint Joseph pour vous aider »¹⁸. Entre août 1843 et mai 1848, lorsqu'on lui réclame sans cesse plus de sœurs pour les œuvres, elle dit :

L'Esprit saint l'éclairera et saint Joseph les lui donnera¹⁹. Chère sœur, vous avez demandé quatre (sœurs) et vous en recevrez cinq parce que saint Joseph a vu votre détresse et est venu à notre aide²⁰.

À une supérieure qui souffrait pour une sœur malade, elle écrit :

Calmez-vous (...) Mettez-la sous la protection de notre bon père saint Joseph, faites une neuvaine avec elle et avec les Sœurs et croyez qu'il la guérira pour sa fête²¹. Partout nous aurons le même esprit (...) les membres formeront une seule famille dans laquelle saint Joseph sera le Père et Marie la mère générale²². Si saint Joseph ne vient pas à notre aide, l'année 1850 sera dure. Peu importe, ma confiance vainc la crainte²³.

Il est passionnant de lire ses lettres qui creusent un puits d'immense espérance, de joie, de reconnaissance à Dieu et fortifient une dévotion à saint Joseph que nous n'avions peut-être pas encore tout à fait découverte jusqu'à présent. Mais il nous reste un filon à explorer.

Il ne s'agit plus seulement d'approfondir la dévotion à saint Joseph et l'influence que ce bon père a eue sur nous au début et

16. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 89.

17. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 358.

18. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 495.

19. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 634.

20. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 662.

21. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 836.

22. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 941.

23. Anne-Marie JAVOUHEY, *Lettre*, 945.

aux premières années de la Congrégation. Nous devons envisager les temps nouveaux, l'avenir de notre Famille religieuse, à la lumière des documents importants qui régissent notre vie depuis le début, au cours des années — et des siècles — écoulés. En d'autres termes, Saint Joseph continue-t-il à nous influencer aujourd'hui ? Nous prépare-t-il pour l'avenir ?

Comme chaque grande famille cherche une devise qui résume son idéal, dans notre Congrégation, bien qu'elle ne se soit jamais considérée comme importante, mais simplement comme *famille religieuse*, nous avons cet idéal qui résume ce que nous voulons être. Nous le trouvons à la fin du chapitre I des Constitutions de 1924 où nous lisons :

En conséquence de son dévouement et de sa consécration, l'Institut adopte comme emblème distinctif les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et l'image de saint Joseph qui a, d'un côté, l'Enfant divin, et de l'autre, un lys avec cette devise : *Cor unum et anima una cum beato Joseph in cordibus Jesu et Mariae*²⁴.

Le livre des Constitutions se termine en encourageant les Sœurs à accomplir les beaux devoirs à l'égard de l'Institut et de ses membres. Ainsi se réalisera pour tous ses membres la devise de la Congrégation : « un seul cœur et une seule âme, avec le bienheureux Joseph, dans les cœurs de Jésus et de Marie »²⁵.

Saint Joseph et l'aujourd'hui de la Congrégation

La Congrégation de Saint-Joseph de Cluny est née il y a plus de deux cents ans. Elle a parcouru un long chemin et s'est efforcée d'être fidèle à nos origines, à l'Évangile, à l'Église et au monde actuel. Chaque jour, chaque année, chaque étape est *l'aujourd'hui* que nous vivons chacune, nous les Sœurs de la Congrégation. Nous nous tournons maintenant vers les Constitutions *d'aujourd'hui*. Fruit des Chapitres généraux successifs qui sont célébrés tous les six ans, nos textes évoluent selon la volonté de

24. *Constitutions*, 1924, p. 10, n° 4.

25. *Idem*, p. 138, n° 294.

Dieu. Il nous parle toujours à travers l'Évangile, l'Église, les cris et les changements de notre monde. Cela nous interpelle et attend de nous des réponses.

Tout au long de cet itinéraire, il y a un esprit qui ne change pas, un style de vie qui maintient l'unité dans la diversité dans chaque pays, dans chaque situation humaine, dans les différentes périphéries de ce monde que nous aimons et voulons servir. Cet élément qui nous unit, même si nous l'exprimons de diverses manières, c'est que nous sommes filles de notre « bon père saint Joseph ». Nous nous tournons vers lui dans nos besoins. Nous lui faisons confiance et nous nous mettons sous sa protection. Après tant d'années, nous continuons à lire :

Saint Joseph est le Patron de la Congrégation. Les Sœurs apprennent à son école à vivre dans l'intimité de Jésus et de Marie, à estimer la grandeur et la valeur sanctifiante du travail²⁶.

Et le texte des Ordonnances nous le rappelle :

Dans un esprit de confiance et de gratitude, nous honorons et célébrons les fêtes du Sacré-Cœur, de la Très Sainte Vierge, de saint Joseph et de la Bienheureuse Anne Marie, en nous unissant à nos sœurs dans l'esprit du « Cor Unum »²⁷.

C'est comme une sainte idée fixe, c'est une lumière qui persiste et demeure pendant des siècles, dans la spiritualité de la Congrégation, ce désir permanent d'imiter saint Joseph de manière particulière. Nous cherchons inlassablement à unir la vie intérieure à l'activité apostolique et missionnaire. En apprenant de lui, de Marie et de Jésus, nous sommes toujours des « disciples missionnaires, avec Marie et avec Joseph ».

Dans les moments difficiles, qui sont fréquents, nous cherchons la meilleure façon de vivre la patience aimable, humble et joyeuse, toujours parce que la confiance vainc la crainte. Saint Joseph continue à nous encourager à être comme lui, simples, bonnes ouvrières, disponibles pour le travail partout et n'importe où. Il

26. *Constitutions*, 1983, p. 15. Ce sont les constitutions actuelles.

27. Chapitre Général, *Ordonnances*, 2018, p. 3.

suffit que l'obéissance nous le montre, après un dialogue fraternel qui éclaire la décision.

En l'an 2000, une sœur de Saint-Joseph de Cluny termine son beau travail intitulé « Un chemin de sainteté dans l'Église » par ce paragraphe :

Saint Joseph est, pour Anne-Marie et ses filles, ce qu'il a été pour Marie : Présence aimante et réconfortante, éminemment active, mais si discrète et cachée qu'il est vraiment l'Ombre du Père, sans jamais lui faire ombre²⁸.

Ces nuances de présence aimante, active, discrète et cachée, marquent vraiment la spiritualité des Sœurs de la Congrégation. Elles essaient toujours d'être proches les unes des autres, proches des gens, proches du peuple et des peuples, une proximité pleine de simplicité et d'amour.

Actives et travailleuses, sans sonner de la trompette ni rechercher des applaudissements, elles acceptent toujours des lieux difficiles là où il y a de la souffrance et du besoin, là où il y a douleur et des limites de toutes sortes. Ce travail discret et silencieux est parfois héroïque. En s'efforçant d'imiter l'intimité de saint Joseph avec le Seigneur, les sœurs maintiennent dans la Congrégation un zèle ardent au service de la Mission.

Saint Joseph, notre maître spirituel

Nous arrivons dans la congrégation, appelées par Dieu. Nous lui répondons par notre oui. Nous marchons avec Lui et nous nous donnons à la mission pour Lui. Il ne nous est pas possible de penser à Dieu à tout moment, mais nous pouvons, toujours avec l'aide de sa grâce, l'aimer à tout moment, en vivant et en agissant pour Lui et surtout avec Lui.

28. Marie Suzel GÉRARD, *Un chemin de Sainteté dans l'Église. La spiritualité d'Anne-Marie Javouhey*, sl., sd.

Saint Joseph est réellement un vrai maître dans cette vie de Présence divine. Déjà avant Bethléem, Joseph contemplait en silence l'Enfant qui allait naître. Ses yeux étaient toujours fixés sur Jésus et sur Marie. Son cœur, son affection, sa joie étaient toujours en eux. Quel bon patron nous avons ! Comment ne pas sentir son influence ?

Sans paroles, sans explications doctrinales, sans discours ni écrits, la vie intérieure de saint Joseph a toujours été pour nous un véritable miroir. La charité et l'humilité, avec la foi et l'espérance, constituent le fond musical de sa vie de saint Joseph. Notre mère Anne-Marie est tombée amoureuse de ces vertus depuis le moment de ce qu'elle appelait sa conversion.

Anne-Marie a vécu ces vertus à un degré héroïque et, toujours fidèle à saint Joseph, elle laissa en héritage cette consigne pour toutes les Sœurs et pour tous les temps. Charité et humilité, ce sont les vertus les plus nécessaires ! Un idéal spirituel qui se maintient toujours dans la Congrégation.

De même, elle a hérité de Joseph la patience, vertu forte, énergique, vertu pour toutes les occasions et tous les moments ; vertu pour les personnes et les communautés. Ce que l'Église a retenue dans la prière de la Messe de la fête liturgique d'Anne Marie Javouhey :

Dieu tout-puissant, qui as donné à la bienheureuse Anne-Marie de se consacrer en tout à faire ta volonté et qui as forgé sa vigoureuse âme d'apôtre, accorde-nous d'imiter sa patience et sa charité pour travailler avec constance à ton service²⁹.

C'est pourquoi une sœur de Saint-Joseph de Cluny, fille de saint Joseph, doit être simple et aimer le travail. Simple comme une colombe, nous avait dit Jésus dans l'Évangile, simple comme saint Joseph. Il est vrai que la simplicité n'est pas facile. Elle exige un cœur limpide, pur, sans rancœur et sans amertume, qui ne ressasse pas de mauvais souvenirs.

29. Rituel de la Messe en la Fête de la bienheureuse Anne-Marie Javouhey. Oraison.

La vraie simplicité d'âme s'acquiert progressivement, avec l'oubli de soi, l'acceptation de ses propres limites et de celles des autres. Simplicité dans les pensées, dans les paroles et dans les attitudes. C'est de cette simplicité que parle le Christ quand il demande d'être comme des enfants.

Dans la Congrégation, si nous sommes fidèles à saint Joseph et à notre fondatrice, la duplicité, l'orgueil et la vantardise n'auront pas d'emprise sur nous. Il n'y aura ni paresse ni négligence au travail. Saint Joseph était un ouvrier qui travaillait de ses mains. Une sœur de saint Joseph doit être dévouée, forte, endurante, ferme, constante. Elle sait travailler simplement, en acceptant le poids et la chaleur du jour. Notre saint Patron nous encourage à suivre ses traces, à nous appliquer à notre mission comme il s'est consacré avec cœur à la sienne.

Saint Joseph et le devenir de la Congrégation

En somme, nous sommes conscientes que nous vivons des temps spéciaux. La tentation de tristesse et de découragement frappe à nos portes. Mais, comme des filles nous faisons confiance à leur bon Père Joseph. Poussées par le vent de l'Esprit qui rend toutes choses nouvelles, soutenues par l'Église, spécialement par cette Lettre apostolique, nous regardons le présent et l'avenir pleines d'espérance en Dieu qui guide l'histoire de notre Congrégation.

Leticia MARTÍNEZ ROMERO

Les Apprentis d'Auteuil : 155 ans de mission éducative

Nicolas TRUELLE

Laïc, Nicolas Truelle est Directeur général de la Fondation Apprentis d'Auteuil depuis six ans. Il nous découvre l'expérience éducative de la fondation depuis 155 ans et nous livre ses convictions.

Dans sa préface au *Guide spiritain pour l'éducation* John Fogarty, supérieur général, écrivait :

François Libermann était d'abord réticent quant à l'implication de son ordre dans les œuvres d'éducation ; mais il a vite compris l'importance de l'éducation au service de la mission. Il insistait sur le besoin de « travailler, non seulement sur la partie morale, mais encore dans la partie intellectuelle et physique, c'est-à-dire dans l'instruction, l'agriculture et les métiers » (N. D. VIII, 248)¹.

Le pape François, lui, présente l'éducation comme : « l'une des voies les plus efficaces pour humaniser le monde et l'histoire ». Ces intuitions fondatrices font de l'éducation une réponse nécessaire et efficace au service des plus pauvres, à l'humanisation de notre monde et à l'avènement d'une société plus juste. La fondation des Apprentis d'Auteuil en est un exemple. Je vous propose de partir de son histoire et de ce que la mission d'éduquer a pu vouloir dire au cours du temps. Je m'arrêterai sur ce qu'elle signifie aujourd'hui et sur les enjeux qui s'ouvrent pour demain.

1. Congrégation du Saint-Esprit, *Guide spiritain pour l'éducation*, 2016, p. 4.

Louis Roussel, le fondateur

La longévité d'une œuvre n'est pas un titre de gloire que l'on pourrait produire. C'est, en soi, un sujet d'observation. Qu'est-ce qui fait que l'œuvre a pu continûment chercher à comprendre le monde qui l'entoure de sorte que sa fidélité aux intuitions fondatrices lui a permis de créer une nouvelle manière d'œuvrer ? Épousant cet angle de vue, voilà quelques éléments de l'histoire d'Apprentis d'Auteuil.

Au départ, en 1866, Louis Roussel, un prêtre parisien, est touché par la situation de jeunes vivant à la rue dans Paris. Ce qui le frappe d'abord est qu'ils n'ont pas accès à l'éducation chrétienne. Quand on vit dans la rue, on ne peut pas aller au catéchisme et préparer sa première communion.

Le premier nom de l'œuvre est « l'œuvre de la première communion ». L'homme est pragmatique. Il fait des « promotions » de préparation à la première communion. Mais il se rend bien compte que, s'il rend ces jeunes à la rue, ils ne vivront pas mieux. À l'époque, le délit de vagabondage est puni de prison dès l'âge de douze ans.

Il décide donc de les former et de leur donner un métier. Sur le terrain qu'il achète dans l'ancien village d'Auteuil tout juste rattaché à la ville de Paris, il crée un potager, une cordonnerie, une imprimerie. Voilà de quoi nourrir et chauffer ses orphelins.

Voilà de quoi publier « la France illustrée » qui tirera jusqu'à 150 000 exemplaires et permettra de trouver les fonds nécessaires à l'œuvre. Voilà surtout de quoi donner une formation et un métier aux jeunes. Les Orphelins Apprentis d'Auteuil sont nés.

Je retiens de ces premiers pas, trois principes importants : la place première du spirituel, la confrontation de la mission éducative au réel et l'objectif d'une place dans la société.

La place du spirituel

Dimension première et premier critère d'exclusion aussi. Retenons qu'à l'instar des analyses très actuelles faites par des réseaux travaillant dans la grande précarité, notre fondateur part de ce principe : l'âme d'abord !

La place du réel

Quand on lit (il a lui-même peu écrit) ce qui se dit de l'action de Louis Roussel, on est frappé par l'enchaînement « un problème, une solution ». Peu de théorie, de la pratique ! Il décrit par exemple la vie quotidienne comme devant être rythmée par des activités intellectuelles et sportives. Une heure de classe, une heure de sport. Il va jusqu'à se préoccuper de l'habillement des jeunes et l'on voit, peinte sur un tableau de la salle de réunion du conseil d'administration, la transformation opérée entre un jeune vagabond arrivant tout dépenaillé, la tête baissée et un premier communiant la tête levée et souriante.

Une place dans la société

Le mouvement d'industrialisation et de migration urbaine plonge les plus vulnérables — sans conteste les orphelins en font partie — dans un néant social et un risque pénal permanent. Accéder à un métier n'est donc pas seulement l'acquisition d'un savoir-faire, mais bien une question de dignité que l'Abbé Roussel reconnaît à chaque jeune qu'il accueille, aussi perdu soit-il. Cette dimension n'a rien perdu de son actualité !

Daniel Brottier, le fondateur

Franchissant quelques années, nous voilà en 1923. L'œuvre de l'Abbé Roussel est en piteux état. Il n'a pas réussi à ancrer les Orphelins Apprentis d'Auteuil dans l'œuvre éducative du salésien italien Don Bosco, comme c'était son projet. Après la guerre de 14, elle est exsangue.

Daniel Brottier, tout auréolé de ses années de guerre comme aumônier au fond des tranchées, prend la responsabilité de la structure. Il en organise la reconnaissance d'utilité publique et le développement dans plusieurs maisons qu'il ouvre en France. Il y fait venir nombre de spiritains qui vont diriger l'œuvre et ses différentes maisons sous son autorité.

Ce qui marque encore les Apprentis d'Auteuil, c'est sans doute la confiance dans la providence que vit Daniel Brottier, en permanence. Ceci se voit dans la manière dont il confie les limites techniques, financières et humaines de son œuvre à l'action divine. Cette confiance dans la capacité à déplacer un mur rien qu'en s'asseyant à son pied donne à l'éducation des orphelins une dimension confiante et exaltante : faire des hommes debout ! C'est lui qui forge cette expression de la mission éducative qui perdure aujourd'hui.

Ne pensez pas que son abandon à la providence signifie une paresse quelconque. Nombreuses sont ses lettres où il reprend l'analyse des comptes des ateliers de formation pour rappeler que les rendements doivent s'améliorer si l'on veut tenir financièrement les objectifs fixés.

Dans la mission éducative, il nous lègue donc la confiance conçue comme une coopération entre Dieu et les hommes pour un redressement de chaque enfant et de chaque jeune accueilli.

La dimension pratique déjà connue chez Louis Roussel est toujours là. Point de traité général de l'éducation écrit par Daniel Brottier, mais des pages et des pages écrites aux donateurs pour les encourager à soutenir l'œuvre en leur racontant les histoires des jeunes. La dimension narrative est essentielle : ce sont des vies ou en tout cas des tranches de vie qui se déroulent dans les maisons des OAA comme on les appelle à cette époque-là.

À la dimension verticale de la confiance en Dieu et de la stature « debout » proposée comme finalité de l'éducation, Daniel Brottier ajoute une dimension horizontale dans les liens entre les personnes, tissés au cours des années passées dans les maisons. Ce

n'est pas une surprise. Quand, après la guerre, il fonde, avec Georges Clémenceau, une association d'anciens combattants, il choisit comme slogan : « unis comme au front ! »

Il inscrit dans les statuts de la fondation des Orphelins Apprentis d'Auteuil un engagement à garder des liens de confiance amitié avec et entre les jeunes y ayant été accueillis. Ce principe, qui figure toujours dans les statuts actuels, signe ces liens horizontaux indissociablement liés à la verticalité de la confiance et du projet.

Deuxième moitié du XX^e s.

Après la Seconde Guerre mondiale, le développement des politiques sociales va bouleverser les structures qui, comme les Orphelins Apprentis d'Auteuil, s'étaient vouées à l'éducation en apportant « tout » aux jeunes qu'elles accueillaient. L'organisation de la prise en charge publique de la santé, du logement, de la formation, de l'insertion va avoir de multiples conséquences.

Ces différentes fonctions confondues en une seule (« faire des hommes debout ») vont faire apparaître des compétences spécifiques. C'est le développement de la professionnalisation de l'action sociale. Aux Orphelins Apprentis d'Auteuil, où d'anciens jeunes accueillis devenaient « éducateurs », on va progressivement recruter des enseignants, des éducateurs spécialisés, des formateurs issus de formations dédiées à ces métiers.

Se met aussi en place une standardisation de l'action menée pour obtenir les habilitations et/ou des financements publics. C'est ainsi que là où existait une « maison » on va trouver une maison d'enfants à caractère social (accueil éducatif des enfants placés par décision d'un juge) habilitée par le président du conseil départemental, une école (primaire ou secondaire) établissement catholique sous contrat d'association avec l'État (ministère de l'Éducation nationale), une unité de formation par l'apprentissage (aujourd'hui certifiée conforme à un standard construit par le ministère du Travail et financé par une branche professionnelle), etc.

Dans le même temps, l'œuvre s'est ouverte aux jeunes filles. Enfin, toutes les convictions sont accueillies également d'une religion ou d'une autre, croyant ou non.

Un autre mouvement se fait jour. La fin des grandes guerres, l'allongement de l'espérance de vie fait que la fondation n'accueille plus guère de véritables orphelins en son sein.

Au début des années 2000, elle prend le nom de Fondation des Apprentis d'Auteuil pour rester en cohérence avec cette évolution. La mission connaît ainsi un changement significatif. Apparaît, j'y reviendrai, la nécessité d'un travail avec les familles des jeunes que nous accueillons.

Avec cette expérience naissante, une autre conviction croît : un travail de prévention pourrait se faire avec les familles les plus vulnérables pour permettre à leurs enfants un développement plus harmonieux. En 2009 naissent les premières crèches à l'intérieur d'Apprentis d'Auteuil ainsi que des lieux de reconstruction du lien social et du rôle des parents appelés « maison des familles ».

La place du spirituel, le sens du réel, la confiance, la dignité de ceux que nous accueillons sont toujours là. L'ouverture à tous, l'élargissement des âges de la vie pris en compte, l'intégration dans les politiques publiques sont venus renouveler la mission. Dans le même temps, la fondation a beaucoup grandi. Elle a presque quadruplé de taille de 2000 à 2015. Beaucoup d'établissements l'ont rejointe.

En 2015 Apprentis d'Auteuil rassemble en France plus de 200 établissements, 5000 salariés, autant de bénévoles et accueille plus de 25 000 jeunes chaque année et 5 000 familles. À l'international, l'action est essentiellement faite de partenariats, où Apprentis d'Auteuil soutient en termes de compétences ou financiers plusieurs dizaines de structures dans une trentaine de pays.

En France, les établissements sont de quatre grandes natures différentes :

- L'accueil éducatif au titre de la protection de l'enfance (enfants placés par décision d'un juge ou d'un président de conseil départemental), en internat ou sous forme de mesures « ouvertes » ;
- L'enseignement scolaire dans des établissements allant de la maternelle au lycée professionnel et dont le savoir-faire est centré sur la prévention du décrochage scolaire ou sur le « raccrochage » ;
- La formation professionnelle appuyée sur l'apprentissage ou la formation continue, et augmentée de dispositifs d'insertion sociale et professionnelle ;
- Le soutien aux familles.

Il est à noter que chaque directeur d'établissement, quelle que soit sa nature reçoit des mains de la congrégation du Saint-Esprit une lettre de mission qui embrasse la dimension spirituelle et la dimension professionnelle de la responsabilité confiée. C'est donc un ensemble de responsables « missionnés » qui animent les établissements et qui actualisent par leur action la vision d'origine de la fondation.

2017 : un nouvel énoncé du projet éducatif

Lorsque je rejoins la fondation en 2015, une évidence s'impose. Il faut clarifier ce qu'est devenu le projet éducatif, la mission éducative de la fondation. Cette intuition est suffisamment partagée pour qu'au terme d'un travail d'une année qui aura mobilisé 1500 des 5000 salariés de l'époque, le projet stratégique de la fondation nomme sa première orientation pour les années 2017 à 2021 : « placer la relation au cœur du projet éducatif ». Dans les actions qui en découlent, se trouve « énoncer le projet éducatif de la fondation ».

Non pas que ce travail n'ait jamais été fait. Mais plutôt que la croissance rapide et le brassage de cultures éducatives qui s'en

sont suivis, il s'impose de redire ensemble ce qui fait le corps de la mission éducative dès lors que la relation est placée en son cœur.

Par ailleurs, à une période de croissance quantitative succède une période où l'on veut mettre l'accent sur la qualité de l'action et de la relation éducative. Qu'est-ce qui fait qu'un geste, une parole éducative sont ajustés à la situation et aux besoins d'un jeune ? Quels rapports peuvent exister entre la situation d'un jeune et celle du groupe auquel il appartient ? Comment intégrer les familles dans notre travail ? Et la liste des questions ne s'arrête pas là !

Le travail d'énonciation est effectué en 2017. Il est l'affaire de nombreux groupes de travail d'éducateurs, d'enseignants, de formateurs et de responsables de structures. L'intérêt de ce type de travail est au moins double :

- Énoncer pour pouvoir transmettre notamment aux arrivants ou aux partenaires ce qui fait notre identité éducative ;
- Énoncer pour servir de base à la relecture ou à l'évolution du projet de chaque établissement comme à la relecture ou à l'évolution des pratiques éducatives à tous les niveaux.

C'est donc à la fois l'expression d'une identité déjà là et celle d'un horizon souhaité. Le projet éducatif ainsi énoncé prend la forme de quatre éléments situés comme quatre parts égales d'un tout :

- La personne : prendre en compte la personne dans toutes les dimensions qui font son humanité ;
- La rencontre : développer une dynamique éducative qui permet à chacun de faire l'expérience de l'altérité à travers la rencontre ;
- Le chemin : parcourir ensemble un chemin éducatif et pastoral pour découvrir la valeur de sa vie et trouver sa voie ;
- La communauté : promouvoir une communauté de vie éducative qui pense, agit ensemble, jeunes, familles et professionnels.

Chacune de ces parties donne lieu à des énoncés ouvrant à des pratiques éducatives. Je ne vais pas, ici, détailler chacun des quatre éléments et de chaque énoncé. Je voudrais cependant relever quelques points qui ont « fait débat » et qui d'une certaine manière marquent l'évolution actuelle de la mission éducative.

La communauté

Un directeur chevronné d'Apprentis d'Auteuil me disait au moment de la publication du projet éducatif sa joie de voir ainsi placée la notion de communauté. Il me témoignait ainsi d'une évolution constante des dernières décennies autour de la personne voire de l'individu au détriment de la communauté ou du collectif. Il est clair que l'adaptation des dispositifs éducatifs à la situation de chaque enfant et de chaque jeune a marqué la période de professionnalisation du monde de l'action sociale et éducative.

La formation des éducateurs spécialisés les prépare à un rôle de référent unique ou principal de chaque jeune qui, fort des observations qu'il effectue régulièrement, peut produire une analyse de la situation du jeune, définir avec lui des objectifs personnalisés pour la période et suivant l'évolution ajuster les objectifs, voire proposer aux instances supérieures des modifications dans les mesures éducatives. De la même manière, la gestion des sanctions ou des éléments de reconnaissance dans le champ scolaire comme la définition des objectifs pour un parcours de remobilisation mettent — et c'est bien — la personne du jeune au centre.

Que reste-t-il alors de la dimension collective de la prise en charge ? Ce sujet fait débat. Les pays du nord de l'Europe, par exemple, ont une vision très négative du rôle des institutions collectives dans la prise en charge des personnes vulnérables. On peut comprendre la critique : regrouper en un même lieu des personnes au motif qu'elles présentent les mêmes signes de fragilité ou les mêmes blessures n'est pas le meilleur moyen pour les insérer dans la société. Ce mouvement de désinstitutionnalisation veut donner à la personne le maximum de chances d'intégrer un dispositif « de droit commun ». C'est donc aux dispositifs de droit

commun de s'adapter aux besoins spécifiques de la personne fragile.

Dans ce contexte de personnalisation de l'action éducative et de désinstitutionnalisation de l'action auprès des plus fragiles, réaffirmer la vision d'une communauté éducative n'allait pas de soi.

Compte tenu de ce que je viens d'exprimer, il ne pouvait s'agir de revenir au format des grandes maisons d'Apprentis d'Auteuil, vivant en quasi autarcie. Il s'agit donc d'autre chose. Une citation vient souligner ce qui est dit de la communauté dans le projet éducatif : « Nos Maisons veulent être des communautés de vie où chacun, fût-ce le plus désavantagé, trouve non seulement des moyens, mais des raisons de vivre »².

On voit bien ici que la communauté ne peut être un espace clos ou un entre soi. Elle est conçue comme le lieu de jaillissement du sens. Elle peut l'être parce qu'elle rassemble des visages différents à qui elle donne une responsabilité effective.

Un exemple me vient en tête : bon nombre d'établissements scolaires de la fondation mettent en place des pédagogies dites pédagogies institutionnelles. Les enfants ou les jeunes sont responsables avec les adultes du bon fonctionnement de leur école ou collège.

Pour cela, ils organisent des conseils, règlent les différends et suivent la progression des uns et des autres : ceci peut se matérialiser par des ceintures de couleur différentes (avec la même échelle qu'au judo) qui, quand elles sont remises, donnent à l'élève des droits et des devoirs dans la vie courante de l'école. Je me souviens avoir été accueilli dans une école où un élève, ceinture noire, m'a fait entièrement visiter l'école. À son niveau de ceinture, il avait les clés du bureau du directeur !

Cette communauté est une communauté de vie non pas au sens d'une vie commune permanente, mais au sens d'une communauté qui donne du sens à la vie. Je peux témoigner que, dans certains

2. Père Alphonse GILBERT, aumônier à Apprentis d'Auteuil de 1988 à 1995.

cas, cela revient tout simplement à redonner vie ! Même si le rapport éducatif passe par un canal privilégié, c'est tout un monde qui porte l'enfant ou le jeune. Vous avez tous en tête le visage de ce professeur qui vous a fait confiance et qui vous a donné envie d'avancer quand vous étiez jeune. Regardez de plus près : il n'était pas seul. Comme s'il était porté par des fils invisibles tenus par tous ceux qui l'entouraient.

Déjà là, pas encore : je l'écrivais plus haut à propos de notre projet éducatif. Comme cela est vrai pour cette dimension communautaire ! Si par malheur la communauté se fissure, si les jalousies, les problèmes non résolus par ailleurs viennent envahir les relations entre les adultes, alors les enfants et les jeunes s'y engouffrent. Peut-être parce qu'ils ont déjà connu dans leur cercle familial la division et la violence en reconnaissent-ils les symptômes avant-coureurs ? J'ai remarqué depuis le début dans mes visites qu'une équipe éducative en mauvaise forme se voit aux dégradations des bâtiments (...).

À l'inverse, quand des compétences variées (éducateurs, enseignants, psychologues) s'unissent entre elles et font alliance avec les jeunes comme avec les familles, alors ce croisement des regards est le lieu où l'on retrouve l'estime de soi et la motivation. Cette communauté est un être vivant qu'il convient de soigner.

Nous n'aurons jamais fini de retravailler ensemble les projets d'établissements, de relire les événements bons ou mauvais ! Nous n'aurons jamais fini non plus de l'ouvrir sur l'extérieur et en particulier aux familles.

Le travail avec les familles

Historiquement, l'irruption des familles dans le champ de vision de la fondation est un événement récent. Le caractère d'orphelins permettait aux maisons de se définir elles-mêmes comme une famille, une autre famille, voire la seule famille. Dès lors, constater la présence des familles et leur donner le rôle qui leur revient dans l'éducation de leur enfant a été un apprentissage. D'autant que

certaines situations, en particulier celles des enfants accueillis au titre de la protection de l'enfance, caractérisent les familles comme dangereuses pour leur enfant. Dans certains cas, celles-ci ont perdu bien des droits parentaux.

Ce qu'il m'a été donné d'observer, c'est qu'à quelques exceptions près, la motivation profonde d'un enfant ou d'un jeune reste de satisfaire ses parents. « Ma mère est fière de moi » est un signal de réussite très précis et très fort. Alors comment faire quand le lien avec les familles est très faible, dangereux, blessant ? Je vois l'inventivité des éducateurs.

C'est le cas d'une éducatrice qui est chargée de faire les courses d'habillement d'une petite fille placée à la fondation. La maman n'a plus aucun droit parental. Mais l'éducatrice la consulte sur le choix des habits. Et l'enfant en est informée.

Même cas de figure quand cet autre éducateur se rend en prison pour parler de l'orientation scolaire de son fils à ce père qui ne peut plus le rencontrer. Un de nos directeurs dit : « quel que soit l'état de la relation entre les enfants et les parents, un enfant ne peut réussir que s'il se s'y sent autorisé par ses parents ». Voilà encore une autre manière de dire la place centrale du travail avec les familles dans le projet éducatif.

Penser et agir ensemble

La relation éducative a ceci d'intéressant : elle est structurée par la dissymétrie. Celui qui sait, celui qui ne sait pas encore. C'est un lieu commun de l'action sociale (relation aidant/aidé), mais quand on y ajoute la dimension de transfert de savoirs, on atteint des sommets !

Alors imaginer une forme de parité relève, en théorie, de l'exploit. Pourtant l'adage « si tu le fais pour moi en le faisant sans moi, tu finis par le faire contre moi » s'applique aussi dans le champ de l'éducation.

On comprend vite en effet que l'on ne peut pas grandir dans l'estime de soi sans avoir senti sa capacité, son pouvoir d'agir. Paul Ricœur, écrivait :

La souffrance n'est pas uniquement définie par la douleur physique, ni même par la douleur mentale, mais par la diminution, voir la destruction de la capacité d'agir, du pouvoir faire, ressentie comme une atteinte à l'intégrité de soi³.

Depuis 2014 et de manière volontaire *Apprentis d'Auteuil* s'est engagé pour le développement du pouvoir d'agir. Cette démarche nommée « penser et agir ensemble » donne maintenant lieu à des formations, à des ateliers (réunissant jeunes et adultes). De plus en plus, de réunions qui se seraient tenues « entre adultes » se tiennent maintenant en présence de jeunes et de familles. Je me souviens d'une réunion de convention nationale en 2015 où quelques familles étaient présentes.

Un directeur m'avait alors dit sa gêne : « On ne pourra plus tout se dire », m'avait-il expliqué. La présence des familles et des jeunes change ce qui se dit. C'est un véritable déplacement, mais, année après année de pratiques croissantes de ce genre de rencontres, jeunes et adultes n'envisagent plus de retour en arrière.

Il me semble que nous touchons là un élément significatif pour nous en tant qu'œuvre d'Église : n'avons-nous pas dans cette démarche quelque chose comme une démarche synodale qui donne à la parole de chacun une place réelle, qui permet à chacun d'agir selon ses capacités ?

C'est en tout cas le témoignage que nous portons au sein de la démarche « Promesses d'Église » lancée par des mouvements d'Église après la lecture de la *Lettre au Peuple de Dieu* du pape François en août 2018.

Le refus des abus passe par un rejet catégorique des pratiques coupables. Il passe aussi par une pratique de l'autorité qui ouvre la place à la parole et au pouvoir d'agir de chacun !

3. Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 19.

Mystère pascal

Voilà donc que depuis 155 ans au nom de l'Évangile et depuis 98 ans sous la conduite de la congrégation du Saint-Esprit qu'Apprentis d'Auteuil tente de répondre à « la mission d'éduquer ». Cette mission vit à la fois les grandes transformations du monde et la permanence de l'être humain, en particulier quand il est face au sens de sa vie et à la question de la transcendance. Être missionné, c'est être envoyé.

Éduquer, c'est « sortir de ». Deux mouvements, où autour d'un jeune et d'un éducateur toute une communauté élargie à la famille et d'une certaine manière à la société tout entière viennent soutenir des pas hésitants et toujours recommençants. Et cela que l'on parle d'un seul jeune ou de l'institution dans son ensemble.

La conclusion est évidente : cette mission ne tient que par le souffle de l'Esprit. Un jour — de semaine sainte, cela ne s'invente pas —, une maman m'a dit : « mon fils et moi étions dans le trou, vous nous en avez sortis, vous nous avez sauvés ». Mystère pascal donc, mort et résurrection rendues possibles par une alliance multiple dont les fils savamment tissés sauront réduire ces fractures terribles auxquelles nous sommes confrontés.

Nicolas TRUELLE

Lettre des évêques de France (1996) : L'avenir missionnaire de l'Église¹

Henri-Jérôme GAGEY

Prêtre du diocèse de Créteil, Henri-Jérôme Gagey est professeur honoraire à l'Institut Catholique de Paris. Il a été vicaire général de son diocèse de 2015 à 2020 et se trouve aujourd'hui directeur de l'Institut théologique d'Auvergne à Clermont-Ferrand.

La Lettre aux catholiques de France (LCF)

Présentation du document

En 1994, 1995 et 1996, trois rapports ont été successivement présentés à la CEF sous le titre générique *Proposer la foi dans la société actuelle*. C'est le dernier d'entre eux qui a reçu le titre particulier de « LCF ». L'ensemble a été rédigé par un groupe de travail placé sous la responsabilité de Mgr Claude Dagens qui comprenait principalement Geneviève Médevielle, sœur auxiliaire théologienne moraliste à l'Institut Catholique de Paris, Joseph Doré qui devait devenir par la suite archevêque de Strasbourg, Hippolyte Simon qui devait devenir archevêque de

1. Ce texte a été publié dans *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft (ZMR)*, 104, 3-4/2020, p. 263-269. *Spiritus* le reprend avec l'autorisation de l'auteur de l'article et du directeur de la revue.

Clermont-Ferrand, Claude Cesbron alors recteur de l'Institut catholique d'Angers, le théologien dominicain Jean-Michel Maldamé et moi-même.

Ces textes, même s'ils n'ont pas suscité une totale unanimité, ont eu une influence importante dans les débats qui traversaient l'Église de France à propos de la mission lui incombant dans une société où elle était en train de perdre le statut de matrice religieuse, qui avait été le sien durant des siècles. Il n'est pas exagéré de dire que ces textes inauguraient de la manière la plus officielle ce que l'on appelle aujourd'hui « un changement de paradigme » dans les débats de théologie de l'évangélisation qui avaient cours dans l'Église de France et que je voudrais présenter sommairement.

Le catholicisme intransigeant et la thèse du complot contre l'Église

Dominant tout au long du XIX^es. et durant au moins le premier tiers du XX^e., ensuite devenu minoritaire, le catholicisme intransigeant considère l'Église comme une citadelle assiégée par les Lumières : leur appel aux droits de l'homme et à l'éthos démocratique détruit l'ordre social fondé sur les droits de Dieu. Leur esprit critique mine la crédibilité de la révélation. Avec cette modernité, il ne faut pas transiger, comme on peut le lire, avec presque de l'amusement, dans un numéro de la *Civita cattolica* à la fin du XIX^e s. :

Les principes catholiques ne se modifient pas ni parce que les années tournent ni parce qu'on change de pays ni à cause de nouvelles découvertes ni par raison d'utilité. Ils sont toujours ceux que le Christ a enseignés, que l'Église a proclamés, que les papes et les conciles ont définis, que les saints ont tenus, que les docteurs ont défendus. Il convient de les prendre comme ils sont, ou, comme ils sont, de les laisser. Qui les accepte dans toute leur plénitude et rigueur est catholique ; celui qui balance, louvoie, s'adapte aux temps, transige. Il pourra se donner à lui-même le nom qu'il voudra, mais devant Dieu et devant l'Église, il est un rebelle et un traître.

L'objectif est la reconquête par l'Église de sa position matricielle par le développement d'une contre-société catholique en opposition ouverte à la modernité.

Les outils en sont : la construction de la théologie néo-scolastique ; la volonté de maintenir l'emprise de l'Église sur la société par la constitution d'une « contre-société » qui résiste à la montée de l'État moderne. Néanmoins, on doit relever que dans ce cadre a pu émerger un « catholicisme social » intransigeant en matière de doctrine, mais progressiste au regard de la question sociale. C'est de ce catholicisme social que sortira le courant de l'ouverture au monde avec sa thèse qui est celle du retard de l'Église sur la modernité.

L'ouverture au monde et la thèse du retard de l'Église sur la modernité

Ce courant qui émerge au cours du XIX^e s. se développe durant la première moitié du XX^e s. et devient quasi hégémonique jusqu'au pontificat de Jean-Paul II. Pour ses promoteurs, les causes de la déchristianisation sont pour l'essentiel intérieures à l'Église. Dominée par le courant intransigeant, cette dernière a manqué le rendez-vous de la modernité : il devient donc de plus en plus difficile d'être un catholique pratiquant et de participer en même temps à la vie culturelle et sociale tout en rendant compte de sa foi dans des termes compatibles avec l'esprit critique et l'éthos démocratique, qui sont devenus la norme.

De ce fait, ceux qui restent catholiques vivent leur foi à la manière du charbonnier qui croit sans aucun examen tout ce que l'Église enseigne, même si c'est en contradiction avec la culture dont ils participent dans leur existence quotidienne. Et puis, il y a tous ceux qui partent silencieusement en nombre sans cesse croissant.

Pour les catholiques « ouverts », l'incroyance moderne est fondamentalement le résultat d'un quiproquo dû au fait que l'Église a rejeté des valeurs de la modernité, qui sont en fait des valeurs chrétiennes sécularisées.

Mais si l'Église se modernisait quelque peu en assumant son héritage, « nous referions chrétiens nos frères » qui sont en fait des chrétiens qui s'ignorent, comme le chantait encore dans les années 1960 les militants de la Jeunesse Ouvrière chrétienne.

Le projet est donc celui d'une reconquête pacifique qui passe par l'assimilation des valeurs de la modernité greffées sur leur tronc chrétien. *Quant aux outils*, ce sont les suivants :

- Il s'agit de constituer une Église de militants en réveillant dans le cadre des mouvements des « chrétiens sociologiques » (comme on disait) assoupis.
- Afin de ne pas donner l'impression de tenter de retrouver sa position institutionnelle d'emprise sur la société, l'Église doit accepter l'enfouissement des institutions chrétiennes, ce qui aboutit à l'abandon progressif des œuvres.
- La théologie est appelée à s'appropriier les méthodes modernes d'interprétation des textes de la tradition.
- Puis arrive Vatican II, qui semble consacrer l'option de l'ouverture au monde. Les tenants de l'ouverture au monde mettent énergiquement en œuvre les réformes qu'il a adoptées en valorisant davantage la rupture qu'elles constituent que la continuité qu'elles maintiennent avec les formes antérieures de la vie ecclésiale².

La « nouvelle évangélisation » et sa quête d'une nouvelle fierté catholique

Le courant qui se réclame de la « nouvelle évangélisation » apparaît dans la suite du Concile chez des responsables d'Église qui se rassemblent autour de la revue *Communio*. À leurs yeux, le courant modernisateur, rassemblé pour sa part autour de la revue *Concilium*, a idéalisé la modernité en occultant ses ambivalences. Or, tout à son désir de réconcilier Église et modernité, le courant de

2. Comme l'a bien montré Guillaume Cuchet, la virulence avec laquelle s'est produite la modernisation du catholicisme en France est sans doute une des raisons de la plus grande rapidité du phénomène par rapport à d'autres pays d'Europe. Cf. Guillaume CUCHET, *Comment notre monde a cessé d'être chrétien. Anatomie d'un effondrement*, Paris, Seuil, 2018.

l'ouverture a perdu les repères fondamentaux dans l'ordre de la foi vécue.

Contre cela, *le but* de la « nouvelle évangélisation » est de reconstituer la force d'intervention morale et sociale de l'Église, appelée à devenir une minorité active et décomplexée, capable de conduire une critique argumentée des abus de la modernité, accusée, elle, de faire le lit d'une culture de mort contre laquelle il s'agit d'engager une action de « résistance ».

Pour ce qui est des outils, sur le plan pastoral ? Il faut que l'Église retrouve ses fondamentaux sans hésiter à réhabiliter des pratiques qui ont sombré dans l'oubli : par exemple et pour faire bref, l'adoration du Saint Sacrement, le port du costume religieux ou clérical, etc.

Au niveau théologique ? Il faut, d'une part, sortir du carcan de la néoscholastique et s'inscrire dans la tradition longue des deux millénaires du christianisme. Il faut, d'autre part, user avec prudence des méthodes modernes d'analyse critique dans l'étude des Écritures et de la Tradition de manière à privilégier une herméneutique de la confiance par apport à une herméneutique du soupçon.

La « proposition de la foi » et la thèse du séisme culturel

Par rapport à la compréhension de la situation développée par la perspective de la nouvelle évangélisation, la LCF marque un déplacement d'accent sensible. En effet, elle n'attribue pas d'abord le décrochage du catholicisme dans la société à la tiédeur de ses fidèles, voire à la trahison de quelques-uns de ses clercs, mais à ce que l'on peut considérer comme une inflexion civilisationnelle bien décrite par exemple par Marcel Gauchet³, un auteur important pour beaucoup de membres du groupe Dagens.

3. Cf. Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985 ; ID., *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*, Paris, Gallimard, 1998.

De cette manière, la *LCF* rompait avec les analyses « paranoïaques » de la situation qui tentaient inlassablement d'expliquer les difficultés de la situation par la malveillance des adversaires de l'Église (ceux de l'intérieur comme ceux de l'extérieur) ou par l'incompétence de ses dirigeants. Contre cela ? Elle affirmait clairement que ces difficultés ne sont pas dues fondamentalement au fait que certaines catégories de catholiques auraient perdu la foi ou tourné le dos aux valeurs de la Tradition chrétienne et pas davantage à l'hostilité des adversaires de l'Église (même s'il ne manque pas de gens qui se réjouissent de son affaiblissement et qui l'encouragent). Citons la *LCF* sur ce point :

La crise que traverse l'Église aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Église elle-même et dans la vie de ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale.

Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction. Des équilibres anciens sont en train de disparaître, et les équilibres nouveaux ont du mal à se constituer. Or, par toute son histoire, spécialement en Europe, l'Église se trouve assez profondément solidaire des équilibres anciens et de la figure du monde qui s'efface. Non seulement elle y était bien insérée, mais elle avait largement contribué à sa constitution, tandis que la figure du monde qu'il s'agit de construire nous échappe.

Cela dit, nous ne sommes pas les seuls à peiner pour comprendre ce qui arrive. Les innombrables recherches actuelles dans les domaines de la sociologie, de la philosophie politique, ou des réflexions sur l'avenir de la culture et des traditions nationales montrent bien la profondeur des questions de nos contemporains sur une situation de crise qui affecte tous les secteurs de l'activité humaine⁴.

Un souffle libérateur

Ces perspectives constituèrent un souffle libérateur pour de nombreux fidèles découvrant que ce qu'ils considéraient comme leur échec dans la transmission de la foi aux jeunes générations

4. LES ÉVÊQUES DE FRANCE, *Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France*, Paris, Cerf, 1996, p. 22.

n'était pas d'abord la conséquence de défaillances personnelles dont ils auraient à se sentir coupables.

Pour les promoteurs de la proposition de la foi, la montée de la culture de l'individu constitue la première et fondamentale cause de l'exculturation du catholicisme. Mais plutôt que de tenter d'y résister, il importe de saisir la connexion interne qui relie, au lieu de les opposer, la « montée de l'individu » et « l'appel à la liberté » que constitue l'Évangile. Autrement dit, si c'est le christianisme qui a fourni le poison, il doit pouvoir fournir l'antidote en mobilisant les médiations de la foi (liturgie, lecture des Écritures, charité active) comme des ressources pour servir l'émergence et l'endurance de la liberté du sujet postmoderne affronté à l'ère du vide. La proposition de la foi appelle ainsi à « aller au cœur de la foi » pour inventer patiemment une nouvelle manière d'existence ecclésiale, qui a résolument fait son deuil du projet de reconquérir sa position matricielle d'antan et accepte de constituer une ressource pour apprendre à vivre dans cette époque troublée que constitue l'ère du sujet autonome.

Les limites de l'opération

Un optimisme naïf ?

Près de vingt-cinq ans plus tard, où en sommes-nous ? Assez vite certains ont demandé si le regard porté par la LCF sur la modernité ne péchait pas par optimisme en minimisant la rupture de la culture contemporaine avec le catholicisme et les formes de nouvelle évangélisation qu'elle appelait. Si l'on s'en tient au plan de la simple « analyse de texte », cette critique n'atteint pas vraiment les propos développés par la LCF, qui pour l'essentiel font preuve de peu de naïveté sur la position minoritaire de l'Église dans la société française. Mais il est bien vrai que ce texte ne montre pas une véritable sensibilité à ce que Danièle Hervieu-Léger a décrit à l'aide du mot cruel d'« exculturation » du catholicisme⁵.

5. Danièle HERVIEU-LÉGER, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Bayard, 2003.

Par là, elle désigne le fait qu'en étonnamment peu de temps les convictions, les symboles et les rites de la foi chrétienne sont devenus insignifiants pour la grande majorité de la population. Je n'énumérerai pas la multitude des faits qui appuient ce constat. Je me limite à l'un d'entre eux, minimaliste, mais parlant, que je tire de mon expérience personnelle.

Il y a une trentaine d'années quand, lors d'une rencontre d'occasion avec des personnes ignorantes de mon statut clérical, j'en venais à déclarer que j'étais prêtre catholique, il était fréquent que la conversation fasse une sorte de saut qualitatif, mes interlocuteurs se sentant encouragés à s'exprimer sur les sujets les plus intimes de leur existence (la vie, l'amour, la mort), dans l'idée que mon statut quasi officiel d'homme de Dieu faisait de moi un interlocuteur qualifié pour des conversations de ce genre. Aujourd'hui, avec des jeunes de moins de trente ans, la déclaration de mon identité provoque généralement un léger mouvement de curiosité, mais guère plus que s'ils avaient appris que j'étais pilote de ligne ou musicien.

À cette aggravation de l'exculturation du catholicisme, il faut ajouter, ce que la LCF ne pouvait anticiper, le désastre causé à la bonne réputation de l'Église par les affaires d'abus en tous genres qui ont fait l'actualité ces dernières années. Or, ce que cela met en cause, c'est proprement la capacité de l'Église de France — et d'ailleurs en Europe occidentale — à proposer la foi. Je m'explique.

La fin du catéchuménat social

Ce qui est perdu aujourd'hui, c'est la familiarité « innée » de larges couches de la population française et européenne avec les convictions, symboles, rites et principes éthiques de la tradition catholique tels qu'ils circulaient dans la culture à travers les médiations objectives de la foi que sont, au premier chef, Écriture et sacrements, sans négliger les monuments religieux, les dévotions familiales, la littérature chrétienne édifiante, les préceptes moraux, etc.

Pendant des siècles, devenir chrétien, si c'était plus qu'un conformisme passif aux usages du temps, signifiait que la mise en œuvre de ces médiations objectives de la foi faisait son travail sur le sujet qui s'y trouvait exposé et finissait par constituer la matrice fondatrice de son appréhension du monde.

Le fameux déclic qui fait venir à la foi, c'était cela : le moment synthétique où l'enfant (car c'est généralement d'enfants ou d'adolescents qu'il s'agissait) saisissait la correspondance secrète qui relie ce que la foi révèle du mystère de la vie et ce qui, de ce mystère, se donne à éprouver au quotidien.

Autrement dit, si le message de l'Évangile et les pratiques où il prend corps me révèlent la profondeur du mystère de la créature spirituelle que je suis et s'ils me donnent les moyens d'y faire face alors, ce que je connais du christianisme comme culture peut faire l'objet d'une adhésion religieuse personnellement assumée.

La profonde inculturation de la foi catholique dans la mentalité française jouait ainsi le rôle d'un catéchuménat social (Joseph Colomb)⁶ qui assurait la familiarité de chacun avec le christianisme comme « culture » et lui permettait, à des degrés d'intensité divers, de devenir une foi religieuse.

Aujourd'hui le catéchuménat social est fermé sauf dans des milieux français « protégés », qui le sont d'ailleurs de moins en moins, et dans les populations de migrants catholiques !

Il s'agit donc d'annoncer l'Évangile alors qu'il ne dispose plus dans la culture de « précompréhensions » généralement partagées. Comment cela peut-il se faire ? Dans cette situation inédite, il s'agit de comprendre l'évangélisation non plus comme une transmission, mais comme une initiation. J'aimerais formuler deux ouvertures sur ce point, qui mériterait bien sûr de bien plus amples développements.

6. Cf. Joseph COLOMB, *Pour un catéchisme efficace*, T. I : *L'organisation d'un catéchisme* ; T. II : *La vocation de catéchiste*, Lyon, 1948.

Première ouverture :
retrouver le geste de l'initiation

Dans ce contexte, il apparaît que la première urgence est de retrouver le sens de l'initiation en redécouvrant les Écritures, la liturgie et les autres médiations objectives de la foi en tant qu'elles constituent des ressources qui viennent travailler au corps l'engagement du sujet postmoderne confronté à l'ère du vide.

Dans les débats qui occupent l'Église et ses théologiens aujourd'hui, la question de l'évangélisation est souvent posée comme celle de parvenir à intéresser *les gens* à Dieu et aux questions ultimes en plus de tout ce qui *les* préoccupe légitimement déjà : réussir l'éducation des enfants, s'épanouir dans son couple et dans ses engagements professionnels, « comment voter dimanche prochain ? » et, bien sûr, « qu'est-ce qu'il y a à la Télé ce soir ? ». La question est alors mal posée et c'est pour cette raison qu'elle obtient rarement une réponse satisfaisante. Elle me semble l'être mieux si l'on envisage l'existence chrétienne comme une « école de vie », où s'accomplit « le travail de la foi » :

- travail de la foi comme révélation de la vérité de la vie telle que l'exposent le sermon sur la montagne et l'entière existence de Jésus à la suite des prophètes d'Israël ;
- travail de la foi comme appel à consentir à cette vérité ;
- travail de la foi, enfin, comme entraînement à surmonter les refus que nous opposons sans cesse à cette vérité.

Cela peut se dire en parabole. Il en va de l'entrée dans le Royaume comme de la dégustation d'un bon vin ou de l'enchantement que suscite une grande pièce de musique ou un tableau de maître. Nul n'en goûtera jamais les qualités s'il n'apprend les postures et les gestes qui disposent à leur accueil, les mots qui permettent de les décrire et de les apprécier et s'il ne prend le temps de se laisser submerger par elles.

En effet, lire la Bible, prier, célébrer, aimer avec douceur et d'un cœur miséricordieux « la maison commune » qui nous est confiée et les frères et les sœurs qui l'habitent, se laisser pardonner et

pardonne à son tour, « même ceux qui vous haïssent », c'est tout un art, délicat, vulnérable à la perversion et réclamant par conséquent un discernement formé et un entraînement patient. Il faut donc s'y exercer en s'y laissant initier sous la conduite de la Parole. Voilà pourquoi reconstruire le geste évangélique de l'initiation est sans doute aujourd'hui la tâche prioritaire d'une théologie au service du « travail de la foi ».

Deuxième ouverture :
donner des mains à l'Évangile

L'Évangile doit avoir des mains et pas seulement des « porte-voix », comme le dit en images fortes le pape François :

L'image qui me vient est celle de l'infirmière, de l'infirmière dans un hôpital : elle guérit les blessures une à une, mais de ses mains. Dieu s'implique, s'immisce dans nos misères, s'approche de nos blessures et les guérit de ses mains et pour avoir des mains, il s'est fait homme. C'est un travail de Jésus, personnel. Un homme a commis le péché, un homme vient le guérir. Proximité. Dieu ne nous sauve pas seulement par un décret, par une loi ; il nous sauve par la tendresse, il nous sauve par les caresses, il nous sauve par sa vie, pour nous⁷.

Si on la prend au sérieux, et pas seulement pour une envolée édifiante, cette citation du Pape appelle à réévaluer le rapport entre bienfaisance et annonce kérygmaticque. La figure de la mission qui s'impose en première ligne n'est plus celle de Paul faisant face aux philosophes athéniens, mais celle du rapport de Jésus aux foules décrit par Pierre dans le discours chez Corneille : « Jésus de Nazareth, Dieu lui a donné l'onction d'Esprit Saint et de puissance. Là où il passait, il faisait le bien et guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable, car Dieu était avec lui » (Ac 10, 38). On peut en tirer les conclusions suivantes :

- L'accomplissement d'un service évangélique de l'humain qui répand le Royaume sans nécessairement faire des convertis appartient intrinsèquement à la mission d'évangélisation. Évangéliser c'est poser un acte d'amour foncièrement

7. FRANÇOIS, *Homélie en la Chapelle de la Maison Sainte Marthe*, le 22 octobre 2013.

désintéressé qui n'est pas orienté par le fait de chercher à obtenir la réponse d'une confession de foi. Après tout, un grand nombre de ceux qui ont fait la rencontre bienfaisante du Christ n'ont pas été appelés à se joindre à lui et à le suivre ou n'ont pas répondu à cet appel quand il leur fut adressé.

- Mais l'accomplissement d'un service évangélique de l'humain est pourtant bien la condition d'une réponse. En effet, l'annonce du message évangélique d'amour et de réconciliation n'emporte la conviction que si elle va de pair avec l'expérience effective d'une réalisation anticipée de la promesse de salut qu'elle comporte.
- Cependant, devenir disciple, ce n'est pas seulement désigner Jésus comme le bienfaiteur qui a libéré, guéri ou multiplié les pains. C'est avoir reconnu la vérité de la vie dans son entière existence comme témoignage de l'amour livré. Alors, le disciple peut reconnaître comme la mesure de sa propre existence le commandement de l'amour tel que Jésus l'énonça en le liant à son destin : « *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés* » (Jn 13,34). C'est le sens du thème du secret messianique chez Marc : avant que tout s'accomplisse dans sa mort et sa Résurrection, nul ne peut confesser en vérité sa messianité. Même ceux qui — comme Pierre à Césarée ou comme Pierre, Jacques et Jean au mont Thabor lors de la transfiguration en eurent la Révélation anticipée — auront eux aussi à parcourir le chemin qui mena Jésus à Jérusalem et au Golgotha. C'est alors seulement qu'ils purent saisir en vérité — et au prix de quelles résistances ! — qui il était et reconnaître, « en sa personne » et non seulement dans ses actes et ses discours, le Verbe de Dieu.

De ce point de vue, l'évangélisation comme entrée dans le salut de Dieu ne se réduit pas à une vague philanthropie mobilisant les ressources de la foi pour le service d'idéaux humanistes qui ne lui appartiennent pas essentiellement. La vie chrétienne est une vie travaillée par la Parole où l'image de l'amour dont Jésus les a aimés est offerte à la contemplation des disciples afin qu'à sa suite ils apprennent et s'entraînent à « aimer bien ».

Henri-Jérôme GAGEY

Recensions

Camille Focant, *Les paraboles évangéliques. Nouveauté de Dieu et nouveauté de vie*, Paris, Cerf, 2020.

Professeur émérite du Nouveau Testament à l'Université Catholique de Louvain (Belgique), Camille Focant nous propose ici une présentation des Paraboles évangéliques.

Elles se donnent à lire de diverses manières. Le premier chapitre nous ouvre à la variété d'interprétations. Il en choisit quatre : lectures allégorique, historico-critique, sémiotique et psychanalytique. Pour illustrations, l'auteur prend comme paradigme la célèbre parabole du bon Samaritain (Lc 10, 25-37).

Au second chapitre, C. Focant revient sur les questions théoriques que pose ce genre littéraire, courant dans le monde antique environnant. Jésus l'utilise abondamment, comme le montre la liste des paraboles du Nouveau Testament, mais de manière originale. Chacun des évangélistes les reprendra selon son génie littéraire, ses perspectives théologiques et la situation de sa communauté.

Le chapitre 3 est une analyse des paraboles du royaume que l'on trouve en Marc (ch. 4). Elles ont été reprises par Mt (ch. 13) qui les enrichit de la source des *Logia* et de son bien propre. Il les organise en deux parties : une ouverte au grand public, l'autre réservée aux seuls apôtres. Ces paraboles sont reprises de manière éparse par Luc ainsi que par l'évangile apocryphe de Thomas. C. Focant nous donne l'organisation de ces ensembles, mais aussi le message de chacune des paraboles.

La tension grandissante entre Jésus et les responsables religieux pose la question de l'accueil d'Israël. Trois textes en témoignent de manière particulière : la parabole matthéenne des deux fils, celui qui dit « oui » et celui qui dit « non » (Mt 21, 28-32) ; celle des vigneronniers homicides appelée également parabole du meurtre de l'héritier (Mc 12, 1-11) qu'on lit dans les trois évangiles synoptiques et dans celui de Thomas ; ou encore celle de la dérobade des invités au Festin présente en Mt/Lc et également dans l'évangile de Thomas (Mt 22, 1-14). On y trouve

certes une interpellation d'Israël et la question du sort de Jésus. Ces paraboles préparent ainsi la compréhension du destin tragique de l'héritier. Mais les évangélistes y ajoutent une touche actualisante à l'adresse de la communauté chrétienne, composée de judéo-chrétiens et de pagano-chrétiens, tous appelés à revêtir l'habit des noces et à ne pas se dérober à l'appel de Jésus. Tous sont gratuitement invités. Tous sont appelés aux exigences de porter du fruit par l'obéissance et la pratique de bonnes œuvres. Ce fut le chapitre 4.

Le chapitre 5 aborde la thématique de la miséricorde divine. Quel évangéliste en parle mieux que Luc ? Aux trois paraboles de la miséricorde de Lc 15, C. Focant ajoute celle du figuier improductif qui met en exergue le temps de grâce improductif, comme un élément de la miséricorde divine. La grâce et la miséricorde sont liées à la joie, thème important chez Luc aussi bien dans les évangiles que dans le livre des Actes, joie des retrouvailles, joie de la mission. Mais la miséricorde est un

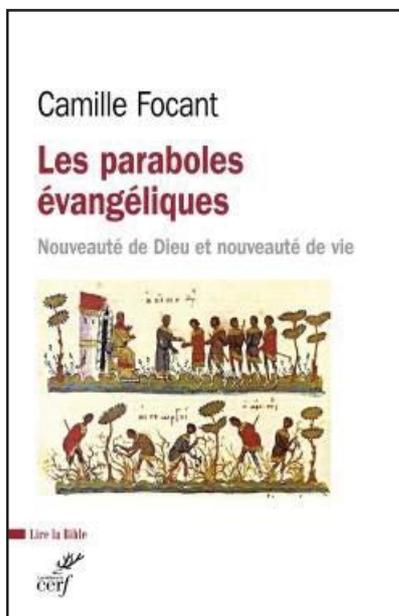
appel à la conversion, pour tous, pour entrer dans la tendresse du Père aimant, pour communier à son œuvre créatrice. Jésus invite à une relation filiale avec Dieu et fraternelle avec l'autre.

Au chapitre 6, C. Focant regroupe ensemble la parabole « des ouvriers payés au même salaire et celle des talents ou des mines sous le titre « lorsque la conception commune de la justice est malmenée ». En convoquant de manière provocatrice les images du monde du travail et du *business*, Jésus n'a-t-il pas voulu nous éveiller à un regard autre sur les relations avec Dieu et avec les autres humains ? Ce qui amène à faire des choix de vie inhabituels comme le

montrent les paraboles classées, au chapitre 7, dans la rubrique « faire les bons choix de vie ». Il s'agit de paroles-choc, très brèves, dont la plupart viennent de Luc, l'évangéliste qui souligne le plus le message éthique de Jésus. Invitation à convertir tous les secteurs du quotidien.

Dans trois autres paraboles de Luc, Jésus appelle au bon usage des richesses : le gérant insensé (Lc 12, 16-21), le gérant astucieux (Lc 16, 1-9) et le riche et Lazare (16, 19-31). Ces paraboles dévoilent l'intérêt de Luc pour les pauvres matériellement, et pour la conversion des riches comme Zachée.

Le dernier chapitre comporte des paraboles qui invitent à la veille. Dans la fièvre qui gagne les disciples à propos de la venue de leur Maître, relire ces paraboles c'est appeler les chrétiens à la vigilance. La venue du Maître ne s'attend pas dans l'agitation et le désœuvrement, mais dans le travail et la prière. Ce que montrent les paraboles du



serviteur fidèle ou infidèle (Mt 24, 45-51 : Lc 12, 42-46) ; et celle plus célèbre des dix jeunes filles invitées aux noces (Mt 25, 1-13).

En somme, C. Focant nous présente trente-deux paraboles, regroupées par thèmes. Elles nous disent la nouveauté de Dieu qui suscite une vie autre. Son analyse solide, concise et simple, permet de mieux appréhender l'herméneutique qu'il en propose au lecteur/auditeur. De plus, une bibliographie sélective facilite l'approfondissement du travail. Merci à C. Focant pour ce un bel instrument pédagogique, qui favorise l'entrée dans le monde des paraboles, seul ou en groupes bibliques.

Paulin Poucouta

Mèdewalé-Jacob Agossou, *Christianisme africain. Une fraternité au-delà de l'ethnie*, Paris, Karthala, 1987.

Philosophe et théologien béninois, Mèdewalé-Jacob Agossou est né en 1939. Ordonné prêtre en 1968, il deviendra en 1970 le premier eudiste africain. Docteur en philosophie et docteur en théologie, il fut professeur au grand séminaire d'Anyama en Côte d'Ivoire de 1971 à 1977, puis à l'Institut Catholique d'Abidjan de 1977 à 1990, avant d'assumer des charges paroissiales à Cotonou et des responsabilités dans sa congrégation. Il est décédé le 8 octobre 2018. Il laisse un grand héritage intellectuel et pastoral, peu connu, hélas ! Or, le débat actuel sur la fraternité ne peut ignorer son apport.

En effet, Mèdewalé-Jacob Agossou fait de la fraternité le cœur de sa réflexion théologique. C'est ce que résume ce livre où l'auteur fait appel à sa double formation de philosophe et de théologien ainsi que son expérience religieuse et pastorale.

Réalité africaine : tel est le titre du premier chapitre du livre. Il s'agit d'une profonde réflexion philosophique sur le concept réalité. Jacob Agossou insiste sur l'implication du sujet dans le vécu africain. D'où un rapport empathique au réel. De plus, il s'agit d'un sujet en dialogue. Il s'agit donc d'aborder la réalité africaine dans une perspective résolument dialogique.

Ainsi, pour parler de la religion africaine, en l'occurrence celle du vodou du Bénin, il convient de la mettre en dialogue avec l'expérience religieuse universelle. On en perçoit mieux les particularités, en

l'occurrence sa spiritualité cosmothéandrique. De même, le temps ne change pas d'une culture à une autre. Seules varient les instruments de mesure et les représentations que l'on s'en donne. Ainsi, pour le sujet africain, le temps n'est pas seulement événement (*chronos*), mais aussi avènement (*chairios*).

Dans cette perspective dialogique, Jacob Agossou inscrit la fraternité au cœur de la théologie africaine. Dans le débat entre théologiens de l'inculturation et ceux de la libération, il prend acte pour une diversité de voies d'une théologie africaine. Pour lui, la principale question est celle de la méthode, celle d'une double rupture dans la continuité (affirmation-négation-dépassement), appliquée aussi bien aux théologies élaborées hors contexte africain qu'au patrimoine culturel et religieux africain.

Ce dépassement se traduit par une nouvelle rencontre qui doit remplacer la dynamique d'affrontement. Difficile à dire dans une Afrique dont la première rencontre avec l'Occident fut mouvementée, voire brutale, autant sur le plan socio-politique, culturel que religieux. Les Africains, comme sujets, doivent prendre l'initiative d'une nouvelle rencontre.

Pour Jacob Agossou, entre l'Église et l'Afrique, il y a eu contact, mais pas rencontre, car « une rencontre véritable suppose des sujets qui s'acceptent en tant que sujets et frères, mieux, des frères du Christ au service d'autres frères et cela dans l'amour. Or, la force de l'amour est dans le don de soi et non dans la conquête de l'autre » (p . 131).

Une rencontre nouvelle n'est possible que dans un véritable « devenir chrétien » qui s'enracine dans notre foi en Jésus-Christ, mort et ressuscité, qui s'accomplit dans notre vie baptismale. Et Jésus est l'initiateur d'une fraternité, au-delà des nations et de l'ethnie.

Des critiques ont reproché à Jacob Agossou un certain irénisme. A tort ! En effet, le théologien reconnaît que la fraternité se vit dans un contexte de crise : crise de pensée, de comportement, de repères ou de violence qui traverse le monde ; crise socio-économique et culturelle du continent africain ; crise des jeunes Églises en pleine croissance ; crise des États africains qui se cherchent encore ; crise, enfin, provoquée par le tribalisme. Certes, en Afrique, la fratrie s'élargit aux dimensions de l'ethnie. Mais celle-ci peut devenir une idole meurtrière.

Pour Jacob Agossou, la fraternité reste l'unique remède à ces crises multiformes. Mais, il s'agit de la fraternité qui jaillit de la folie de la croix du Christ, qui est sagesse de Dieu, de salut et de fraternité véritable. En effet, la croix du Christ suscite en nous un dépassement. Elle est la source de la conversion nécessaire à la construction d'une véritable fraternité familiale, nationale et universelle. Une fraternité qui ne se réduit pas à la convivialité. Elle s'inscrit dans l'histoire. Elle est une mobilisation autour d'un projet commun, dont le levier est le don de soi à Dieu et le service libérateur de l'humanité, particulièrement des pauvres,

des jeunes, et de toutes personnes fragiles et blessées. La fraternité a ainsi une dimension familiale, ethnique, mais aussi nationale, universelle.

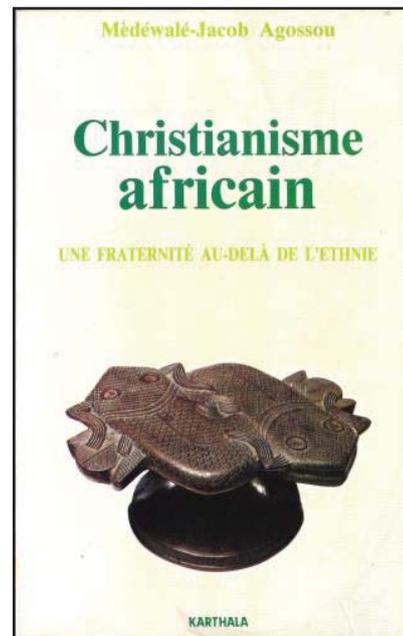
Comme beaucoup d'autres théologiens de sa génération, Jacob Agossou était de ceux qui rêvaient d'un concile africain mais qui s'étaient résolus à préparer un synode africain. L'une des nouveautés de cette première assemblée spéciale fut la proposition d'une ecclésiologie de l'Église-famille de Dieu, pour mettre en exergue l'importance accordée à la famille dans nos réalités. Mais, il s'agit de la famille nouvelle inaugurée par Jésus.

Pourtant, de nombreux théologiens préfèrent le concept d'Église-fraternité. Certes, les frères sont des composantes de la famille. Il n'existe pas de contradiction entre les deux réalités. Néanmoins, la famille renvoie spontanément à la figure du père et aux structures hiérarchiques. La fraternité, elle, évoque des relations plus égalitaires. Il ne faut pas reproduire l'aspect patriarcal lié à la famille orientale dans l'Antiquité et en Afrique. Jacob Agossou a-t-il influencé le débat ? Difficile à dire.

Néanmoins, notre auteur anticipe le message du second synode africain, de *l'exhortation post-synodale Africae Munus* qui martèlera qu'à la violence, il n'y a qu'un seul remède, c'est la fraternité, celle qui s'enracine dans le sang versé du Christ (*Africae Munus*, 41).

Avec la publication par le pape de l'encyclique *Fratelli tutti*, avec l'inauguration par l'ONU de la journée internationale de la fraternité, nous apprécions mieux ce livre écrit en 1987. Certes, le pape François s'adresse à l'Église universelle et au monde entier. Jacob Agossou, lui, parle d'abord aux Africains. Mais pour tous les deux, la fraternité, d'apparence frêle, peut empêcher l'humanité d'être une jungle planétaire.

En somme, les divers colloques organisés sur la fraternité en Afrique montrent l'actualité de la proposition de Jacob Agossou. Il est donc important de relire son livre et de revisiter sa théologie africaine de la fraternité qui « pour aboutir devra entreprendre une réflexion rigoureuse sur les conditions et les implications de la fraternité contenue dans le projet évangélique et mener en outre une action en faveur de tout ce qui concerne les relations humaines » (p. 129).

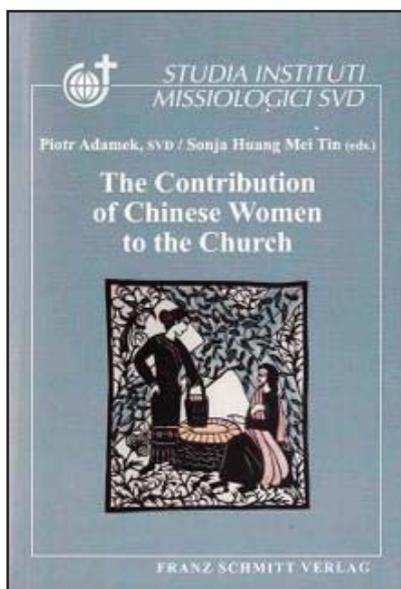


Paulin Poucouta

Piotr Adamek & Sonja Huang Mei Tin (eds.), *The Contribution of Chinese Women to the Church*. Proceedings of the Conference "I Have Called You by Name", September 25–26, 2014, Sankt Augustin (Germany), Siegburg: Franz Schmitt Verlag, 2019¹.

Depuis l'époque du Nouveau Testament, le christianisme est une religion qui affirme la dignité de toute personne. Pourtant, si en Occident la contribution des femmes à la vie de l'Église a été lentement reconnue et valorisée, tel n'est pas le cas en Chine. Même pas de nos jours.

Il fallait alors donner un nom aux nombreuses femmes sans nom qui ont joué et jouent encore un rôle important dans la vie du christianisme en Chine. Tel fut l'objectif du colloque organisé en 2014 autour du thème « Je t'ai appelé par ton nom ». C'est également le but visé par les éditeurs qui ont rassemblé les Actes du colloque dans le



présent volume. Bien que les recherches et les sources concernant le rôle joué par les femmes dans l'Église en Chine soient limitées, ce collectif entend montrer leur forte implication dans la vie de l'Église chinoise. Chacun des douze chapitres, richement développé, s'accompagne d'une bibliographie ainsi que d'un résumé en anglais et en chinois.

Au premier chapitre, Ana Cristina Villa Betancourt commente les documents pontificaux concernant les femmes, particulièrement l'Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* du pape François et la Lettre apostolique *Mulieris Dignitatem* de

saint Jean-Paul II.

Gail King, lui, introduit le lecteur dans la vie de Candida Xu, la petite-fille de Xu Guang, l'ami de Matteo Ricci. Elle est décrite comme une « femme chinoise de foi chrétienne » du XVII^e s.

Au chapitre III, la missiologue Claudia von Collani propose une critique constructive des lettres publiées par le jésuite autrichien Joseph Stöcklein. Pour elle, ces lettres constituent une « description masculine d'un idéal féminin ». Ce qui était courant dans les cultures chinoise et occidentale du XVII^e au XIX^e s.

En se basant sur le courrier échangé entre des femmes de la cour et des missionnaires du XVII^e au XVIII^e s., Sonja Huang Mei Tin se concentre sur l'interaction entre ces femmes et l'Église.

1. Cette recension est traduite de l'anglais.

Le développement institutionnel et les histoires des chrétiennes chinoises du nord-est du pays, appelées « petites fleurs », ont donné à Li Ji, qui a écrit le chapitre 5, l'occasion de reconstituer la réponse des femmes catholiques rurales à l'institutionnalisation et au processus d'indigénisation de l'Église catholique en Chine.

Les « caractéristiques particulières du travail des vierges catholiques chinoises » constituent le sujet du sixième chapitre. Sous le titre « Elles sont des lilas brillantes », Kang Zhijie résume et analyse le caractère unique du rôle joué par ces vierges dans le développement historique de l'Église catholique chinoise.

Parlant de « la transition sinueuse de l'Institut des Vierges aux congrégations religieuses diocésaines », Rolf Gerhard Tiedemann conclut : « (...) en Chine aujourd'hui, il n'y a officiellement que des communautés diocésaines de religieuses, car aucune congrégation nationale ou internationale n'a été officiellement enregistrée (...) » (p. 169).

Au chapitre suivant, Tang Yaoguang étudie de nombreux articles sur les femmes, écrits par le jésuite Xu Zongze (1886-1947). Il montre « les défis et la réponse de l'Église catholique en Chine à la fin du XIX^e s. et dans la première moitié du XIX^e ».

Quant à Kwong Lai Kuen, l'actuelle supérieure générale des Sœurs du Précieux Sang, elle évoque la place de l'Esprit Saint dans la spiritualité de femmes chinoises. Elle conclut en faisant référence à la Sainte Mère.

Nous avons également deux articles sur la situation des chrétiennes protestantes chinoises. Frederik Fällman parle de leur contribution au milieu des Chinois Han et des minorités ethniques. De son côté, Katrin Fiedler relève que, malgré leur rôle significatif dans la vie de l'Église protestante, depuis la réouverture des églises, on n'a pas fait beaucoup de recherches sur les chrétiennes protestantes chinoises.

L'unique article sur l'Église orthodoxe est écrit par Piotr Adamek, qui a co-édité le présent volume avec Sonja Huang Mei Tin. Dans un bref chapitre intitulé « Indignes d'être citées parmi les croyants — dignes d'être citées parmi les martyrs — : les femmes dans l'Église orthodoxe en Chine », le missionnaire polonais, S.V.D., évalue la contribution des femmes orthodoxes chinoises pendant 300 ans.

Pour terminer cette recension, je voudrais citer Ana Cristina Villa Betancourt : « si nous disposons d'un magistère aussi riche, comment se fait-il que le sujet des femmes dans l'Église continue d'être un point "douloureux" où il y a encore beaucoup à faire ? » La présente publication, quant à elle, confirme l'urgence d'une recherche approfondie sur la contribution des femmes à la vie des Églises en Chine.

Église particulière, sujet de la catéchèse

Comme l'Église universelle, presque chaque Église particulière est sujet de l'évangélisation. Ce qui la constitue devient la source de sa mission. En effet, c'est précisément par son intermédiaire que les hommes entrent en contact avec une communauté, écoutent la Parole de Dieu, deviennent chrétiens avec le baptême et se rassemblent pour l'assemblée eucharistique qui, présidée par l'évêque, est la principale manifestation de l'Église (cf. SC 41).

Chaque Église particulière est invitée à développer la catéchèse de la meilleure manière possible en tant qu'expression évangélisatrice au sein de son propre contexte culturel et social. Toute la communauté chrétienne est responsable de la catéchèse, même si seuls quelques-uns sont appelés par l'évêque à devenir catéchistes. Ceux-ci agissent et opèrent sous forme ecclésiale au nom de toute l'Église.

La proposition catéchétique s'inscrit dans des contextes qui remettent parfois en cause les formes traditionnelles d'initiation et d'éducation à la foi. Effectivement, plusieurs Églises particulières et locales se sont engagées dans des processus de vérification et de renouvellement pastoraux, en identifiant des objectifs, en élaborant des projets et en lançant des initiatives diocésaines, nationales et continentales. Ce renouveau requiert également des communautés une réforme des structures. Le besoin se fait fortement sentir de tout placer sous l'angle de l'évangélisation, comme principe fondamental qui oriente toute l'action ecclésiale.

La catéchèse participe également de cette transformation missionnaire, en créant d'abord des espaces et des propositions concrètes pour la première annonce et en repensant l'initiation chrétienne dans la perspective catéchuménale. En s'articulant de manière organique avec les autres dimensions de la pastorale et grâce à un discernement pastoral réaliste, il sera possible d'éviter le risque d'activisme, d'empirisme et de fragmentation des propositions.

Conseil Pontifical pour la Promotion de l'Évangélisation,
Directoire pour la catéchèse, Rome, 2020, 294.296-297.

SPIRITUS

est une revue d'expériences et de recherches missionnaires. Elle se construit à partir des événements de la vie des communautés humaines et chrétiennes des divers continents. Elle rassemble, partage et approfondit les questions suscitées par l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui.



Revue trimestrielle fondée en 1959 par les spiritains et gérée en commun par 12 Instituts missionnaires :

- Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs)
- Société des Missions Africaines
- Missions étrangères de Paris
- Scheutistes
- Spiritains
- Société du Verbe Divin
- Missionnaires de Notre-Dame d'Afrique (Sœurs Blanches)
- Franciscaines Missionnaires de Marie
- Notre-Dame des Apôtres
- Saint-Joseph de Cluny
- Spiritaines
- Oblats de Marie Immaculée

Spiritus est un instrument de libre recherche au service de la Mission. Les positions prises par les différents auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.



Rédaction et administration de la revue
12 rue du P. Mazurié – 94550 Chevilly-Larue – France
Tél. : 06 10 33 39 45
courriel de la rédaction : spiritus.redaction@wanadoo.fr
courriel du service abonnements : asso.spiritus@gmail.com
Site : www.revue-spiritus.com

N° de commission paritaire : 1025 G 83668

Directeur de la publication : Paulin Poucouta

Directeur adjoint : Rémi Fatchéoun

Administrateur : Marie-Annick Crochet

Comité de rédaction : Peter Baekelmans, cicm ; Bertrand Évelin, omi ; François Glory, mep ; Bernadette Nana, fmm ; Paul Quillet, sma ; Agnès Simon-Perret, SMSpS ; Christian Tauchner, svd ; Guy Vuillemin, pb ; Gérard Meyer, cssp.

Conseil de rédaction : Jean-Claude Angoula ; Catherine Chevalier ; Sidnei Marco Dornelas ; Ameer Jajé ; Evelyn Monteiro ; Helmut Renard et les membres du Comité de rédaction.

Périodicité : mars, juin, septembre, décembre.

Cum permissu superiorum/Reproduction interdite sans autorisation.

TARIFS des ABONNEMENTS

Zone 1 : Europe - USA - Canada - Japon - Corée - Hong Kong - Singapour - Taïwan - Thaïlande - Australie - RSA..... **45 € - US\$ 55 - CAN\$ 66**

Zone 2 : tous les autres pays..... **35 € - US\$ 43 - CAN\$ 51**

Vente au numéro : 13 € le cahier.

L'affranchissement par avion est compris

Tout moyen de liaison et toute correspondance d'un abonné ou d'un intermédiaire payeur doivent indiquer impérativement le numéro d'abonné (de 1000 à 4700 pour les abonnés, de 5000 à 5999 pour les intermédiaires). Cf. « référence » sur les factures.

C.C.P. : Revue Spiritus 16.507.10 F Paris

Évitez les chèques bancaires étrangers et faites usage d'un virement international :

IBAN : FR 18 2004 1000 0116 5071 0F02 053.

BIC : PSSTFRPPPAR

Au nom de : Association de la revue Spiritus.